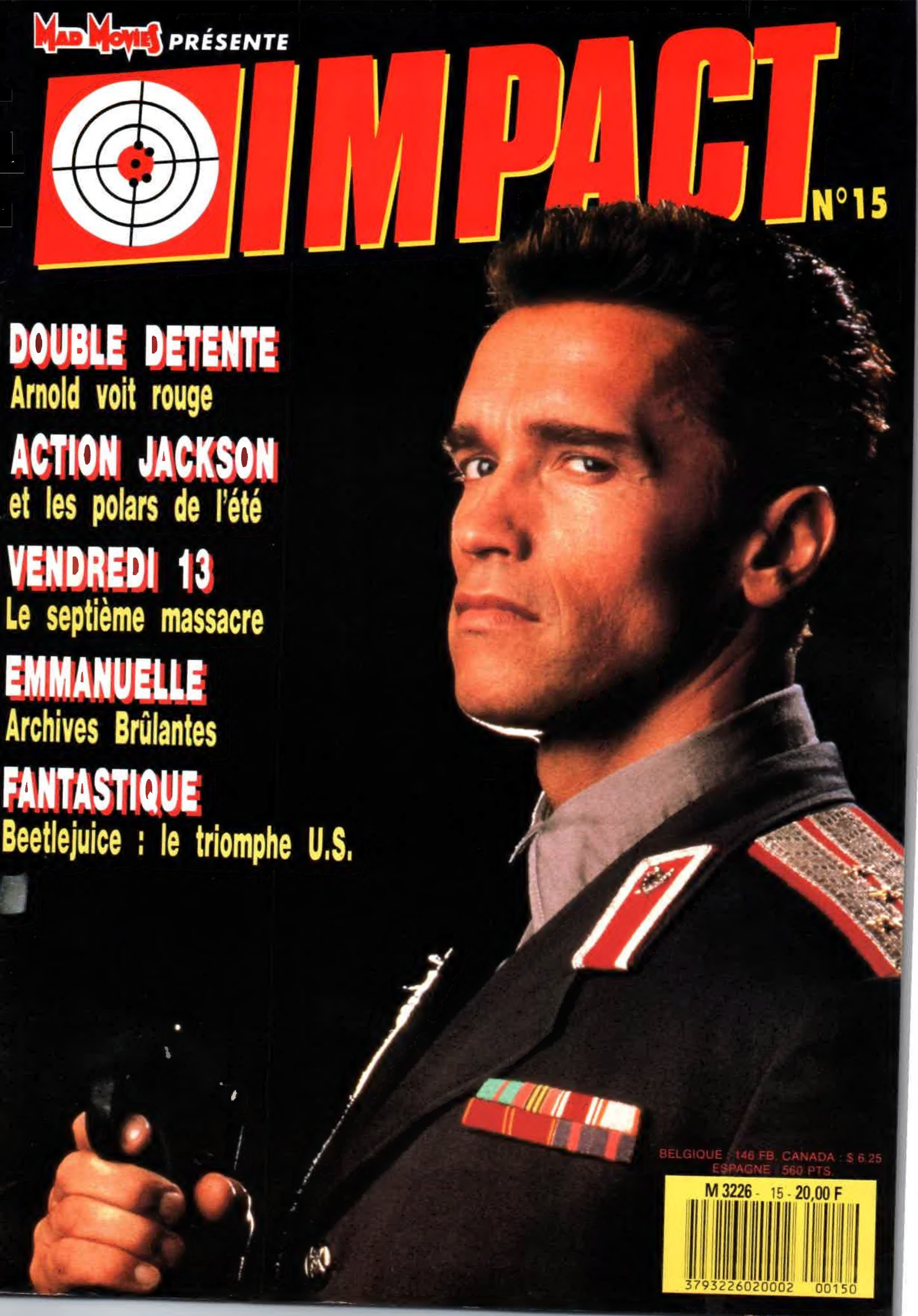

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°15
DOUBLE DETENTE
Arnold voit rouge
ACTION JACKSON
et les polars de l'été
VENDREDI 13
Le septième massacre
EMMANUELLE
Archives Brûlantes
FANTASTIQUE
Beetlejuice : le triomphe U.S.
BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 6.25
ESPAGNE : 560 PTS.
M 3226 - 15 - 20,00 F
3793226020002 00150


D'APRÈS L'AUTEUR DE "MANIAC" WILLIAM LUSTIG
MANIAC COP
VOUS POUVEZ
NE RIEN DIRE...
... POUR TOUJOURS !
SELECTION OFFICIELLE
7e FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM POLICIER
COGNAC 1988
SHAPIRO GLICKENHAUS ENTERTAINMENT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION LARRY COHEN • UN FILM DE WILLIAM LUSTIG
AVEC TOM ATKINS • BRUCE CAMPBELL • LAURENE LANDON • RICHARD ROUNDTREE • WILLIAM SMITH • ROBERT Z'DAR ET SHEREE NORTH
MUSIQUE DE JAY CHATTAWAY MONTAGE DAVID KERN PRODUCTEUR EXÉCUTIF JAMES GLICKENHAUS CO PRODUIT PAR JEF RICHARD ÉCRIT ET PRODUIT PAR LARRY COHEN RÉALISÉ PAR WILLIAM LUSTIG

MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT



DOUBLE DETENTE, p.6





BEETLE JUICE, p.14

BLUE JEAN COP, p.26

Photo de couverture: Arnold Schwarzenegger dans **Double Détente/Red Heat.**

SOMMAIRE

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication:** Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef :** Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction et maquette:** Bernard Achour. **Comité de rédaction :** Bernard Achour, Marcel Burel, Alain Charlot, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Betty Chappe, Loïc Daudet, Cyrille Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo,Jack Tewksbury. **Correspondants:** Maitland Mc Donagh (New York), Michael Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Rome).

Remerciements : ARP, Jean-Pierre Vincent, Alexandra Nouveau, Marquita Doassans, Michel Burstein, Daneil Bouteiller, Alain Roulleau, Françoise Dessaigne, André-Paul Ricci, Claude Giroux, Stéphane Gateau, Florence Borda, Pierre Carboni, Laurence Picot, Laura Gouadain, Bruno Leclerc, François Guerrar, Robert Schlockoff, René Château, Samuel Hadida, Michèle Bertrand, Anne Lara, Colmax, Delta Vidéo, Gilles Polinien, Lumière, Thierry Defait, Bruno Chatelin, Vanessa Jerrom.

Composition : Samat.. **Photogravure :** IGO. **Impression :** SIEP. **Distribution :** NMPP. **Rédaction/Administration :** 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépôt légal :** Juin 1988. **Commission paritaire :** n 67856. **N°ISSN :** 0765-7099. **Bimestriel. N° 15** tiré à 70 000 exemplaires.

EDITORIAL

Le cinéma est un animal bizarre. La masse des journaleux est rentrée de Cannes complétement déprimée par une sélection rigoureusement orientée vers les films d'auteurs. Et ce n'est pas **Willow**, heroïc fantasy signée Ron Howard et George Lucas, qui les a déridé lors de la soirée de clôture. Pendant ce temps, à Paris, triomphent **Le Grand Bleu**, très tiédement accueilli sur la Croisette, et **Chocolat**. Sélectionnés nulle part, des films comme **Karaté Tiger** et **L'Enfer Vert** se taillent néanmoins de jolis succès, le premier surtout grâce à la présence de Jean Claude Van Dame, nouvelle star des Arts Martiaux, un Belge. Le cinéma de l'été sera un cinéma intégralement physique. Et il y a plusieurs façons d'être physique. D'abord on peut montrer son cul et le reste, comme la nouvelle Emmanuelle et la splendide Serena Grandi dans **Miranda**. Ensuite, on peut exposer généreusement ses pectoraux comme Arnold, les cheveux en brosse dans Red Heat et Carl Weathers, enfin vedette dans **Action Jackson,** rôle taillé sur mesure pour lui. Dans les thrillers, polars déviants vers le fantastique (**Flic ou Zombie, Maniac Cop**), on court beaucoup, on s'épuise. Muscles ou fesses, performances, bastons et empoignades, ce cinéma là a du corps. Il transpire, respire, saigne, couine. En un mot, il vit pour le simple plaisir du spectacle. Saison réputée pour ses nanars jetés sur le marché à la sauvette, l'été est toujours une période jubilatoire. Séries B, séries A insortables sur une autre période... Le cinéma de l'été change agréablement des exclusivités claironnées, du snobisme épuisant dont s'entoure la promotion de certains produits. Discrétion assurée, sinon ignorance pure et simple. Mais guettez bien : c'est dans le plus total anonymat que le **Assaut** de John Carpenter s'est risqué sur les écrans en juillet 78 ! Dans le même ordre d'idée, regardez de tout près votre hebdomadaire de programme TV, la Cinq programme **Breeders, Miami Golem** sous l'estampille téléfilms afin d'élargir au maximum son quota cinéma. Qui sont les dupes ? Pas nous assurément. Alors au lieu de vous bâfrer de conneries aussi dégoulinantes que **La Roue de la Fortune, Les Mariés de l'A2**, tapez vous des films pas sérieux. On n'y gagne pas des cocottes minute, des rôtissoires ou un séjour au Club Méd mais, néanmoins, on s'y amuse vraiment.

Marc TOULLEC

• Un des génériques les plus intéressants du moment est celui de **The Grifters** : une production Martin Scorcese, réalisation Stephen Frears, scénario Donald Westlake d'après un ouvrage de Jim Thompson. Tout cela sent le polar bien noir.

• Hemdale va financer son projet le plus ambitieux et le plus coûteux (20 millions de $); il s'agit du nouveau film d'Oliver Stone (**Platoon, Wall street**) avec Tom Cruise. Le titre : **Born on the Fouth of July,** inspiré de l'ouvrage d'un soldat américain qui, après avoir été blessé et décoré de nombreuses médailles au Viet Nam, est devenu un pacifiste très actif.

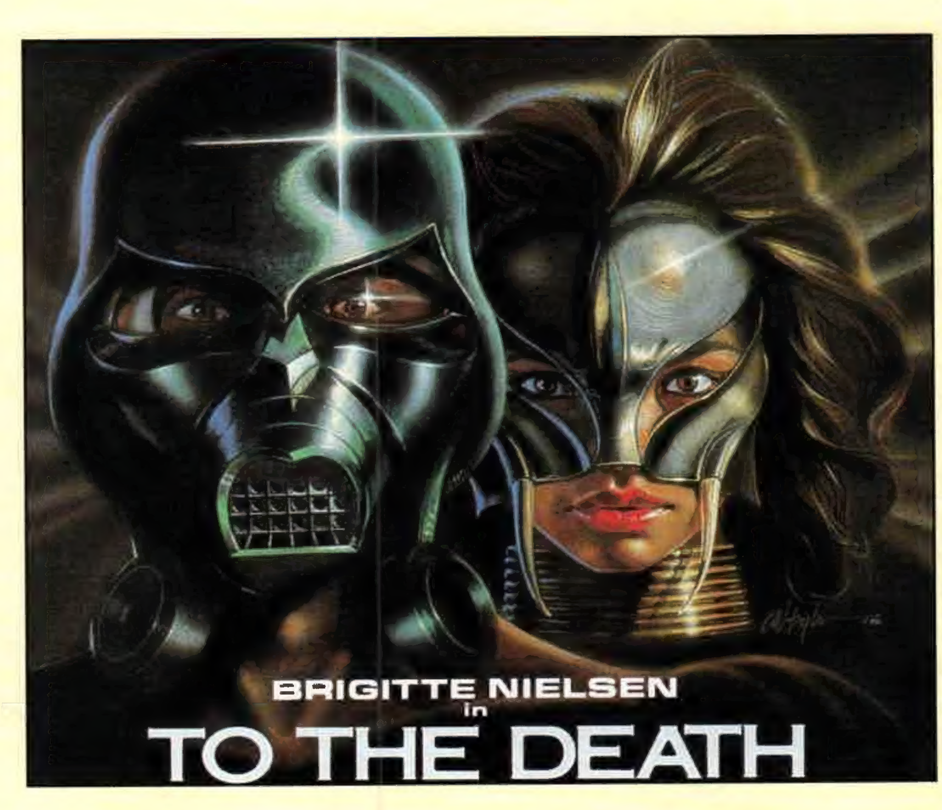
• Troma n'a plus le monopole des titres idiots; Goldfarb claironne **Revenge of the Radioactive Reporter** produit et dirigé par Graig Pryce. La parenté avec **Toxic** et **Atomic College** est évidente.



• Ça y est, c'est officiel, le tournage de **Nighmare on Elm Street** numéro 4 sous-titré **The dream Masters** vient de débuter. Aux commandes Renny Harlin dont nous avions beaucoup apprécié le **Prison**; pour les effets spéciaux, pas moins de 6 équipes différentes seront employées avec comme gourou Kevin Yagher. De l'histoire on ne sait guère que l'une des survivantes du précédent, Kristen, revient à Elm Street et devinez qui elle y retrouve... Freddy, toujours interprété par Robert Englund.

• **Robocop** va devenir une série d'animation en 13 épisodes produits par la New World. Peter Weller, lui, est venu à Cannes avec maman et quelques copines... à sa mère. Coup dur pour les groupies ! De toute façon il s'est rapidement éclipsé pour suivre le grand prix de Monaco. Au sujet de **Robocop** 2, l'intéressé nous a déclaré : «le film va être tourné mais je ne suis pas sûr d'y participer». Merci du renseignement.

• Brigitte Nielsen bonne pour le cimetière des éléphants ? Après avoir signé avec le signor Berlusconi pour une émission de télé (quelqu'un peut-il me dire comment on fait pour *ne pas* recevoir la Cinq ?), on va la retrouver dans **Domino** une comédie à l'italienne de Ivana Massetti. Toujours en Italie, la grande Brigitte tourne dans **Bye Bye Baby**, une comédie sentimentale de Enrico Oldoini avec Jason Connery. De retour aux States, l'ex-madame Stallone enchaînera sur **To the Death**, une histoire de gladiateurs et d'esclaves située dans un futur post-apocalyptique.



• **Warlock** est un projet prometteur produit et réalisé par Steve Miner avec Julian Sands, Lori Singer et Richard Grant. On y verra un sorcier du 17e siécle faire le grand saut jusqu'à l'époque actuelle. Il atterrit à Los Angeles poursuivi par son ennemi juré, le chasseur de sorciers à la recherche du Grand Grimoire, la bible de la magie noire.

• Radiance Films annonce **Deadlock** de James Dodson avec Steffen Gregory Foster (le Sean Connery des années 80, pour les producteurs). Le poster nous dit qu'il combat avec la plus mortelle des armes : une conscience ! Rassurez-vous, sur l'affiche il a quand même un flingue dans les mains. Ouf, on a eu peur.

• Après de persistantes rumeurs, le sort de **Empire** a été réglé au début du Festival de Cannes. Irwin Yablans et sa compagnie Epic viennent de reprendre les rennes et un fonds de 54 films (dont notre chouchou **Réanimator**). A priori, Epic conserve le même planning de tournages et le personnel à l'exception de Charles Band, de son daddy Albert Band et de Debra Dion. Pas découragé, Charles Band a annoncé qu'il allait créer une nouvelle société sous peu.

• Rutger Hauer a trouvé un moment dans un planning très chargé pour venir à Cannes présenter **The Legend of the Holy Drinker**. En effet, il vient juste de conclure le tournage du nouveau (flop?) de Lady Madonna The **Bloodhounds of Broadway** et embraye sur un film d'action **Blind Fury,** où il sera un vétéran du Viet Nam aveugle.

• **Santa Sangre** est le titre du nouveau film d'Alejandro Jodorowsky. Son précédent, **Tusk**, remonte quand même à 1979. C'est le frère de Dario, Claudio Argento, qui produit. Le tournage aura lieu au Mexique. Parallèlement, Jodorowsky mettait la dernière main à un roman, **The son of El Topo**.

• K.R.G. va distribuer **The Man who became Dracula**. Le réalisateur Stephen Traxler le décrit comme un thriller dans le genre de **Fatal Attraction** où les hommes et les femmes voient leurs rôles inversés. Doté d'un budget de 10 millions de $; le tournage commence en septembre.

• Nouvelle co-production curieuse (Cannon-Zoetrope) **Fall of the House of Usher/ La Chute de la Maison Usher** d'après la nouvelle d'Edgar Poe. C'est le réalisateur vétéran britannique Michael Powell (**Peeping Tom**) qui dirige.

• Bon sang ne peut vampire... Ingrid Pitt, qui connut son heure de gloire dans quelques Hammer Films comme **Comtesse Dracula** et **Vampire Lovers** se lance dans la production. Elle annonce le premier vampire végétarien de l'histoire du cinéma dans **Dracula who?** après avoir longuement cherché à donner le rôle principal à sa fille.



Brigitte Nielsen dans DOMINO

• Frank Stallone (frère de Sylvester et par ailleurs excellent dans **Barfly**) et Chris Mitchum (fils de Robert) garnissent pour pas cher l'affiche de **Savage Harbor**, thriller de Carl Monson (auteur de quelques séries Z horrifiques essentiellement destinés aux drive-ins). Le scénario narre les aventures de deux têtes d'affiche chargées de sortir une jeune femme des griffes d'adeptes de la traite des blanches.



• Christopher Walken va être tête d'affiche du film de S-F **Communion** réalisé par Philippe Mora d'après le bouquin de Whitley Strieber (**Wolfen, The Hunger**). Il y est question d'extra-terrestres qui viennent visiter notre planète.

• Après John Carpenter qui a signé un contrat de quatre films avec Alive Films, le second (après **Prince of Darkness**), **They Live** est actuellement en tournage; c'est le tour de Wes Craven de poser sa signature au bas d'un contrat pour plusieurs films dont on peut supposer qu'ils auront quelque chose de fantastique. Maquée avec Carolco, Alive Films pourrait devenir la compagnie du futur dans le genre qui nous/ vous intéresse. A suivre...





Deux instantanés du nouveau John Carpenter : THEY LIVE



DOUBLE DETENTE

Coiffure en brosse, mâchoires serrées, costumes étroits... Arnold Le Soviet est un véritable Alien égaré dans Chicago. Sa mission : mettre hors-circuit un malfrat russe pour qui les mots «dégel des relations Est-Ouest» veulent surtout dire «marché neuf pour le trafic de drogue». Double Détente porte bien son titre...

Presque ridicule dans son uniforme impeccablement sanglé, le Capitaine Ivan Danko (Arnold Schwarzenegger), de la brigade criminelle soviétique, débarque à l'aéroport américain de O'Hare. Pour l'accueillir sur la terre bénie de la liberté, deux purs produits de Chicago : les inspecteurs Gallagher et Ridzik (Jim Belushi), bien décidés à ne pas se laisser marcher sur les pieds par un collègue trop zélé. Pourtant, Danko et Ridzig ont un point commun : leurs partenaires respectifs ont tous deux été assassinés par le même trafiquant de drogue. Et c'est pour livrer ce tueur à la justice internationale qu'ils sont «condamnés» à travailler ensemble.
On entend déjà les voix nasillardes des persiffleurs de service qui savent toujours tout avant même d'avoir vu les films : «Oui, un Russe pur et dur qui rencontre un Américain franc-tireur pour combattre le crime, on a déjà vu ça dans **Gorky Park**. Sans intérêt, donc». En surface, ce n'est pas complètement faux, et par certains côtés, le drôle de couple Renko/Ridzig de **Double Détente** rappelle le tandem Renko (William Hurt)/Kirwell (Brian Dennehy) du film de Michael Apted. Mais ceci une fois posé, on n'a rien fait d'autre que d'enfoncer une porte ouverte. Le fait que **Roméo et Juliette** et **La Fureur de vivre** parlent d'amours adolescentes qui finissent mal à cause des parents implique-t-il forcément qu'on nous raconte la même histoire ? Bien sûr que non. Et quand bien même, qu'est-ce que cela changerait ? **West Side Story** se présente ouvertement comme une transposition contemporaine de **Roméo et Juliette**, et **Apocalypse Now** comme une version guerrière de **Au Cœur des Ténèbres**. Doit-on les critiquer pour cette raison ? Pour revenir à nos moutons, le point de départ est effectivement similaire. Mais **Gorky Park** se situe à Moscou et examine avec beaucoup de



5 questions à...

ARNOLD SCHWARZENEGGER

Un culturiste autrichien naturalisé comédien américain interprète un flic moscovite. Pourquoi pas ? Double Détente prouve, une fois de plus, les aptitudes d'Arnold à changer de registre. Un véritable caméléon...



Interpréter un étranger qui arrive en Amérique, cela vous a-t-il rappelé votre propre expérience ?
Pas du tout. Quand j'ai débarqué aux Etats-Unis, j'étais très attentif, à l'affût des choses, des gens, de leur mode de relation et de la façon dont je pourrais m'y intégrer. Alors qu'Ivan Danko ne s'intéresse à rien de tout cela. Il n'a qu'un objectif, mettre la main sur Viktor, le trafiquant.
Vous voyez votre personnage comme un esprit étroit ?
Non, c'est un type intelligent, il connaît beaucoup de choses (à commencer par l'anglais) et il est l'un des meilleurs dans sa partie. Mais quand il arrive à Chicago, c'est comme s'il mettait des œillères : rien ne doit le distraire de sa mission, qui est aussi une vengeance personnelle, et surtout pas ce qu'il considère comme les « sirènes » du monde capitaliste. Pourtant, grâce à son coéquipier américain, il découvrira certains aspects de l'«American way of life».
Comment vous êtes-vous préparé pour interpréter ce personnage ?
Walter Hill m'a demandé de perdre 5 kilos. Je venais déjà d'en perdre 7 pour **Running Man**, mais, avec un bon entraînement et un régime adapté, cela ne me pose pas de problèmes. Modifier mon aspect physique m'aide à entrer dans un personnage. D'autre part, j'ai consacré trois mois à apprendre le russe et à me familiariser avec l'environnement d'Ivan Danko. Walter Hill m'a aidé en me fournissant de la documentation et des vidéos sur l'Union soviétique, et aussi des enregistrements de films où des acteurs américains interprétaient des Russes.
Quelle scène vous a laissé la plus forte impression ?
Celle qui se déroule dans la prison. Nous l'avons tournée au Stateville Correctional Center qui est une prison « sécurité maximum », à une centaine de kilomètres de Chicago. On nous avait demandé de ne pas porter de jeans, pour différencier les membres de l'équipe des prisonniers. L'année précédente, un prisonnier avait profité d'un tournage pour s'évader. Tout le monde était un peu nerveux à l'idée qu'une prise d'otage était toujours possible. Finalement, cela s'est bien passé. Environ 200 prisonniers ont fait de la figuration dans le film, et leur présence donne une grande crédibilité à la scène.
Qu'est-ce qui vous a attiré dans **Double Détente** *?*
La confrontation de deux cultures. Le script était écrit de telle façon que l'humour naissait naturellement de la différence entre le personnage de Jim Belushi et le mien, de la manière dont nous faisions les choses. L'humour compte beaucoup pour moi. Déjà à l'époque où je faisais de la compétition sportive j'essayais d'être toujours capable de plaisanter au moment où la situation devenait vraiment tendue. Et c'est dans cette direction que je voudrais que ma carrière d'acteur évolue, en attendant le jour où je deviendrai aussi metteur en scène. Ce n'est pas pour tout de suite.

subtilité le cas de conscience d'un homme face aux lois de son propre gouvernement, tandis que **Double Détente** transplante un Russe hors de son milieu pour le confronter à un régime étranger. Le résultat est peut-être moins nuancé, mais c'est dramatiquement très efficace : les aventures de Danko dans l'Amérique clinquante et marginale d'aujourd'hui sont non seulement menées à un train d'enfer, mais bénéficient d'un humour constant.

UN MALABAR A LA COIFFURE DE BALAI-RUSSE

Après avoir assassiné un policier qui était à la fois le partenaire et le meilleur ami de Danko, Viktor Rosta, trafiquant de drogue et sociopathe notoire, quitte en fraude l'Union Soviétique. Une fois aux Etats-Unis, il met sur pied un vaste trafic d'héroïne avec les Cleanheads, une organisation clandestine de Musulmans Noirs dont le chef, Abdul Elijah, a pour objectif ultime de vendre de la drogue à chaque Blanc de la planète. Arrêté pour une banale infraction au code de la route, Rosta se signale à l'attention des autorités russes. Pour lui, c'est la totale : non seulement son réseau est démantelé, mais Denko revient du froid pour lui tomber sur le dos et le ramener de gré ou de force (de force surtout) dans la mère Russie où on n'apprécie guère les compatriotes dont le comportement ferait miroiter les délices de la décadence américaine aux yeux des braves camarades communistes. Mais le plus à plaindre des deux est sans doute le malheureux Danko, incapable de se faire à la rigueur d'un système judiciaire où il est interdit de briser les doigts d'un suspect pour le faire parler et à l'insupportable vulgarité de son collègue forcé Ridzik. Ceci dit, la réciproque est valable : Ridzik ne comprend pas pourquoi on l'oblige à pouponner un malabar à la coiffure de balai-brosse et à l'accent impossible. Pourtant, à force de se faire vertement remonter les bretelles par leurs supérieurs respectifs, les deux hommes finissent par éprouver un certain respect mutuel. Au bout du compte, après leur victoire sur l'infâme Rosta (on ne dévoile aucun secret d'Etat en révélant l'issue du combat), une amitié forgée dans le volcan de l'action (belle image, n'est-ce pas ?) les réunira. Poignée de mains virile, musique, générique de fin.

LE CHOC DES TITANS

Bien plus que **Gorky Park, Double Détente** rappelle surtout le **48 Heures** du même Walter Hill, où un flic blanc désabusé et un criminel noir arrogant s'affrontaient lors d'une mission suicide à San Francisco pour finalement découvrir que, malgré leur différence de peau, ils étaient, mais oui, aussi proches que des frères. **Double Détente** fonctionne donc sur le schéma clas-





Les méchants...

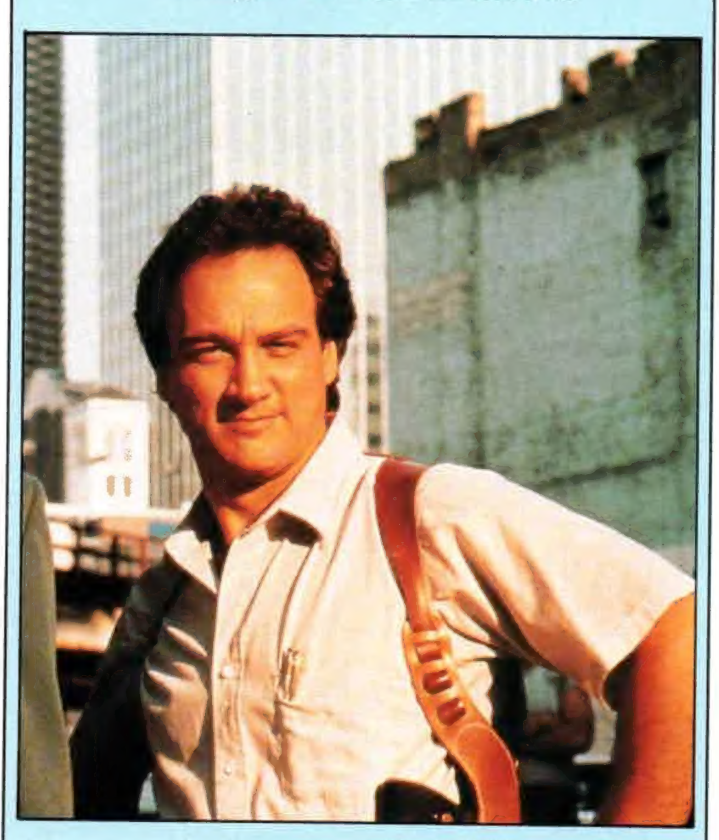


sique du couple mal assorti réuni par des circonstances extravagantes et qui, proposition a) tombe amoureux, ou proposition b) découvre l'amitié après avoir révélé des points communs qu'ils ne soupçonnaient pas. La réussite de l'entreprise dépend surtout de la justesse de la distribution, et c'est avec plaisir que l'on salue le fonctionnement sur toute la ligne de la paire Swarzenegger/Belushi. Physiquement, Schwarzenegger relève de la perfection; c'est l'ultime démonstration des capacités de développement du corps humain, avec son profil ciselé, tout en angles droits. Rond et massif, Belushi offre unvisage dont la structure osseuse est capitonnée d'une fine couche de graisse. Le langage de Schwarzenegger restitue à merveille la diction de celui pour qui l'anglais n'est qu'une seconde langue, tandis que le discours de Belushi explose de toute la fougue argotique de l'autochtone volubile. Schwarzenegger est une statue, Belushi un personnage plus accessible auquel on peut facilement s'identifier. Et l'un des petits plaisirs pervers qu'on peut retirer de **Double Détente**, c'est que, contre toute attente, l'interprétation de Schwarzeneger s'avère plus nuancée que celle de Belushi. Ce dernier apparaît dès le départ comme un type perpétuellement survolté au vocabulaire non moins perpétuellement ordurier; aucune motivation profonde ne l'anime, et le fait que son personnage porte un patronyme d'Europe de l'Est (voire russe) n'affecte en rien ses relations avec Danko. Le comportement inflexible de Danko semble par contraste dissimuler tout un réseau de contradictions où



5 questions à.. JIM BELUSHI

Bon copain porté sur les gros calembours et les femmes dans A Propos d'Hier Soir, disc-jockey un peu fou dans Salvador, professeur adepte de corrections musclées dans Le Proviseur, Jim Belushi est la star qui monte aux States. Le voici flic américain, la fine fleur de la police de Chicago. Dur sur mesure...



Comment avez-vous construit le personnage d'Art Ridzik ?
L'idée de Walter Hill, c'est que si les personnages sont authentiques, l'humour naîtra naturellement. Et c'est ce qui se produit : **Double Détente** est drôle grâce à la situation qu'il met en place, plutôt qu'à cause de blagues ajoutées par la suite.
Comment vous êtes-vous préparé pour rendre votre personnage authentique ?
J'ai passé plusieurs semaines avec les policiers du 18e District de Chicago. J'y ai beaucoup appris sur la façon dont ils se comportent, dont ils parlent, sur les vêtements et les bijoux qu'ils portent. Je suis devenu très calé sur les différents types d'armes, sur la manière de fouiller une voiture en toute sécurité, j'ai «piqué» des détails, par exemple qu'il faut toujours avoir deux stylos sur soi - on n'arrête pas d'écrire, dans la police. Surtout, j'ai compris que ces types étaient réellement courageux, et pleins d'humour.
Vous avez également travaillé votre physique ?
Arnold, à qui Walter Hill a demandé de perdre plusieurs kilos, trouvait qu'en revanche moi j'étais trop maigre pour mon rôle. Pendant toute la préparation et tout le tournage, il m'a tenté avec des gâteaux et des glaces... et je suis si faible. A la fin du tournage, je pesais cinq kilos de plus qu'au début.
Quelles ont été vos relations avec Anrold Schwarzenegger ?
Il a une personnalité et un sens de l'humour extrêmement séduisants. Arnold est toujours d'une parfaite politesse, cordial en toutes circonstances. Et c'est l'un des meilleur acteur que j'ai rencontrés, il est même meilleur acteur qu'il ne le croit lui-même.
Quel effet cela fait-il de tourner un film dans les rues de la ville où on a grandi ?
C'était comme un conte de fées, il y a cette scène où je devais courir dans la rue, sauter par-dessus une voiture et braquer les bandits avec mon Magnum, un rêve de gosse ! Les habitants d'un quartier en pleine rénovation ont été très inquiets lorsqu'ils ont découvert des affiches pour une boîte de strip-tease, on entendait les passants murmurer : « c'est reparti comme autrefois ». Jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que c'était seulement pour les besoins du film.

le doute affleure sous le sarcasme. Son perroquet domestique pourrait n'être qu'un signe de convention destiné à nous faire sentir la sensibilité qu'il intériorise, mais au delà de son rôle purement fonctionnel (la montre de Danko, réglée pour sonner à l'heure de la becquée, manque de causer sa perte lors d'un affrontement contre Rosta), ce perroquet permet à Danko de demander à Ridzik si pour lui l'adoption d'un oiseau est un aveu de féminité. Toujours dans le domaine de la complexité psychologique, une allusion à la circoncision réveille le spectre de l'antisémitisme officiel du régime soviétique, et laisse sous-entendre que Danko lui-même pourrait bien être juif. Quand il refuse d'évoquer sa vie privée pour Ridzik, on devine en lui des chagrins encore vivaces. Certaines scènes du film sont réellement touchantes, et la surprise n'en est que plus agréable.





DE L'ACTION AVANT TOUT

Double Détente a été conçu pour Arnold Schwarzenegger. «Nous nous connaissons un peu», dit Walter Hill, «et j'ai toujours été impressionné par sa présence à l'écran. C'est une force de la nature. Il possède cette vertu typiquement américaine de s'être fait tout seul, et il y a réussi sur tous' les plans, aussi bien en ce qui concerne son corps que sa carrière... Je me demandais ce que nous pourrions bien faire ensemble quand m'est venue cette idée d'un flic russe transplanté aux Etats-Unis». Une fois l'intrigue mise en place et l'accord de Schwarzenegger obtenu, Walter Hill a pu développer le scénario avec ses amis Harry Kleiner et Troy Kennedy Martin. En regardant sa filmographie (**Les Guerriers de la Nuit, Les Rues de Feu, Extrême Préjudice**), on constate que Walter Hill s'attache surtout à emballer des situations-chocs dans des divertissements aussi simples et rythmés que possible. «L'ambiance et les personnages sont pour moi plus importants sque la logique narrative», explique-t-il. «Il faut bien sûr assurer un minimum de structure au scénario pour que le public y comprenne quelque chose, mais la cohérence des personnages prime sur tout le reste. Voilà pourquoi mes histoires ne sont pas très compliquées». Quant à Jim Belushi, Walter Hill avait été très impressionné par ses prestations dans **A propos d'Hier Soir** et **Salvador**, et son choix s'est très vite porté sur lui pour donner la réplique au roc Schwarzenegger. Et comme ce dernier, Belushi a été immédiatement séduit par le rôle. Basé sur le choc culturel de deux méthodes d'investigations policières, l'une soviétique, l'autre américaine, **Double Détente** n'en verse pas pour autant dans la réflexion politique. «Les personnages viennent de deux cultures différentes et font équipe pour atteindre un objectif commun», poursuit Walter Hill. «Ils ne s'apprécient pas vraiment, mais le respect grandissant qu'ils se portent les mène presque sur la voie de l'amitié. Le Russe fait des commentaires sur l'Amérique, l'Américain expose

sa perception de l'état soviétique, ce qui donne au film ses quelques scènes de comédie. Mais plus sérieusement, **Double Détente** remet en cause la vision toujours théâtrale qu'a l'Amérique de la sensibilité russe». «Theâtral» est ici un mot-clé qui ne qualifie pas seulement le personnage de Danko, véritable icône du Camarade Idéal, mais bel et bien le film dans son intégralité. De ce point de vue, l'ouverture très déconcertante de **Double Détente** est révélatrice. Images documentaires de la Place Rouge de Moscou (c'est la première fois qu'une équipe américaine est autorisée à tourner sur place), églises aux dômes en oignon, rues couvertes de neige... Puis nous entrons dans la fiction par la porte d'un club sportif envahi de vapeur où des culturistes de rêve mouillés de sueur déambulent négligemment. Au passage, la caméra capte Schwarzenegger dans toute sa splendeur de statue luisante. Ce dernier, après avoir saisi à pleine main une pierre incandescente pour bien nous montrer sa force de caractère, provoque une bagarre qui se termine sous une tempête de neige. Ce rêve ouvertement homosexuel d'un sauna pour athlètes à l'ombre du Kremlin est immédiatement suivi par l'éruption de Danko dans un repère de trafiquants de drogue. Tout ce monde parle de la fameuse *glanost* et de la persécution des minorités géorgiennes, mais le plus frappant dans cette scène est l'image de Danko arrachant la jambe de bois d'un des malfrats en la vidant de la cocaïne qu'elle contenait. Ce n'est certes pas une leçon de stratégie policière telle qu'on peut l'appliquer là-bas, mais la «technique américaine» transposée à Moscou. Preuve que les clichés ont la vie dure et que Walter Hill n'en est pas dupe, le



moment où les policiers russes réagissent à un bulletin de Chicago en mimant des gangsters faisant feu à la mitraillette, et celui où Ridzik demande à Danko un verre de thé au citron comme il l'a vu faire dans **le Docteur Jivago**. Dans **Double Détente**, chaque peuple donne de l'autre une image déformée par les lieux communs les plus répandus. Walter Hill se justifie en disant à qui veut l'entendre qu'il réalise le genre de films qu'il aimait voir dans son enfance, des films pleins de cow-boys, d'escrocs, de flics, de jolies filles, de blagues, de voitures superpuissantes, de coups de feu et de coups de poings. Sans oublier l'honneur. Et la tradition. Et le style. Et les images fortes. Le reste ne l'intéresse absolument pas.

Malgré sa bonne volonté de n'être qu'un grand film de distraction, **Double Détente** prend bien le pouls de l'air de temps. Mais reconnaissons à Walter Hill que l'impact spectaculaire de son film emporte tout sur son passage. Il n'hésite pas à exploiter l'image inquiétante (du moins pour l'Américain moyen) d'une armée de Noirs chauves et musclés écumant les rues; de même, il accentue l'abstinence sexuelle de ses personnages (sublimée par l'explosion quasi-ininterrompue de l'action) avec la très inquiétante figure d'un Russe travesti en bonne d'enfant. Les amateurs de divertissement en auront pour leur argent : carambolages monstrueux, carnages au fusil à pompe, autobus pris en otages, poursuites automobiles en plein cœur de Chicago... Ils peuvent remercier Walter Hill de leur offrir un divertissement largement supérieur à la moyenne.

Maitland MC DONAGH
(Traduction: **Bernard ACHOUR)**

Red Heat *USA 1988. Réal.: Walter Hill. Scén.: Harry Kleiner, Walter Hill, Troy Kennedy Martin. Dir. Photo.: Matthew F. Leonetti. Mus.: James Horner. Prod.: Walter Hill et Gordon Carroll pour Carolco. Int.: Arnold Schwarzenegger, James Belushi, Peter Boyle, Ed O'Ross, Richard Bright, Larry Fishburne... Durée : 1h50. Dist.: A.M.L.F. Sortie prévue le 6 juillet 1986.*

Entretien avec Walter HILL

Après le bide de Extrême Préjudice, **Walter Hill se devait de prendre une revanche. Finis les climats poisseux à la Sam Peckinpah, les pistoleros s'écroulant au ralenti sous les impacts de balles. Walter Hill renoue avec le ton de** 48 Heures. **De la violence, oui, mais tempérée par l'humour du scénario et les bons mots d'Arnold..**

D'où est partie l'idée de **Double détente** *?*

De l'envie de faire un film avec Arnold Schwarzenegger, que je connais depuis plusieurs années. J'ai donc cherché une histoire qui lui convienne, qui corresponde à son personnage, à mes yeux celui du «Non-Américain». Cela tient à son accent, à son visage, à la façon dont il bouge. Je ne voulais pas d'un sujet de science-fiction, le domaine ne m'intéresse guère et Arnold s'y est déjà beaucoup illustré. Il m'a semblé que l'idée d'un policier russe débarquant aux Etats-Unis était un bon point de départ pour un thriller doté d'une bonne dose d'humour, et qu'il offrirait un cadre plus réaliste que ceux dans lesquels Arnold joue habituellement.

C'est donc sur cette base que vous avez écrit le scénario

J'ai soumis l'idée de départ à Schwarzenegger et elle lui a plu. J'ai ensuite appelé Jim Belushi, qui a été d'accord pour interpréter le flic américain. J'ai donc écrit l'histoire en ayant à l'esprit les deux principaux interprètes. Ensuite, nous avons travaillé sur le scénario à trois, Harry Kleiner, Troy Kennedy Martin et moi.

Un thriller basé sur un couple composé de deux hommes totalement dissemblables évoque forcément **48 Heures**.

La situation de **Double détente** est moins proche que celle de nombreux films tournés depuis **48 Heures** et pour lesquels j'aurais pu réclamer des droits d'auteur, il est certain que ce genre de couple constitue un bon ressort dramatique. Mais **48 Heures** était plus rageur, plus explosif, alors que **Double Détente** me semble plus nuancé, plus amusant aussi. J'ai toujours refusé de tourner une suite à **48 Heures** parce que je pense que la relation entre les deux héros a été entièrement explorée. Alors que je ferai peut-être un **Double Détente 2**; les rapports entre Ivan Danko et Art Ridzik sont assez riches pour le justifier.

Le trafic de drogue en direction de l'Union Soviétique repose sur des faits réels ?

J'avais lu des articles sur la drogue en URSS. La grande nouveauté n'est pas qu'on y consomme de la drogue mais que désormais les Russes en parlent. Depuis dix ans, la drogue qu'on trouve là-bas vient surtout d'Afghanistan, mais il en arrive aussi d'Occident, en transitant par Berlin Ouest, puis Berlin Est. Officiellement, les autorités soviétiques considèrent la drogue comme un poison envoyé par les capitalistes, une perversion d'origine étrangère, une autre forme de SIDA.



L'artiste en personne

Quelles relations avez-vous eu avec les Soviétiques ?

Nous avons tourné une semaine à Moscou, nous avons eu l'autorisation de travailler où nous voulions, à l'exception de l'intérieur du Kremlin et de la place Dzerjinski où se trouve le KGB. De toute façon, je ne voulais pas faire un reportage sur l'Union Soviétique, travailler là-bas permettait surtout de donner une dimension exotique, de me différencier de tous les habituels films policiers et téléfilms qui se déroulent toujours dans le même décor. Néanmoins, nous avons eu sur place plusieurs collaborateurs russes qui nous ont permis de mieux comprendre la situation, l'atmosphère.

Comment Arnold Schwarzenegger a-t-il été accueilli en URSS ?

Triomphalement ! Il est extrêmement célèbre à Moscou, non seulement grâce aux films que beaucoup de gens connaissent, du fait de la circulation à grande échelle des cassettes vidéo, mais en tant que champion d'une discipline sportive très populaire en Union Soviétique.

Pourquoi avoir choisi Chicago comme décor ?

Je voulais une ville très américaine. New York est trop particulière; c'est peut-être la capitale du monde mais pas une ville typique des USA. Los Angeles, c'est Hollywood Miami est un cliché dès qu'on parle de drogue. De plus Chicago permettait quelques clins d'œil à la tradition du film noir. Il se trouve que c'est également la ville natale de Jim Belushi, il s'y sentait à l'aise, il a eu l'occasion de réaliser grandeur nature les jeux auxquels il jouait quand il était petit, par exemple interrompre le trafic sur l'un des carrefours les plus passants de la ville en brandissant un revolver.

Comment avez-vous dirigé vos comédiens ?

Je voulais qu'Arnold « joue » plus que d'habitude. Le moteur du film était que l'on voit l'histoire de son point de vue ; du point de vue d'un policier russe. D'où le préambule à Moscou, qui n'est pas indispensable à l'intrigue, mais permet de construire le personnage, d'expliquer son comportement et ses réactions. **Double Détente** est le premier film qui fasse autant appel aux qualités d'acteur d'Arnold. Les gens pensent que sa carrière repose sur sa musculature, mais de nombreux autres athlètes, des joueurs de football, des culturistes ont essayé de faire du cinéma, sans résultat. Arnold possède une véritable capacité à communiquer, il prend bien la lumière, il a une personnalité. C'est une star. Pendant le tournage, je le taquinais en lui disant qu'il était Greta Garbo dans **Ninotchka**.

Et Jim Belushi ?

Les deux personnages, celui de Danko comme celui de Ridzik, sont des extensions de la personnalité de leur interprète. Jim a un humour naturel, ce n'est pas un comique, c'est un acteur qui a de l'humour ce qui est très différent. Avec lui on ne sent pas l'effort, le travail du comédien, tellement il est proche de ce personnage typiquement américain. La seule règle était de ne pas en rajouter.

Le tournage de la poursuite en bus a dû poser quelques difficultés ?

Lorsqu'on a affaire à un film de genre, il faut faire ce que le public attend, mais d'une manière à laquelle personne ne s'attend. Il s'agit de rendre dramatique une histoire dont tout le monde connaît le dénouement - puisque dans ce type de film il est exclu que le héros meure. C'est comme une danse, les pas sont toujours les mêmes, cela n'empêche pas d'aimer danser. Et il y a de bons et de mauvais danseurs. Donc la poursuite était l'une des figures obligées, et j'ai cherché un moyen qui n'avait encore jamais été utilisé. Le bus, outre son aspect spectaculaire, m'a semblé une bonne métaphore visuelle du personnage d'Ivan Danko. Le responsable des cascades, Bennie Dobbins, a donc bricolé deux vrais autobus pour les renforcer et les rendre plus puissants, et nous les avons lancés dans les rues de Chicago, écrabouillant les voitures, ravageant les parcmètres, détruisant une fontaine construite spécialement pour la circonstance.

C'est à Etienne Dobbins que le film est dédié.

Il a été mon proche collaborateur et mon ami depuis huit ans. Il est mort d'une crise cardiaque quelques jours avant la fin du tournage, et toute l'équipe a souhaité lui dédier **Double Détente.**



BEETLEJUICE

Dément, loufoque, cauchemardesque, beau, cinglé... Beetlejuice appelle la démesure. Véritable coup de folie d'un auteur voué à la camisole, Tim Burton, déjà responsable d'un Pee Wee dérangé de la tête, Beetlejuice déroule un étonnant parcours au pays des merveilles. Tout est permis, tout peut arriver, c'est l'avènement d'une imagination sans frontière...

Tim Burton n'est pas un metteur en scène comme un autre. C'est un dessinateur fou, fêlé de délires graphiques, passé de l'autre côté de la caméra, une caméra devant laquelle se promènent des personnages de chair et de sang qu'il manipule comme des petits mickeys. Sa carrière, Tim Burton la débute justement aux studios Disney et travaille sur les planches de **Taram et le Chaudron Magique** et de **Rox et Rouky**. En 1982, il vient à la réalisation d'un court métrage d'animation, **Vincent**, lequel conte les déboires d'un jeune garçon rêvant d'être Vincent Price. Commenté par Price lui-même, le film décroche bon nombre de prix. Toujours sous l'égide de Disney, Burton entame ensuite la mise en scène de **Frankenweenie** (1984), version pour gosses du **Frankenstein** de James Whale. Le héros de ce court métrage entreprend de ramener son chien à la vie en lui injectant une forte dose d'électricité. Malheureusement, le film demeure dans ses boîtes, les dirigeants de Disney estimant qu'il est bien trop violent pour figurer en première partie d'une reprise de **Pinocchio**. Grosse déception. Là-dessus, Burton réalise un épisode du **Faerie Tale Theatre** de Shelley Duvall, **Aladdin,** avec Leonard Nimoy.



Tim Burton ne laisse pas passer l'opportunité de signer pour **Pee Wee's Big Adventure**. Un film suffit et un style Tim Burton naît, mélange de fantaisie surréaliste et de réalisme. Résultat : une réussite aussi due à l'étrange personnalité de Paul Reubens, véritable créateur du personnage de Pee Wee Herman, funambule hésitant entre l'égoïsme et le débonnaire.









Beetlejuice ne pouvait donc que porter Burton à son générique. Une obligation et un choix somme toute logiques pour un monument d'illogisme. Le public suit : **Beetlejuice** ramasse soixante millions de dollars de recette en six semaines d'exclusivité. Le film encore à l'affiche, son metteur en scène file pour Londres où il réalise actuellement dans le plus grand secret un **Batman** pour Warner. Ce qui s'appelle avoir une certaine constante dans son œuvre.

Camisole

Personne de **Beetlejuice** ne prend le risque de cataloguer le film, de l'enfermer dans un genre. Même son co-scénariste et co-producteur, Michael Mc Dowell, se défend d'émettre un jugement quant à son statut réel. Son verdict : «J'ai bien peur de ne pouvoir dire de quoi il s'agit exactement». Mais une chose est sûre, **Beetlejuice** ne sera jamais un film d'horreur classique. Toutefois, les titres ne manquent pas pour le situer un tant soit peu. D'abord, la série des **Topper**, classique kitsch des années 30 où il est surtout question de fantômes drolatiques. Inconnu en France évidemment. Ajoutez une dose homéopathique d'**Exorciste** pour corser le plat, juste ce qu'il faut pour procurer quelques frissons. Mais l'influence qui se fait le mieux ressentir dans **Beetlejuice** sort directement de l'univers branque, déjanté de Lewis Carroll, auteur de l'incontournable **Alice au Pays des Merveilles. Beetlejuice** possède sa folie, son sens du non-sens. « **Beetlejuice** est une version comique de **L'Exorciste,** mais une version qui adopte le point de vue des morts » se contente d'approuver Tim Burton. « Le film est un brin intelligent, un brin stupide » ajoute Michael McDowell, responsable sous divers pseudonymes de romans aussi bien historiques que fantastiques, aussi bien à l'eau de rose que foncièrement macho. Bref, tout ce qu'il faut pour grappiller çà et là des morceaux de loufoquerie. Michael Dowell a, en outre, écrit une douzaine d'épisodes de la série **Tales from the Darkside/Histoires de l'Autre Monde** et trois autres pour **Amazing Stories** produit par Spielberg. « Il est vraiment difficile de décrire **Beetlejuice**. Il comporte des éléments de film d'horreur mais ce n'est pas vraiment une comédie. **Beetlejuice** appartient à ce type de films que vous ne pouvez pas tenir dans un domaine précis » se conforte Tim Burton. D'ailleurs, qui a réussi à étiqueter définitivement son inclassable **Pee Wee's Big Adventure** ?

Le jour des morts-vivants

Adam et Barbara Maitland (Alec Baldwin et Geena Davis, la copine de **La Mouche**) vivent heureux dans une petite ville du Connecticut, Winter River. Toute leur existence est construite autour de leur doux foyer. La romance ne dure qu'un

temps. Adam et Barbara sont victimes d'un accident de la route et filent tout droit dans un au-delà pas très conforme aux idées reçues. Les Maitland reviennent chez eux comme si de rien n'était. Ils mènent leur petit train-train journalier et ne s'aperçoivent que tardivement qu'ils sont morts. Ce sont d'étranges phénomènes qui le révèlent. Evidemment, les Maitland officiellement décédés, leur confortable demeure est vendue. Et les nouveaux propriétaires ne nourrissent guère d'avantageux projets pour les quatre murs. Arrivent donc un homme d'affaires surmené, Charles beetz (Jeffrey Jones, le savant de **Howard the Duck**) et son insupportable épouse, Diala (Catherine O'Hara), par ailleurs sculptrice sans talent. Reste encore la fille, Lydia, frappadingue elle aussi.

Pas très enclin à accepter la présence d'un coupe de fantômes, les nouveaux locataires chassent les anciens sans ménagement. Aussitôt, les beetz entreprennent de décorer la maison à leur goût, c'est-à-dire de façon ultra-urbaine, ultra-moderne. Secondée par un artiste chic et une armée d'ouvriers, Delia refait un look à l'environnement, l'accablant d'ustensiles coûteux et complètement inappropriés. Pendant ce temps, les Maitland trouvent refuge dans le grenier, le seul endroit de la maison encore intact. Déprimés, ils se reprennent néanmoins, bien déterminés à restaurer leur sweet home. C'est ainsi qu'ils se métamorphosent en cadavres pourris afin de terroriser les intrus. Rien n'y fait ; Delia et Otho, le décorateur, restent de marbre. Tout va mal pour les Maitland, surtout que leur conseiller post-mortem leur apprend qu'ils sont immobilisés là pour 125 ans. En désespoir de cause, Adam et Barbara, très peu doués pour la nécromancie, font appel à un professionnel, un exorciste free-lance, le malveillant Betelgeuse (Michael Keaton, parfaitement imbuvable dans **Manhattan Loto**). Pour susciter



l'attention des Deetz, Betelgeuse déploie l'artillerie lourde, mais ses expériences se heurtent à la réaction la plus inattendue : Charles et Diala voient dans ses interventions un bon moyen de rentabiliser cet univers d'outre-tombe. L'homme d'afaires commence à aménager la propriété. Il ouvre un centre de recherches scientifiques et un parc d'attractions...

Mobilier

Beetlejuice signifie « jus de scarabée », un titre qui veut tout dire. « Quand Adam et Barbara meurent, les choses ne changent que marginalement pour eux. Après la mort, ils ont simplement à cohabiter avec une autre facette de ce qu'ils auraient aimé rencontrer dans leur vie. Le point de vue du film adopte celui des morts. Même après votre décès, vos problèmes ne s'arrêtent pas » commente Tim Burton. Même les défunts ont à souffrir de tracas matériels, de soucis et surtout d'expropriation, encore plus du choc esthétique quand leur logis douillet est revu, corrigé par un couple de citadins portés sur le modernisme. « Le film s'ouvre dans une maison simple du style Nouvelle Angleterre. La métamorphose des lieux reflète bien l'évolution de l'intrigue à travers différents niveaux d'irréalité » confirme le directeur artistique Bob Welch (**La Couleur Pourpre, Génération Perdue**). D'un home confortable et joli, la maison des Matiland devient en effet un endroit froid et inhabitable, voulu ainsi simplement par amour d'un certain modern-art. « Charles et Delia se démènent pour marier le style urbain avec la nature.

C'est pourquoi vous trouvez dans **Beetlejuice** un sofa fait avec de la tôle pour chaudière, du cuir noir et des peaux de vaches. Les chaises de la salle à manger, bien que dérivées des sièges de dactylo en métal, bénéficient d'un reposoir gris clair pour la tête ». Film visuel, **Beetlejuice** est l'occasion rêvée pour un directeur artistique de se livrer au délire plastique. Telle scène évoque la bande-dessinée, telle autre l'expressionnisme allemand des années 20/30 avec tout ce que cela implique en géométrie tordue... Des minuscules maquettes de la ville de Winter River à la pièce des Enfers de Dante, Bob Welch a abattu un boulot extraordinaire. « Pour l'outre-tombe, nous avons recherché quelque chose de vague, d'évasif, de suffisamment nébuleux pour défier toute étiquette, quelque chose qui désoriente. Cela devait montrer que l'au-delà n'est pas si différent de la réalité de tous les jours. » Le résultat est un cauchemar bureaucratique à la Kafka, un ouragan de papier machine où rien n'arrive véritablement. Les aspects plus mondains de notre existence d'êtres vivants nous persécutent dans l'autre monde.

Quelque chose de magique

L'univers délirant de **Beetlejuice** ne saurait évidemment pas ce qu'il est sans l'apport d'effets spéciaux originaux, audacieux. « Tim Burton voulait des effets aussi différents que possible de ce qui a été fait au cinéma auparavant. Nous cherchions une approche éloignée de la sophistication de plus en plus grande de la génération post-**Guerre des Etoiles** ». Responsable des folies visuelles de **Beetlejuice**, Alan Munro ne dissimule pas l'aspect artisanal de ses trucages, des trucs vieux comme Hollywood, mais qui ont déjà fait leurs preuves. « Certaines des techniques que nous avons utilisées ici datent bien des premiers âges du cinéma. Par exemple, pour la séquence où les fantômes dansent, nous avons préféré un jeu de miroirs de la vieille école à l'utilisation du traditionnel écran bleu. Il y a des tonnes d'animation image par image dans le film, mais aussi 70 effets spéciaux de maquillage, plus de 80 effets optiques, des marionnettes... ». Une rampe d'escalier se transforme en serpent agressif, un corps trimballe sa tête décapitée à bout de bras, une jeune femme se déplace dans les airs comme Mary Poppins. **Beetlejuice** est un festival d'effets spéciaux. Des effets auxquels il faut ajouter les maquillages de Robert Short (**Splash, Cocoon**). « Les acteurs ont passé des centaines d'heures devant la table de maquillage. Geena Davis et Alec Baldwin, pour la scène où ils se détériorent, ont supporté quatre heures d'application de prothèses tous les matins ». Synthèse de tout ce qui peut faire la magie du cinéma, **Beetlejuice** décolle aussi grâce à la bande sonore survoltée de Danny Elfman (**Pee Wee** justement). Encore un type tout à fait à sa place dans **Beetlejuice** ; il a réalisé en 1980 un **Forbidden Zone** qui se déroule dans un monde branque assez comparable à celui de Tim Burton. Qui aurait pu mieux mettre en musique les déboires des Maitland ?

Qu'on le veuille ou non, **Beetlejuice** a la personnalité de son metteur en scène. Un bonhomme intègre, ce Tim Burton. Après le succès de **Pee Wee**, un ponte de la Warner le demande pour mettre sur pied la séquelle de **Gremlins**. Le cravaté signe un chèque d'un million de dollars et le lui glisse dans la main. « Non merci » répond Tim Burton, désireux de réaliser ses propres films. Le box-office et la critique lui ont donné raison. « Une nature à la Joe Dante alliée à un sens visuel digne du Terry Gilliam **de Brazil** » a écrit quelqu'un... Mieux encore, Tim Burton fait du Tim Burton.



Marc TOULLEC

ACTION JACKSON

Quand le responsable des cascades de Predator, **Craig R. Baxley, passe à la mise en scène, cela ne donne évidemment pas une séquelle de** Sissi Impératrice. **Son** Action Jackson **répond aux demandes du marché : un héros musclé, des péripéties spectaculaires, une bonne dose d'humour... Pas vraiment un polar mais plutôt une espèce d'**Indiana Jones **de l'asphalte.**

C'est pour de bonnes raisons que le Sergent Jericho Jackson se fait appeler Action Jackson ; sa réputation, et sa seule vue, font s'évanouir un jeune braqueur de sacs à main. Jackson appartient à la noble race des flics musclés, ceux qui n'ont pas peur de se mettre à dos le préfet de police pour coincer les truands de haute volée. Et Jackson a pâti de son zèle excessif. En mettant derrière les barreaux le fils de l'industriel Peter Dellaplane, il lui démolit le bras. Evidemment, Papa, ultra-influant et bénéficiant de certains soutiens, harcèle le flic. Celui-ci, de lieutenant, passe au grade de sergent ; sa femme le quitte, sa carrière est provisoirement compromise... Il était fatal que Dellaplane se retrouve un jour sur le chemin de Jackson. Le magnat élimine un à un ses rivaux ; la police conclut à des accidents malheureux tandis que le commanditaire monopolise petit à petit l'industrie automobile. Son but ; influer dans l'ombre sur l'élection du prochain président du pays. Jackson recueille quelques informations de la bouche de la femme de Dellaplane avant que son meurtre lui soit imputé. Il convainc Sydney Ash, une jolie chanteuse black servant de maîtresse à son adversaire, de le seconder dans l'aventure...



A la James Bond

Tout **Action Jackson** se retrouve dans le générique de **Predator.** Jol Silver (le producteur), Craig R. Baxley (responsable des cascades promu metteur en scène), Carl Weathers (second rôle devenu vedette), Bill Duke (comédien black toujours comédien black) et sans doute quelques comparses... Dans le style curriculum vitae musclé, on relève que le monteur Mark Helrich a œuvré sur **Rambo II**, que le coordinateur des cascades, Joshery Brown, porte à son actif **Commando, L'Arme Fatale** et **Scarface**... Ce qui s'appelle garantir un résultat. Dans le même ordre d'idée, Robert Reneau, le scénariste, ne cache nullement son admiration pour la série des **James Bond.** C'est pour avoir travaillé sur **LArme Fatale** (produit aussi par Jol Silver), même de manière anonyme car ses pages de script ne sont pas à lécran, que Reneau décroche la responsabilité du scénario de **Action Jackson**. Silver appréciait sa façon de mêler action et comédie. « La plupart du

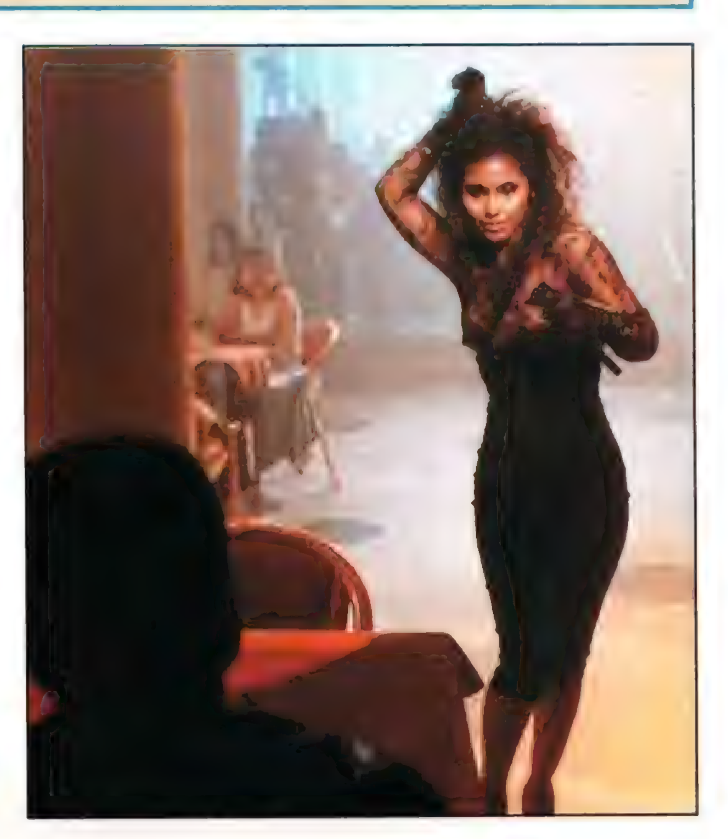
ACTION WEATHERS

« C'est lorsque je suis mort à l'écran dans le rôle d'Apollo Creed que ma carrière d'acteur a vraiment commencé ». Carl Weathers, boxeur intègre dans les **Rocky**, définitivement laissé sur le tapis par le bionique Dolph Lundgren, décide à 6 ans de devenir acteur. Diplômé de l'école polytechnique, il développe parallèlement cellules grises et pectoraux. « J'ai commencé très tôt à m'entraîner physiquement ; cela m'était nécessaire lorsque je pratiquais le football américain. J'ai été pro pendant cinq ans. En 1974, en devenant comédien, j'ai poussé la dose jusqu'à une heure et demi par jour, six jours par semaine ». Adepte de la gonflette, le futur Action Jackson grapille d'abord quelques apparitions dans des séries telles **Cannon, Switch, Les Rues de San Francisco**... Puis le cinéma lui sourit. **Chasse à Mort** de Peter Hunt, **L'Ouragan vient de Navarone** de Guy Hamilton, **Les Faux Durs** de Michael Ritchie... Toujours actif, Carl Weathers ne se limite nullement à l'encaissement de jolis cachets. Il crée sa propre maison de production, Stormy Weathers, laquelle lance **The Defiant Ones** et **Fortune Date**, deux téléfilms avec pour vedette Carl Weathers. Par ailleurs, Stormy Weathers produit de nombreuses émissions de variété, des séries pour les plus grands réseaux de télévision. Le sens des affaires de Carl Weathers rappelle ceux, désormais proverbiaux de Arnold Schwarnegger et Sylvester Stallone, deux de ses partenaires. « On dit souvent que Stallone est difficile sur un plateau. C'est surtout un professionnel exigeant. Tous les gens qui s'entraînents physiquement le sont. Ils savent jusqu'où aller, quelle souffrance ils peuvent encaisser. Arnold est ainsi également » Désormais Carl Weathers est à égalité avec Stallone et Schwarnegger ; son **Action Jackson** a fait des recettes aussi rondelettes que celles de **Predator** et **Running Man**. Un juste retour des choses pour celui qui habita les **Rocky** pendant quatre épisodes et **Predator** le temps de perdre un bras. « Il existe une énorme complicité entre les acteurs culturistes. Notre compétition est, bien entendu, physique, mais aussi et avant tout d'ordre humoristique. Nous nous respectons mutuellement. Sur **Predator**, Arnold et moi nous sommes beaucoup amusés ; Arnold a un grand sens de l'humour. L'essentiel est d'être compris, et entre body-builders nous nous comprenons parfaitement ». Et Carl Weathers a parfaitement compris la leçon d'Anrold : des personnages taillés sur mesure et un second degré essentiel ; **Action Jackson** ne pourrait être interprété par un autre acteur et certaines séquences sont d'un comique volontaire. « J'ai songé à **Action Jackson** durant le tournage de **Predator**. J'ai participé au scénario, trouvé le titre. Le casting a été très aisé ; Vanity s'imposait. Il y a dans le film une alchimie sexuelle sans qu'il y ait besoin de tout montrer. On ne s'embrasse qu'une fois car Jackson demeure un flic entièrement voué à son boulot. Un flic intègre qui se promène sans revolver et qui possède un solide passé universitaire. C'est un type intelligent, brillant ». Une tête qui pense et des muscles qui agissent : tout Carl Weathers, un tantinet narcissique. « C'est le rôle le plus éprouvant que j'aie eu à jouer à ce jour et j'en avais déjà connu des tournages difficiles ». Carl Weathers saute sur un taxi, d'un toit... et sans doublure. « Une cascade, c'est toujours dangereux, même malgré un maximum de précautions. L'accident peut se produire là où on ne l'attend pas. Quand le taxi me fonce dessus à 60 kilomètres/heure avant que je lui saute par-dessus, je me suis quand même fait doubler. Quelquefois, on y met un peu trop d'ardeur ; j'ai empoigné un gars que j'ai balancé par la fenêtre. Il a atterri dans l'immeuble en face ! ». Imperturbablement souriant et amical, Carl Weathers se sent parfois le besoin de jauger sa puissance...



Propos recueillis par Alain CHARLOT,
mis en forme par
M. TOULLEC













temps, quand j'écris une histoire de ce type, je pense en terme de James Bond ; par exemple, en glissant dès le départ une séquence très spectaculaire ». Et les premiers instants de **Action Jackson** soutiennent la comparaison avec l'ouverture des 007 ; une bande de simili-ninjas invulnérables passent au travers du vitrage d'un building et exécutent deux personnes non sans sadisme gratuit. « Je pense que le public apprécie réellement les personnages à la James Bond parce qu'il veut se projeter dans un héros luttant pour la bonne cause et capable d'affronter des situations délicates « statue toujours Robert Reneau au sujet de la portée d'un héros comme Action Jackson. James Bond, encore James Bond ; même l'affiche du film cligne de l'œil à 007, et Vanity ne déparaîtrait pas à la succession d'Ursula Andress.

Né de discussion entre Jol Silver et Carl Weathers sur le tournage de **Predator**, **Action Jackson** est le prototype même du polar moderne. Comme **L'Arme Fatale** et **Blue Jean Cop**, il s'oriente volontairement vers le spectaculaire, des péripéties dignes d'un **Indiana Jones** urbain. Carambolages épiques, explosions cataclysmiques, arsenal dément... Exit énigme et investigation sur mandat.



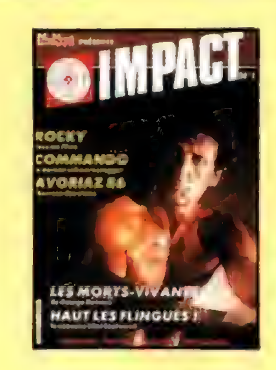
Tout pour plaire

Confier à un meneur de cascadeurs la responsabilité d'un film comme **Action Jackson**, lui donner un paquet de muscles à diriger assure déjà le spectaculaire de l'entreprise. En effet, les cascades sont merveilleusement réglées, très destructrices et parfois même inédites. Les coups de poings dans la gueule fleurent bon le professionnalisme et font toujours mouche. Parfaitement illégal mais devenu réglementaire ces temps-ci, le direct dans l'entrejambe fait une victime de plus. **Action Jackson** déploie une technique impeccable, rodée. La machine fonctionne. Et il y a plusieurs raisons à cela. D'abord, le potentiel érotique du film est moulé dans les tenues de Vanity, craquante à souhait, déshabillée de façon à ne choquer personne. Elle pousse la chansonnette à deux reprises ; une est de trop. Scénariste, principal interprète et réalisateur se sont accordés sur un point : ne jamais se prendre au sérieux. Bien que les hôtels de seconde zone soient vraiment crades, que les dealers soient des tueurs enragés, qu'on ne puisse pas garer sa voiture sans la retrouver à l'état d'épave, **Action Jackson** est drôle. D'une drôlerie parfois macabre. Qu'est-ce qu'il reste d'un malfrat trop bavard après punition ? Des testicules flottant dans un bocal à cornichons ! Et Jackson frôle de peu le même châtiment. Un énorme couteau s'approche dangereusement de ses parties lorsque... Pour les reproches, on peut regretter que Craig Baxley se soit un peu trop souvenu de **Predator** et de l'un de ses plus fameux mouvements de caméra, cette légère contre-plongée au ras du canon des armes suivant l'évolution des trouffions au milieu de la végétation. C'était extraordinaire ; le personnage prenait ainsi une dimension quasi mythologique de surhomme. Craig Baxley repique ce plan le temps de montrer combien les armes à feu perfectionnées sont photogéniques et donnent à l'image une dynamique folle. Loin de toute fascination douteuse, du bon goût, simplement.

Marc TOULLEC

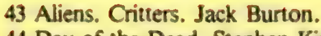
Action Jackson. *USA 1988. Réal. : Craig R. Baxley. Scén. : Robert Reneau. Dir. Phot. Matthew F. Leonetti. Mus. : Michael Kamen et Herbie Hancock. Prod. : Joel Silver/Lorimar. Int. : Carl Weathers, Vanity, Craig T. Nelson, Sharon Stone, Bill Duke, Robert Davi, Thomas F. Wilson. Dur. : 1 h 40. Dist. : A.A.A. Sortie le 8 juin 1988.*

COMMANDEZ
LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.

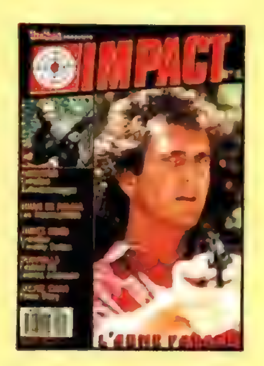


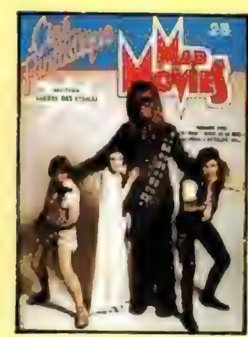
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop, The Hidden, House II
51 Avoriaz 88, Star Trek IV, Robocop
52 Running Man, Hellraiser, Carpenter





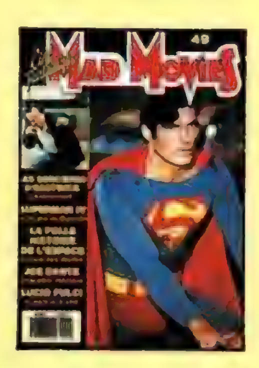
1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser
13 Lucio Fulci, Le Hard Gore, Avoriaz 88











BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

NOM ______ **PRENOM** ______
ADRESSE ______
______

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES
☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51 ☐ 52 ☐ 53

IMPACT
☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15



Il arrive qu'un mauvais film soit loin d'être inintéressant. C'est le cas de Panics. Panics **plagie** Freddy III : Les Griffes du Cauchemar, **rate tous ses effets, saborde son scénario... Panics a l'horreur lourde. Dur pour un film qui se veut « thriller psychologique » avant tout !**



Freddy III : Les Griffes du Cauchemar a ramassé une cinquantaine de millions de dollars au box-office nord-américain. De quoi faire rêver, de quoi plagier allègrement. Généralement, ce sont les petites maisons de production qui pompent les grands studios. **Alien** accouche de **Creature, Star Wars** des **Mercenaires de l'Espace, Les Dents de la Mer** des **Mâchoires Infernales**... **Panics** renverse la vapeur et calque **Freddy III** sans vergogne, dissimulant à peine ses sources et reprenant même à quelques détails près le personnage du croquemitaine. Si encore le scénario se tenait ; il se déglingue complètement dans sa seconde moitié. Quoi qu'il en soit, le cas **Panics** est intéressant...

Le syndrôme Shadock

Les déclarations des auteurs et promoteurs du film masquent bien la vérité. **Panics** serait un film original. Et à la lecture du dossier de presse américain, des propos d'Andy Fleming, le jeune metteur en scène, on en est persuadé. Et puis, tout part d'un concept très intéressant. Le leader d'une secte immole tous ses disciples, mais une jeune fille échappe aux flammes. Elle plonge dans un coma profond et se réveille douze ans plus tard, en 1988. Cynthia n'a pas oublié ; des flashes du passé l'assaillent. Puis, c'est Harris, le gourou, qui apparaît, désireux de reprendre son élève. Il s'en prend directement aux malades du groupe thérapeutique dans lequel Cynthia tarde à guérir. Un à un, ils périssent... Et là, le plagiat commence. Le groupe thérapeutique est au centre de **Freddy III**, comme le milieu hospitalier et la succession immuable des morts violentes. Il y a plus grave ; le look de Harris, son comportement. Une tronche de grand brûlé, des apparitions essentiellement liées aux meurtres, des rictus tout en cynisme... Merci Freddy pour avoir si largement contribué à l'édification d'un si beau clône. Pas bêtes, les producteurs se sont dit que la présence d'un comédien de **Freddy III** pourrait très bien créer une certaine parenté et ainsi ramener des millions de teen-agers impatients de **Freddy III : The Dream Master**. Banco. Les responsables du casting de **Panics** se sont abattus comme une volée de criquets sur Jennifer Rubin, junkie un tantinet punk dans **Freddy III** ! Elle est ici l'hé-









roïne et s'en tire mieux que correctement. **Panics** confirme une actrice de charme et de talent ; on peut lui concéder au moins cela.

Reste encore le titre américain de **Panics, Bad Dreams**, très évocateur. **Freddy III**, c'était déjà **The Dreams Warriors,** et depuis on ne compte plus les «dreams» , **The Dream Demon, Dream Invaders, Linving Dreams**... Alors **Bad Dreams** qui se traduit par « cauchemars » perpétue servilement la tradition du plagiat. Ceci dit, **Panics** ne retrouve jamais la brillance et l'imagination débridée de **Freddy III**. Il cherche coûte que coûte des raccords fluides, des transitions habiles entre rêve et réalité, mais n'aboutit le plus souvent qu'à des combines foireuses du style la porte s'ouvre. **Panics** est vraiment le genre de produit qui appelle à tirer sur une ambulance.

Film d'horreur ou film d'erreurs ?

Ne cherchez pas trop une overdose de frissons dans **Panics**. Toutes les scènes chocs, ou presque, échouent. Comment croire qu'une succession de trucs éculés peut encore soutenir l'attention d'un auditoire ? Surtout quand la mise en scène se situe au niveau de celle d'un gentil téléfilm. On appréhende le meurtre dans l'ascenseur mais il n'a pas lieu ; la malheureuse victime se jette par la fenêtre. Un couple est réduit en charpie par l'élice de ventilation de l'hôpital. C'est très soft bien qu'après on serve une main tranchée et surtout des hectolitres de sang qui n'effraient plus personne. Si le sang suintant des murs d'**Amytiville** ennuyait surtout, celui qui recouvre Jennifer prêteplutôt à sourire. Il y a encore une noyade, un empoisonnement précipité... Heureusement, le scénariste s'est montré assez peu tendre pour la séquence où Harris Yulin s'écroule contre un mur pour être écrabouillé à quatre reprises par une voiture. Deux, trois minutes impressionnantes après lesquelles la tension retombe immédiatement. De plus, toutes les apparitions de Richard Lynch donne dans le « hou, fais moi peur » infantile. Une fois, il a le visage brûlé, une autre visage intact et cela va ainsi, tranquillement jusqu'au final, un dénouement à moindre risque reprenant une situation mille fois vue et rendue ici parfaitement improbable.

Juda

Panics est un plagiat mais un plagiat qui renie délibérément l'œuvre copiée. Pour ne rien cacher, et d'ailleurs cela ne le mérite dans aucun cas, toute l'intrigue se révèle être une supercherie. Les cauchemars mortels sont du bidon. Pourquoi pas ? Simplement parce que les malades meurent à lasuite d'hallucinations provoquées par les prescriptions de médicaments du directeur de l'hôpital, des drogues d'une puissance rare. Harris et ses disciples calcinés, tout ceci tenait de la mascarade. Mais ce retournement de situation ne se justifie absolument pas. Il a été conçu pour annoncer que **Panics** ne se démarque jamais de **Freddy III**, que les deux histoires sont différentes. D'ailleurs, les agissements du toubib ne sont nullement expliqués. Pour quelles raisons fait-il en sorte que ses patients ingurgitent ce poison ? Par folie, par vengeance...? Les scénaristes eux-mêmes ne doivent pas vraiment se l'expliquer.

Parfois, les apparitions de Richard Lynch et Harris Yulin (le méchant adepte du vaudou dans **Envoûtés**) apportent au film un certain volume, une certaine densité, Richard Lynch plus impressionnant au naturel que couvert d'un maquillage trop épais, évoquant le Pizza the Hutt de **La Folle Histoire de l'Espace**. Encore un mauvais point pour les producteurs, surtout pour Gale Anne Hurd, productrice de **Terminator** et **Aliens** tellement occupée par le thriller futuriste **Outer Heat** de Graham Baker qu'elle a dû suivre le tournage de **Panics** d'un œil très peu vigilant.



Bad Dreams. *USA 1987. Réal. : Andrew Fleming. Scén. : Andrew Fleming et Steven De Souza. Dir. Phot. : Alexander Gruzzynski. Mus. : Jay Ferguson. SPF : Michelle Burke. Prod. : Gale Anne Hurde/20th Century Fox. Int. : Jennifer Rubin, Bruce Abbott, Richard Lynch, Dean Cameron, Harris Yulin... Dur. : 1 h 25, Dist. : 20th Century Fox. Sortie prévue le 6 juillet 1988.*

Marc TOULLEC

POLAR
DU PLOMB POUR L'ETE

Le polar ne sait plus où donner de la crosse. Tout arrive désormais. Il peut être body-buildé et pro-soviétique (**Double Détente** avec Scharzwie), black et James-Bondien (**Action Jackson**) ou fantastique (**Flic ou Zombie** et **Maniac Cop**)... Le manège tourn dans tous les sens. Un tueur dingue costumé en homme grenouille sort des canaux fangeux d'Amsterdam dans **Amsterdamned**, un as de la CIA secondé par un ancien du Vietnam file pour la Bolivie assiéger une forteresse dans **Un Aller sans Retour**. Vingt ans après le premier Mr. Tibbs (**Dans la Chaleur de la Nuit**), Sydney Poitier revient jouer les comparses blacks dans un duo dérivé de **Deux Flics à Miami**. C'est **Randonnée pour unTueur**. Proprement cataclysmique, **Blue Jean Cop,** avec Peter **Robocop** Weller, ravage la 42e Rue, un parc d'attraction et détruit un Jet en hommage à **Indiana Jones**...

UN ALLER SANS RETOUR



Un agent de la CIA venge son frère, joueur de football point tenté par la corruption. Classique évidemment, sauf que les méchants sont très méchants, que l'aventure finit dans un fortin en Bolivie et que Wings Hauser, le psychopathe de **Descente aux Enfers**, passe du bon côté de la barrière.



Le relatif anonymat d'un générique n'est pas un obstacle pour aborder une série B aussi pimpante qu'un **Aller sans Retour**. Qui peut dire d'où vient Ronnie Rondell, le metteur en scène ? En revanche et en comparaison, Wings Hauser est une célébrité internationale. Très impliqué dans le projet (l'acteur a co-signé le scénario), Wings Hauser s'est distingué en jouant les tueurs fous. Notamment le souteneur sadique de **Descente aux Enfers** et un flic taxé de la tête dans **les Vrais Durs ne dansent pas**. Wings Hauser est apparu dans quelques titres douteux (un gros beurk pour **Mutant**) mais son visage d'halluciné passe toujours. Dans un **Aller sans Retour**, le comédien personnifie Clete, un agent de la CIA tenant à venger dans le sang la mort de son frère et de sa famille. Le frangin avait simplement refusé de truquer un match de football américain. Clete s'associe au passage avec un ancien du Vietnam et poursuit les bandits jusqu'en Bolivie où leur chef, Carlos Hindle, s'est retranché dans une forteresse. Encore un polar pour qui le bitume des cités américaines est trop fragile. Tout est bon pour approvisionner le spectacle et les auteurs s'en donnent à cœur joie dans l'art et la manière de descendre ses concitoyens. Cadavres en flammes chutant d'un building, autre corps poussé d'un hélicoptère... Un **Aller sans Retour** n'engendre pas vraiment la mélancolie. Le final rumine du côté des **Rambo** avec force explosions et cadavres en nombre respectable. Tout ceci est assez classique, correctement filmé et rythmé. Un bon job en somme. A relever la présence musclée, chauve et tatouée, de Robert Tessier, second couteau voué aux rôles d'affreux (il était l'un des adversaires de Bronson dans **Le Bagarreur** et un geolier repu de tortures dans **l'Epée Sauvage**). Ici fiché ancien du Vietnam, il ne se limite pas à une simple apparition et apporte beaucoup au pittoresque de l'entreprise.

Marc TOULLEC

AMSTERDAMNED

Dick Maas transpose l'action des Dents de la Mer dans les canaux d'Amsterdam. Un homme-grenouille remplace le célèbre requin sans que l'efficacité s'en ressente.

Un paisible bateau-mouche s'en va gaiement dans les canaux d'Amsterdam, entraînant une horde de touristes ravis. Clics-clacs des appareils photos, voix charmeuse de l'hôtesse..., cris d'horreur. La tête d'une jeune femme, pendue par les pieds à un pont, vient de heurter les vitres d'un mini-paquebot et d'éclater dans une gerbe de sang. Les rives d'Amsterdam se teintent de rouge. Le dernier film de Dick **L'Ascenseur** Maas peut débuter.



Amsterdamned, tout comme **Maniac Cop** et **Freeway**, est un néo-psycho-killer sur fond d'enquête policière qui se distingue des autres psycho-killers par une idée de scénario. Zombie portant l'uniforme (**Maniac Cop**), chauffard purificateur (**Freeway**), homme-grenouille meurtrier (**Amsterdamned**). Tout ce qui gravite autour de cette idée n'est que de la broderie visant à espacer les meurtres, et côté broderie, Dick Maas se défend sacrément bien en aménageant des plages de calme aucunement ennuyeuses. Chargé de l'enquête, le flic héros de **Amsterdamned** a une petite fille, et les scènes intimistes les réunissant sont douces et naturelles. Bref, sans être passionnant, le récit s'achemine tranquillement, ponctué ici et là de meurtres violemment originaux, vers un final époustouflant.

Le plus intéressant reste le regard ambigu que porte Dick Maas sur sa capitale. D'un côté, **Amsterdamned** casse méchamment l'imagerie moulin/gouda hollandaise en nous montrant l'envers du décor. Pas de rassemblement de seringues en pleine rue ou de prostituées exhibées en vitrine comme les documentaires se complaisent à nous le montrer, mais un homme-grenouille symbolique de cette ville à double facette dont la frontière entre Bien et Mal se situe à la surface de l'eau. D'un autre côté, Dick Maas fait la nique aux amerloques gavés de poursuites james-bondiennes en filmant énergiquement deux off-shores se coursant dans les canaux d'Amsterdam. D'un côté, Dick Maas fait d'Amsterdam une ville hypocrite dissimulant ses monstres sous l'eau. De l'autre, il tire gloire et fierté (on le comprend aisément) d'avoir montré que la capitale est photogénique pour le cinéma d'action.

De facture américaine et réalisé par le plus Américain des Hollandais, **Amsterdamned** et l'énorme succès qu'il a recueilli aux Pays-Bas prouvent encore une fois l'attirance du public européen pour tout ce qui a le goût ou l'odeur des Etats-Unis.

Vincent GUIGNEBERT

RANDONNEE POUR UN TUEUR

Un flic noir, un flic blanc, un assassin hargneux... Mécanique parfaitement rôdée, un peu trop même. Mais le mécano a pour nom Roger Spottsiwoode, auteur du remarquable Underfire et collaborateur de feu Sam Peckinpah.

A l'origine du projet **Shoot to Kill**, un challenge : briser la retraite anticipée de Sidney Poitier, absent depuis près de dix ans des écrans du cinéma. Le mémorable interprète de **Dans la Chaleur de la Nuit** commente : «Certaines choses dans le scénario de **Shoot to Kill** m'ont rappelé les films que j'ai pu faire. Lorsque je choisis mes rôles, je recherche la qualité avant tout. Je l'ai trouvée dans ce script bien plus facilement que dans les scénarios qu'on m'a proposés durant la dernière décade.»

Sidney Poitiers se retrouve donc dans la peau de Warren Stantin, un agent du FBI pourvu d'un sens aigu de la justice, qui se lance sur les traces d'un assassin sans scrupules. Cette folle poursuite le mène dans une aire montagneuse du Nord Ouest Pacifique où il rencontre Johnathan Knox (Tom Berenger), pisteur de son état, dont la fiancée Sarah (Kirstie Alley) est tenue en otage par l'assassin.



Les deux hommes feront équipe pour retrouver le maniaque et récupérer l'otage. Face à nos deux héros, une gueule comme il en existe trop peu, Clancy Brown. Souvenez-vous du Kurgan de **Highlander** et de son épée qui ébranlait des pans de murs entiers. Sa seule présence mérite le déplacement.

«Knox est un reclus qui choisit de vivre dans les montagnes. Lui et Stantin forment un couple dépareillé. Ils ont des styles de vie différents et beaucoup de qualités contrastées.» On peut deviner dans les propos tenus par Tom Berenger que **Shoot to Kill** aura un petit goût de l'**Arme Fatale**. Comme quoi les associations Black and White pleines de bonne volonté, ces associations anti-racistes qui ont fait le succès de l'**Arme Fatale** ou de **Deux Flics à Chicago**, ne sont pas loin d'être récupérées par des producteurs en manque de biffetons verts. Souhaitons que Roger Spottiswoode (**Underfire**) ne tombe pas dans le piège de la bonne vieille complicité entre ses deux pions de couleurs contraires.

Côté action, les acteurs n'ont pas été déçus. «Roger Spottiswoode est un homme très ingénieux.» commente Sidney Poitier. «Il s'est arrangé et m'a séduit à l'idée d'exécuter moi-même la plupart des cascades.» Escalader des montagnes, suivre des pistes sous la pluie ou la neige ne sont qu'un échantillon des rigueurs endurées par Sidney Poitier pour qui **Shoot to Kill** est le «film le plus dur» qu'il ait fait. De temps à autre, l'altitude aidant, le tournage était interrompu par l'arrivée impromptue d'un ours. «Moi, j'aime bien les animaux...» explique Kristie Alley. «J'en ai même plusieurs douzaines à la maison, mais celui-là ne fait pas vraiment partie de ceux qu'on a envie d'adopter.»

La photographie du film a été confiée à Michael Chapman, réalisateur du plastiquement très beau **Clan de la Caverne des Ours** (décidément). C'est déjà une garantie. Quant au reste...

Michel VOLETTI





Tom Berenger

BLUE-JEAN COP

Même si **Blue Jean Cop** tient plus des **Aventuriers de l'Archie Perdue** que du **Grand Sommeil**, il n'en reste pas moins un des thrillers les plus vigoureux de la saison. Ultra speed, il marque une nouvelle étape dans la carrière du bon James Glickenhaus, un artificier compéterit puisque auteur du **Droit de Tuer**, du **Soldat** et du **Retour du Chinois** avec Jackie Chan...

Entretien avec JAMES GLICKENHAUS

I. Vous vous êtes récemment lancé dans la production en associant votre nom avec celui de Shapiro Entertainment...

J.G. : Il y a deux raisons à cela : tout d'abord pour contrôler entièrement mes films, du financement à la distribution. Secundo, j'ai ressenti très fort le fait que l'industrie cinématographique m'a été profitable à tout point de vue. J'ai gagné beaucoup d'argent et je pourrais vivre confortablement le restant de mes jours. J'ai donc pour obligation de renvoyer la balle en aidant d'autres jeunes réalisateurs à tourner. C'est une obligation morale. Je pense également qu'il est important pour ces jeunes d'avoir affaire à une compagnie qui sait de quoi elle parle. Si je m'adresse à William Lustig en produisant **Maniac Cop**, cela ne vient pas d'un type en costume trois pièces assis derrière un bureau, mais de quelqu'un qui a supporté les intempéries, essayé un tas de choses, certaines fonctionnant, d'autres pas. Ils ont pour interlocuteur un autre cinéaste. Je peux ainsi leur donner toute liberté pour qu'ils réalisent ce qu'ils désirent. Je me suis associé avec Alan Solomon et Léonard Shapiro car je les connais depuis une dizaine d'années. Shapiro était vice-président d'Avco Embassy, une société qui produisit de nombreux metteurs en scène dont John Carpenter. C'est lui qui distribua aux Etats-Unis **Le Droit de tuer** et qui trouva les fonds pour **Le Soldat**. Je l'aime beaucoup et la vie est trop courte pour ne pas s'associer avec les gens que l'on apprécie.

I. : Vous vous orientez essentiellement vers les films d'action, les polars..

J.G. : Ce sont les films que j'aime voir et tourner. Certains s'imaginent que je m'y cantonne pour des raisons commerciales. En fait, même si le genre ne fonctionnait pas, je les tournerais quand même. Pour la production, il n'en va pas de même. Nous avons de tout, y compris des films sur les danseurs de ballet. Nous n'avons pas de règles car si nos films restent bons, ils feront de l'argent.

I. : Comment expliquez-vous qu'à Hollywood l'utilisation des ordinateurs au niveau des scénarios donne des résultats ?

J.G. : Hollywood connaît de nombreux succès mais aussi de nombreux échecs. Actuellement, les grandes compagnies perdent des millions de dollars ; elles sont dirigées par des hommes qui appliquent encore de vieilles méthodes. Je pense qu'il arrive une nouvelle génération de producteurs et metteurs en scène, et je tiens à en faire partie. Comparés à Hollywood, nous sommes relativement petits, mais cela peut changer radicalement dans les dix prochaines années. Ceux qui tiendront le marché entre leurs mains seront plus jeunes, différents. Il faudra s'adapter internationalement, ne plus faire des films pour l'Amérique mais aussi pour le restant du monde. Aux Etats-Unis, la vidéo fonctionne bien mais l'exploitation en salles est catastrophique ; cette situation varie d'un pays à lautre. En étendant le marché, on prend moins de risques. Artistiquement cela se traduira par l'arrivée de plus en plus massive de cinéastes étrangers comme Paul Verhoeven. Les temps changent.

*I. : **Blue Jean Cop** semble fonctionner rondement au box-office...*

J.G. : Extraordinairement bien. La seconde semaine a marché du tonnerre. C'est très important car c'est là que le bouche à oreille se met en route. Nous avons récolté des critiques enthousiastes. Un important journaliste a écrit que les **Flics de Beverly Hills** semblaient, en comparaison, avoir été tournés au ralenti !

I. D'où vous est venue l'idée d'une association Peter Weller/Sam Elliot ?

J.G. : J'ai vu Peter Weller dans **Shoot the Moon** d'Alan Parker et je l'ai trouvé excellent ; à cela s'ajoute le succès de **Robocop** et je pouvais compter ainsi sur l'impact commercial de l'acteur. Sam Elliott est, à mes yeux, un cow-boy, une pub pour Marlboro. Il vient de l'Ouest ; il conduit une voiture mais en réalité il est à cheval. Je cherchais un couple bizarrement assorti, l'avocat tiré à quatre épingles et le flic à demi ours. L'humour tient aussi une place importante. Je crois que **Le Droit de tuer** est une comédie noire, ainsi que **Le Soldat**. Dans **Blue Jean Cop**, le rire vient en partie du contraste entre les deux personnages.

I. : Nous avons été surpris par le nombre et la durée des séquences d'action...

J.G. : J'ai réussi avec **Blue Jean Cop** à imprimer au film une accélération permanente. Il y a aussi beaucoup de dialogues mais ils vont vite. Il existe deux manières de se comporter dans un cinéma : la première consiste à s'asseoir et à regarder le film, la seconde reprend le même schéma mais le film vous prend à la gorge. C'est avec cet esprit-là que j'ai tourné **Blue Jean Cop**, agresser le spectateur, l'empoigner et ne plus le lâcher.

I. : Il y a actuellement beaucoup de films mettant en cause une



Peter Weller, plus « cop » que jamais.



Sam Elliot et James Glickenhaus sur le tournage.



Antonio Fargas : Huggy les Bons Tuyaux se rebiffe.

administration judiciaire poussive et incompétente, des flics ripoux...

J.G. : La consommation de la drogue prend une telle ampleur que nombre de flics sont corrompus. Mais **Blue Jean Cop** montre qu'un policier honnête, Sam Elliot, peut se battre contre ses collègues. En fait, la majorité des flics ne trempe pas dans ces affaires sordides et je pense que les fruits pourris sont aussi détestés par les bons flics que par nous. Sinon plus. Elliot, en grimpant sur l'avion, affirme symboliquement qu'il y aura toujours des flics pour combattre la corruption, la pègre et la drogue.

I. : Vous vous êtes nourris de faits réels...

J.G. : Le début du film, entre le dealer noir et le flic en civil, en blue-jean, est la copie conforme d'une histoire vraie. Le dialogue entre Sam Elliot et le revendeur de drogue qui lui dit « Eh, va plutôt à ton commissariat, nous avons déjà payé vos gars » est véridique, authentique. J'utilise un mot pour définir cette situation : faction (jeu de mots entre fiction et fact : fait). Cela n'est pas la vérité mais ça aurait pu l'être.

I. : Comment tourne-t-on à New York, dans la rue, en cassant tout qui plus est ?

J.G. : C'est extrêmement difficile. Mais tout peut être réalisé : il suffit d'avoir le courage de le faire. Nous avons filmé sur la 42ème Rue cinq nuits d'affilée entre minuit et cinq heures du matin. Cher, mais faisable avec 200 policiers, des dizaines de lettres, une rencontre avec le maire à qui j'ai expliqué que j'ai tourné **Le Droit de tuer** dans sa ville sans aucun dommage, un itinéraire de rechange pour les bus. En fait, c'est la guerre : vous vous pointez avec une armée de gens, vous occupez la rue et vous vous arrangez pour contrôler en véritable général de brigade. Si vous n'occupez pas le terrain, si les gens, figurants ou autres, ne vous obéissent pas, vous êtes mort.

I. : Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous y avez réussi.

J.G. : Je voulais que ça bouge. Les Américains ont trop l'habitude de leur petit écran : les séries sont tournées en studio. Faire en sorte qu'une grue s'écrase m'a coûté des milliers de dollars. Pour la scène dans le parc d'attraction de Coney Island, toutes les personnes qui passent devant la caméra sont des figurants, environ 400. 400 extras qui doivent savoir où aller, où courir. Nous avons ouvert le parc, les montagnes russes, nous avons tout fait fonctionner uniquement à notre intention. Tout a été filmé grandeur réelle, surtout les montagnes russes. Nous avons construit des chariots identiques que nous avons fixés à des fusées !

I. : Le scénario de **Blue Jean Cop** *est assez extravagant, souvent ahurissant...*

J.G. : J'ai pour éthique de ne jamais me prendre au sérieux. Et il est important que le public le sache et se dise « voilà un metteur en scène qui sait rire de lui-même ». **Blue Jean Cop** est supposé vous mettre à l'aise, vous divertir.

Propos recueillis par **Alain CHARLOT et Marc TOULLEC**

BON POUR LA SANTE

Les yankees ont leurs ripoux. Ce sont des policiers véreux à la solde d'un trafiquant de drogue prospère. Un flic descend un dealer mais ce dernier est en état de légitime défense. Un avocat plaide sa cause et pose le pied dans un panier de crabes. **Blue Jean Cop** n'est ni **Le Prince de New York**, ni **Serpico** ; le discours sur la corruption à grand renfort de séquences de procès et de tirades ne trouve pas grâce auprès de James Glickenhaus. Glickenhaus choisit l'aventure. Le fait que le film se déroule dans l'une des plus grandes cités de la planète ne le gène visiblement pas ; **Blue Jean Cop** possède les mêmes attraits qu'un western. Poursuites délirantes au beau milieu de la circulation, tueur faisant feu en pleine rue, parc d'attractions en folie... Le polar quitte ses petits souliers pour les bottes à deux cents à l'heure, ne s'encombre guère de considérations sur les invraisamblances et ne comptabilise jamais les cadavres en cours de route. Pas de temps à perdre ; il faut en mettre un maximum sur un minimum. Mais sans céder à la surenchère grossière ; **Blue Jean Cop** demeure parfaitement équilibré entre sentiments (les déboires amoureux de Peter Weller et sa complicité avec un Sam Elliot attachant), humour (y compris pour les méchants ; Antonio Fargas -Huggy les Bons Tuyaux dans **Starky et Hutch** - en rajoute dans le côté crapuleux) et franc délire (le couronnement du spectacle : une Porsche course un jet). Un bonheur de film : maîtrisé, mené avec une santé éblouissante, des acteurs heureux d'être là, des techniciens qui s'amusent follement. Leur engouement est communicatif. Et de plus, **Blue Jean Cop** est loin d'être stupide...

M.T.



No Safe Haven *USA 1986. Réal. : Ronnie Rondell. Scén. : Wings Hauser et Nancy Locke. Dir. Photo. : Steve Mc Williams. Mus. : Joel Goldsmith. Prod. : Gary Paul. Int. : Wings Hauser, Robert Tessier, Robert Ahola, Marina Rice... Durée : 1h30. Dist. : Eurogroup. Sortie prévue pour fin juillet 1988*

Shoot to Kill *USA. 1988. Réal. : Roger Spottiswoode. Scén. : Harv Zimmel et Michael Burton. Dir. photo. : Michael Chapman. Mus : John Scott. Prod. : Ron Silverman et Daniel Petrie Jr. Int. : Sidney Poitier, Tom Berenger, Clancy Brown, Kirstie Alley, Richard Masur, Andrew Robinson... Durée : 1h45. Dist. : Warner. Sortie prévue le 3 août 1988.*

Amsterdamned *Pays Bas. 1988. Réal. : Dick Maas. Scén. Dick Maas. Dir. Photo : Marc Felperlaan. Cascades : Dickey Beer, David Bickers. Int. : Huub Stapel, Monique Van De Ven, Serge-Henri Valckle, Tanneke Hartzuiker, Wim Zomer... Durée : 1h53. Dist.: AMLF. Sorti à Paris le 8 juin 1988.*

Shakedown. *USA 1987. USA. Réal. : James Glickenhaus. Scén. : James Glickhenhaus. Dir. photo : John Lindley. Mus. : Jonathan Elias - Jimi Hendrix... Prod. : J. Boye Harman et James Glickenhaus. Int. : Peter Weller, Sam Elliot, Patricia Charbonneau, Antonio Fargas, Blanche Baker, Richard Brooks... Dur. : 1 h 37. Dist. : Deal. Sortie prévue le 27 juillet 1988.*



FRIDAY THE 13TH PART VII

SALE TEMPS POUR JASON

Il revient, et personne ne s'en étonne. Pour la septième fois en huit ans, l'increvable Jason massacre, tronçonne, concasse tout ce qui bouge. On prend les mêmes et on recommence ? Pas vraiment...

Ne jasons pas. Au même titre que les cerises en juin, les abandons d'animaux en août ou les mensonges intemporels de Michel Droit, la série des **Vendredi 13** fait désormais partie de l'ordre naturel des choses. Inutile donc de feindre la surprise : après avoir été successivement noyé, pendu, carbonisé, transpercé, haché menu et rongé par les vers, l'increvable Jason Voorhees revient une septième fois sur les écrans. On pense à la citation de Nietzsche (que de lettres inutiles : « Nitch » serait tellement plus simple...) mise en exergue de **Conan le Barbare** : «Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ». Seulement ici, le raisonnement est poussé au maximum : « Plus je meurs, mieux je me porte ».

Mort et vif

Priorité numéro un, pour tout **Vendredi 13** qui se respecte : ressusciter Jason. On se souvient qu'au début du précédent chapitre, les Dieux eux-mêmes s'en étaient mêlés en déléguant un javelot de foudre régénérant sur



notre cher Mongol masqué. Ici, les scénaristes sont allés encore plus loin dans le genre tiré-par-les-chevaux-mais-on-s'en-fiche-on-est-payé-pour-ça.

Six ans ont passé (dans la cosmogonie **Vendredi 13**, une année terrestre équivaut à six années-Jason), et Jason repose toujours au fond de Crystal Lake, la gorge tranchée par une hélice de hors-bord. C'est alors que, le plus logiquement du monde, Tina Shepard pique sa crise. Question : qui est Tina Shepard ? Réponse : une adolescente douée de pouvoirs paranormaux, comme vous l'aviez tous deviné. Non seulement Tina possède le don de double vue, mais elle peut aussi déplacer les objets à distance pour le même prix (« Allô, Stephen King ? On signale un nouveau plagiat de **Carrie** »). Lors d'une poussée télékinésique particulièrement violente, elle émet tout un courant d'ondes mentales qui, plus véloces que des nageuses est-allemandes, crawlent dans les eaux du lac, s'offrent une plongée en apnée à faire pâlir les héros du **Grand Bleu**, et réacti-

vent le psychisme déjà bien abîmé de Jason. Trois ou quatre sursauts sub-aquatiques, et c'est parti pour une nouvelle fournée de meurtres...

Faut que ça saigne !

Si la censure américaine ne s'affole pas trop de leur cruauté, nous devrions subir une bonne quinzaine d'assassinats, sans compter ceux qu'on nous servira deux fois. Puisque Tina Shepard peut voir l'avenir, autant sauter sur l'occasion et assurer la rentabilité des effets spéciaux. C'est ainsi que la pauvresse se retrouve affublée du douteux privilège d'avoir la prémonition des meurtres. D'après Daryl Haney, scénariste en chef, l'impact dramatique est garanti : le spectateur sait, grâce aux visions de Tina, qui va mourir, et dans quelles conditions. D'où un suspense intolérable sitôt qu'apparaîtra la brave tête à claques du teenager débile qu'on aura vu se faire massacrer « pour du beurre » dix minutes avant.

Le mot d'ordre de la série étant «faut que ça saigne », on a bien sûr tout mis en œuvre pour concevoir les hémorragies les plus spectaculaires possibles. Si les derniers épisodes avaient montré un certain relâchement dans les giclées d'hémoglobine, ce septième volet affiche une nette volonté de reprise. Mais le visage ouvert à la hache et l'éventration à la tronçonneuse nous parviendront-ils en version intégrale ? Mystère. Les Américains, eux, n'y auront en tout cas pas droit. En revanche, le meurtre au porte-voix, original et répugnant, nous sera proposé sans coupures *(rires)*.



La chasse au Jason

Il n'est bien entendu pas question de prendre les **Vendredi 13** au sérieux, pas plus celui-là que les autres. La mort y est banalisée, la douleur complètement occultée, et l'invention cinématographique carrément excommuniée. Mais qu'on le veuille ou non, « ça » existe, et « ça » finit par prendre de la place. De film en film, Jason a acquis, non pas une personnalité, mais disons une certaine cohérence : indestructible, pourvu du don d'ubiquité, massif, obstiné, pataud, il suit son petit bonhomme de chemin avec une persévérance inébranlable. Mais avec ce septième opus, quelque chose a changé.

Pour commencer Jason n'est plus aussi balourd qu'avant. Il ne va pas jusqu'à faire des pointes comme Mikhail Baryshnikov, mais sa démarche s'est comme allégée : ses mouvements sont fluides, ils ont perdu leur caractère mécanique, et on se surprend à penser que, pour la première fois, *il sait ce qu'il fait*. Il faut voir en effet avec quelle jubilation il accomplit son travail de boucher, avec quelle hargne il frappe le sac de couchage à l'intérieur duquel une malheureuse est littéralement broyée. Mais la grande nouveauté, l'attraction inédite, du jamais vu messieurs-dames, c'est que Jason doit se battre contre plus fort que lui, à savoir la jolie Tina Shepard dont nous saluons le retour après soixante-dix lignes d'absence. Avec ses pouvoirs mentaux, la donzelle ne se laisse pas abattre sans réagir. D'abord, elle fait se recroqueviller le célèbre masque de hockeyeur sur le visage de Jason qui, sous l'effet de la pression et du pourrissement dû au séjour prolongé dans le lac, se met à suinter de tas de liquides dégoûtants. Ensuite, elle est capable d'enflammer les objets à distance (« Allô, Stephen King ? Ce coup-ci, on signale un plagiat de **Firestarter**»), ce qui nous vaut la seule scène vraiment étonnante du film, avec l'embrasement de la cabane où s'est réfugié Jason. Depuis la mémorable **Tour Infernale**, on n'avait pas vu de torche humaine aussi impressionnante : pendant près de vingt secondes, sans raccords, Jason brûle sous nos yeux. On voit tout : son visage tordu de douleur, ses côtes mises à nu... Dans le genre, c'est superbe. Bref, tout ça pour dire que Jason prend la place du gibier et que ça nous change un peu.

Reste à savoir sous quelle forme il nous reviendra dans l'inévitable huitième séquelle qui nous pend au nez. Réincarné dans un extincteur ? Servi sous l'appellation « travers de porc laqué » dans un restaurant chinois ? A moins que son âme agonisante ne revoie son existence passée sous la forme d'un long flashback : un **Vendredi 13 N° 8** entièrement constitué des meurtres commis dans les précédents épisodes... Ils en sont bien capables.

Loïc DAUDET

Flic ou zombie ? Il faut choisir. Roger Mortis n'a pas hésité. Il combine les fonctions de mort-vivant et de policier et mène l'enquête sur sa propre mort. Le scénario lui laisse 12 heures pour élucider son cas. Au delà, il lui reste l'alternative de se transformer en magma sanguinolent. Un film vraiment optimiste.

Vous vous souvenez de **Hidden** et de sa première séquence, un casse tonitruant où le malfaiteur reçoit sans broncher quelques projectiles de gros calibre ? **Flic ou Zombie** démarre aussi fort par un braquage ultra-violent mené par deux morts-vivants cagoulés et armés de mitrailleuses. Le spectacle commence... Pour avoir monté **Rambo II** et **Terminator**, Mark Goldblatt, metteur en scène, sait mener une fusillade. Les braqueurs-flingueurs assassonnent copieusement les keufs retranchés derrière leur voiture. Les flics tombent comme des mouches tandis que les malfrats collectionnent les impacts de balles. Evidemment, arrivent les héros, Roger Mortis et Doug Bigelow, compères dans la grande tradition des flics potes, dragueurs, portés sur les plaisanteries douteuses. Ils viennent à bout des zombies, les renvoient à la morgue d'où ils avaient disparu. Décidément, une histoire pas nette et une enquête qui ne s'annonce pas très conventionnelle...

La mort était au rendez-vous

Apparemment, tout pourrait arriver dans **Flic ou Zombie** sans que les personnages s'en étonnent. Tout y est acceptable, possible, et la largesse d'esprit de Mortis Bigelow et Cie rencarde les événements les plus abracadabrants. Ainsi, la présence dans le laboratoire pharmaceutique Dante d'une machine infernale capable de renvoyer les macchabées à la vie passe très bien. En trois temps, deux mesures, la charmante médecin légiste comprend son fonctionnement. Invraisemblable ? A peine, puisque **Flic ou Zombie** joue à fond les as de la bande dessinée, c'est-à-dire une forte injection de fantastique, de cascades, de coups de feu. Et surtout un humour totalement distanciateur. En plus de la machine à rescussiter, Terry Black, scénariste, ajoute à son attirail une collection de zombies à demi pourris, un démiurge philosophant sur les aléas d'une existence trop courte (Vincent Price, vieilli mais toujours suave), une charmante jeune femme passant du camp des méchants à celui des bons... Rien que des morts en sursis ou des morts tout court.



« Je suis mort : et alors ? »

Un parfum de cadavre

La grande qualité de **Flic ou Zombie** tient dans le traitement de la mort, des morts. « Bienvenue à ZombiLand » envoie Roger Mortis à son ami. Autrement dit, une fois décédé, une fois acceptée l'idée que le cœur ne bat plus, les personnages agissent avec une santé déconcertante malgré un pourrissement du corps ultra rapide. Mais les auteurs ne se sont pas limités aux

seuls humains. Dans un restaurant chinois, les flics luttent contre un cochon zombie, un bovidé réduit à l'état de carcasse vidée, des dindes cuites mais agressives, un canard laqué mais toujours vif. Même les poissons pris dans la glace s'agitent encore. Une scène surprenante d'autant plus qu'elle bénéficie d'effets spéciaux à la hauteur de l'idée. L'attitude de **Flic ou Zombie** vis-à-vis de la mort est donc complètement rigolarde. Même Doug Bigelow effondré de voir son vieux pote étouffé dans une cabine prévue pour tuer les chiens de laboratoire se rachète bien vite dans les calembours, «on peut être un bon flic et un flic mort ». D'ailleurs au départ, très soucieux de son état, Roger Mortis se prend progressivement au jeu. Mort, et alors ? Pourquoi ne pas en profiter et traverser les rideaux de balles sans courir le moindre risque ? Il se jette délibérément dans un accident de la route d'où il ressort calciné, se crashe sur une moto et s'écrase sur le sol, reste cinq bonnes minutes sous l'eau sans même s'en rendre compte et liquide un autre zombie qui le canarde à bout portant... La mort a ses bons côtés ; on ne peut guère tomber plus bas. Mais la mort dans **Flic ou Zombie** peut aussi être horrible. Imaginez une jolie blonde, simplement recouverte d'un drap de bain, et qui se décompose à vue d'œil. D'abord une main, puis une partie du visage qui fond littéralement... Efficacité garantie et toujours des effets spéciaux gore très bien confectionnés.



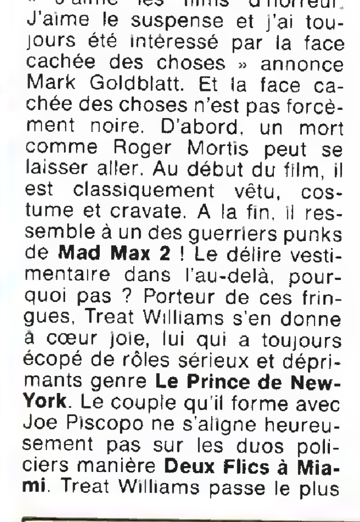








Des effets spéciaux qui en mettent plein la vue



La morale de l'histoire

« J'aime les films d'horreur. J'aime le suspense et j'ai toujours été intéressé par la face cachée des choses » annonce Mark Goldblatt. Et la face cachée des choses n'est pas forcément noire. D'abord, un mort comme Roger Mortis peut se laisser aller. Au début du film, il est classiquement vêtu, costume et cravate. A la fin, il ressemble à un des guerriers punks de **Mad Max 2** ! Le délire vestimentaire dans l'au-delà, pourquoi pas ? Porteur de ces fringues, Treat Williams s'en donne à cœur joie, lui qui a toujours écopé de rôles sérieux et déprimants genre **Le Prince de New-York**. Le couple qu'il forme avec Joe Piscopo ne s'aligne heureusement pas sur les duos policiers manière **Deux Flics à Miami**. Treat Williams passe le plus clair de son temps à réprimer les assauts de son collègue, coureur de jupons au look de primate. Echanges de répliques, clins d'œil complices... Le topo habitue, plus un petit quelque chose qui apporte une touche d'originalité au duo.

Série B explosive. **Flic ou Zombie** décharge son énergie dans un dernier quart d'heure complètement invraisemblable, un peu à la James Bond, avec explosion du laboratoire et gratuité dans la violence. On nous y apprend comment tuer un mort, comment se venger d'un cadavre. Et puis il y a ce happy-end loin des pronostics énoncés sur l'avenir de Treat Williams. La mort, ce n'est passi terrible après tout. Suffit de la prendre avec le recul nécessaire. **Flic ou Zombie**, sous des allures de bande dessinée loufoque, dit beaucoup plus qu'il n'en a l'air.

Michel VOLETTI

Dead Heat *USA 1987. Réal. : Mark Goldblatt. Scén. : Terry Black. Dir. Phot. Bob Yeoman. Mus. : SPFX : Steve Johnson. Maquillages : Kenny Myers, Lenny McDonald. Prod. : Michael Meltzer et David Helpern pour New World Pictures. Int; : Treat Williams, Joe Piscopo, Darren McGavin, Vincent Price, Lindsay Frost... Dur. : 1 h 25. Dist Eurogroup. Sortie prévue le 29 juin 1988.*

MANIAC COP

On connaissait les bouchers psychopathes, les Pères Noël tueurs, les toubibs fous, les prêtres déments, les ophtalmologistes énucléateurs, ... Voici une nouvelle race d'assassin : le flic zombifié, sanglé dans un uniforme impeccable et toujours prêt à verbaliser définitivement le contribuable. Réalisateur du mythique Maniac, William Lustig répond de ses agissements...

Entretien avec WILLIAM LUSTIG

I. : De qui est l'idée de **Maniac Cop**, *de vous ou de Larry Cohen ?*

W.L. : Larry Cohen est venu me voir à New York pour déjeuner et nous avons parlé du film. Le fait que je n'avais pas vu de production ressemblant à **Maniac Cop** m'a tout de suite plu ; je n'ai pas eu l'impression de devoir refaire un remake par exemple du film que j'ai tourné l'an dernier. J'aime particulièrement, de plus, le concept d'un flic, ou plutôt d'un tueur en uniforme, et ce concept présentait, offrait la possibilité de scènes savoureuses. Le script n'avait pasencore été rédigé : c'était seulement une idée à ce moment-là. J'ai participé à l'écriture des séquences demeurtres. Larry s'est occupé des dialogues, des personnages, il a mis en place la structuredu script. En ce qui concerne les scènes d'action ou d'horreur, nous les avons développées ensemble. Larry est un scénariste exceptionnel• et tout s'est passé dans le rire, en douceur. Il m'arrivait d'entrer sur le plateau fatiguée mais je ne m'ennuyais jamais. J'ai pris plaisir à tourner **Maniac Cop.**

I. : On ne sait pas réellement si le **Maniac Cop** *est un mort-vivant...*

W.L. : Très franchement, je ne le sais pas moi-même. La solution que je peux imaginer est la suivante : d'une certaine façon le flic psychopathe a survécu, mais nous ne pouvons être sûrs qu'il soit vraiment mort, vraiment vivant. C'est peut-être un zombie. Cet aspect du film, nous avons voulu le maintenir mystérieux ; c'est plus amusant ainsi, plutôt que de tout expliquer de manière détaillée.

I. : Le titre fait référence à votre film le plus célèbre, **Maniac**...

W.L. : Non, c'est une blague ! J'ai réalisé **Maniac** et j'ai dit un jour en rigolant : « Ce sera **Maniac Cop** » avec l'intention de changer ce titre ultérieurement. Et plus je travaillais sur le film, plus le titre **Maniac Cop** s'imposait à mes yeux, au point que je me suis retrouvé en train de le défendre devant les distributeurs. L'accroche « Vous pouvez garder votre silence... pour toujours » était de plus excellente.

I. : Et les flics américains n'ont pas trop tiqué ?

W.L. : Déjà, dès qu'on tourne aux Etats-Unis, en France ça doit être sûrement la même chose, il y a des policiers se chargeant de la circulation, de la sécurité... En fait, les flics n'ont pas arrêté de se marrer. Ils ont été les premiers, lorsque les premières affiches furent imprimées, à m'en réclamer pour les mettre dans leur armoire en ferraille des vestiaires.





I. : A la place de la playmate de Playboy ?

W.L. : Oui, c'est ça. Ils trouvaient cela hilarant. Les flics n'ont jamais pris le film au sérieux. Je tenais surtout à ce que les gens aient du plaisir à le regarder, à ce qu'ils rigolent. **Maniac Cop** n'est jamais réellement violent ; c'est avant tout une satire.

I. : Le maquillage du **Maniac Cop** *est assez impressionnant, original même...*

W.L. : Il a été refait deux fois. Au début, nous n'avions pas encore tourné la scène de la douche et il nous fallait imaginer comment le Maniac Cop se ferait taillader. Nous avons essayé un maquillage réaliste, il s'est avéré inintéressant. Pour le second essai, j'ai demandé à ce que les marques soient plus profondes, plus accentuées. J'ai de nouveau tourné, sans aimer beaucoup plus le résultat. La troisième fois, j'ai dit au type des effets spéciaux : « Faites-le grotesque ». C'est difficile pour un metteur en scène de plaisanter avec l'acteur lors de l'application du maquillage, puis de deviner si oui ou non ce maquillage fera peur. J'ai donc eu l'idée de ne montrer le visage du tueur qu'à la fin, et ceci très rapidement. Cet instantané peut effrayer. Le maquillage tient compte des deux balles que le Maniac Cop a prises en pleine poire. En gros, les cicatrices ressemblent à des éclatements, comme si elles avaient explosé.

I. : Le final est assez ahurissant, cette barre de ciment traversant le pare-brise...

W.L. : C'est le Comte Dracula qui se prend un gigantesque pieu dans le cœur ! A l'origine, nous avions prévu un atterrissage sur un bateau amarré non loin de là, le bateau explosait puis s'enfonçait dans l'eau. Nous avons découvert à la dernière minute qu'il y avait des canaux d'essence fixés en-dessous de la jetée ; ils auraient pu sauter, nous aussi. Alors, j'ai remarqué les engins servant à charger les bateaux et les énormes barres de ciment. J'ai pensé : « Voilà un bon moyen de le faire mourir ! ».

I. : La scène n'a pas dû être de tout repos pour les cascadeurs...

W.L. : Non, et à ce propos j'ai une anecdote à vous raconter : le camion qui devait servir pour la cascade était en train de se faire tester ; nous avions déjà tourné les gros plans du pare-brise



Tom Atkins mène l'enquête

Mort aux vaches

Ce flic est officiellement mort, sauvagement assassiné dans les douches d'une prison. Son seul tort dans une carrière méritante : descendre les coupables d'abord et poser les questions ensuite. Toutefois il revient. Pas pour continuer à nettoyer la ville ; c'est aux honnêtes gens qu'il s'en prend, exposant bien son uniforme de flic afin de compromettre ses anciens collègues. Les meurtres se succèdent et, comme il faut expressément un coupable, un policier innocent est incarcéré. N'empêche que le carnage continue, que la population commence à redouter l'apparition du moindre agent... **Maniac Cop** ne postillonne pas un pamphlet anti-flic ; c'est une série B horrifique dans la tradition. Dans la meilleure tradition, avec tout ce que cela comporte en idées abominables de meurtres. Et Lustig a l'imagination fébrile : couteau incrusté dans une matraque, tête prenant dans du ciment frais... Plus que gore : brutal. Lustig se permet même une certaine discrétion, évite de détailler le sac du commissariat (cela aurait pu donner une attaque style **Terminator**) et cale sa caméra derrière une porte pour filmer des ombres. Mais quel efficacité ! Parfaitement maîtrisé, parfait dans ses moindres détails, **Maniac Cop** manie de plus un humour absolument grinçant, à ce point noir qu'il renforce encore le parfum nauséeux de l'intrigue. Et les personnages ! Pas un pour sauver l'autre. Le héros trompe sa femme avec une consœur, Tom Atkins dévoile bien les séquelles d'une dépression nerveuse, ses supérieurs gobent les mouchent et le paieront cher... Pas de héros héroïques dans **Maniac Cop**. D'ailleurs, tous leurs efforts ne servent strictement à rien.

M.T.

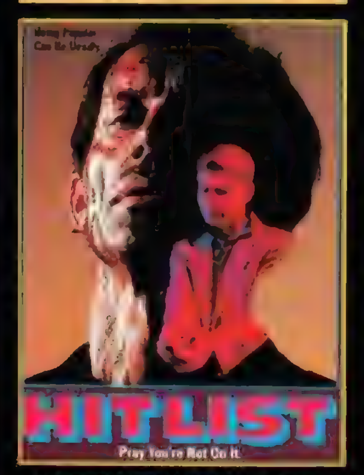


Maniac Cop. *USA. 1988. Réal. : William Lustig. Scén. : Larry Cohen. Mus. : Jay Chattaway. Mont. : David Kern. SPFX : John Naulin. Prod. : James Glickenhaus et Larry Cohen. Int. : Tom Atkins, Bruce Campbell, Laurence Landon, Richard Roundtree, William Smith, Robert Z'Dar, Sheree North... Dur. : 1 h 32. Dist. : Deal. Sortie prévue le 22 juin 1988.*

avant se faisant défoncer, et il me fallait un plan large du véhicule tombant à l'eau. A ce moment-là, les freins ont lâché. Le pieu de ciment est passé à deux doigts de l'épaule du conducteur et tout l'édifice en bois que nous avions construit s'est écrasé contre le camion. Malheureusement je ne filmais pas, mais je fus très heureux qu'il s'en tire.

I. : Pourquoi ne voit-on pas l'attaque du commissariat par le Maniac Cop ?

W.L. : Je l'ai voulu ainsi. Avez-vous vu **The Hitcher** ? Le héros est dans sa cellule, il se réveille et s'aperçoit que tous les flics sont morts. J'ai tellement aimé cette scène que je me suis décidé de à reprendre de façon un peu différente. D'exploiter le fait que la salle d'interrogatoires est



insonorisée, qu'un carnage peut avoir lieu à deux mètres sans qu'on s'en rende compte. Je ne sais pas si tout le monde le notera, mais le premier garde a les marques des barreaux de la prison inscrites sur le visage. J'aurais dû faire un gros plan. L'autre flic, le pendu, a le cou attaché à ses menottes. Ça aussi c'est dur à remarquer.

I. : Sam Raimi, le réalisateur des **Evil Dead,** *fait une courte apparition...*

W.L. : C'est un pote. Il est l'un des meilleurs réalisateurs de notre époque. Ce qu'il fait est incroyable. Je pense qu'il sera le prochain Spielberg. En plus les gens l'aiment, il est gentil, doux. Le jour de la Saint Patrick, la fête irlandaise au cours de laquelle les policiers des grandes villes paradent dans la rue, Sam était à New York. Il m'a appelé pour déjeuner. Je lui ai ainsi proposé le rôle du reporter. Il était très nerveux. « Es-tu sûr que c'est correct ? Tu ne veux pas que je refasse cette prise ?... » Pour le rôle, il se fit couper les cheveux !

I. : Vous lui avez également emprunté Bruce Campbell...

W.L. : Je l'ai rencontré en compagnie de Sam, l'intermédiaire d'Irvin Shapiro, l'homme qui produisit **Maniac**, qui aida au financement d'**Evil Dead** et qui supervisa **Mort sur le Grill**. Eux trois sont des gens qui s'occupent réellement de leurs films. Je suis devenu l'un de leurs copains. Bruce a un look « héros des années 50 », démodé. Il n'appartient pas à notre décennie mais plutôt aux films d'horreur d'il y a 30 ans. Son apparence est celle des héros de comic-books, beau mais très traditionnel ; comme John Agar Carlson. Je crois qu'il serait très bien en noir et blanc.

I. : Comme Joe Spinell dans **Maniac**, *le Maniac Cop ne semble pouvoir mourir...*

W.L. : C'est devenu un rituel ; on n'élimine pas un tueur extraordinaire. Le public s'attend à ce rebondissement particulier. Pour le plan final, je voulais filmer sous la jetée avec la caméra qui avance jusqu'à rencontrer brusquement la main sortant de l'eau. Je n'ai pas eu le temps et l'argent pour réaliser cela. J'ai tourné la dernière scène avec la police en vingt minutes. La cascade précédente m'avait pris toute une journée.

I. : On imagine bien le tournage de **Maniac Cop** *assez tendu...*

W.L. : En fait, nous filmions dans une ambiance de rigolade permanente : enfoncer la tête d'un gars dans le ciment frais, la femme abattant un flic par la portière de sa voiture... On se marrait sans arrêt ! J'aimerais bien tourner un film du même tonneau. Quand je tourne, j'exulte comme un gamin. Je suis mon premier spectateur. La chose un peu pénible : les poursuites automobiles. Il faut régler les problèmes de circulation. En général, j'envoie des gens le faire à ma place.

I. : Après **Maniac Cop**, *vous avez directement enchaîné sur un polar,* **Hit List** *avec Jan-Michael Vincent, Charles Napier, Lance Henriksen...*

W.L. : **Hit List** conte l'histoire d'un gangster en jugement qui a payé des tueurs pour éliminer un témoin à charge. Par un hasard du destin, les assassins se gourent de maison et kidnappent le fils du héros. Celui-ci va infiltrer la mafia dans le but de reprendre son gosse. Au passage, il vole aux flics le témoin sous surveillance. Il y a beaucoup d'action, avec des dialogues et des situations similaires à ceux de **48 heures**. Je vois mon film comme un mixte entre **La Prisonnière du Désert** et **Le Bon, la Brute et le Truand.**

I. : **Maniac II** *est annoncé. Vous y êtes impliqué ?*

W.L. : J'ai vendu les droits à un groupe de producteurs. En fait, le seul à vouloir cette suite est Joe Spinell. Elle ne m'attire pas particulièrement. Je ne sais rien du film sinon que le tournage a lieu au Canada et que Joe tient toujours le rôle principal.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

Pink Floyd The Wall

Agressif et visionnaire, porté par une musique de toute beauté, le gigantesque clip d'Alan Parker fait de nouveau exploser notre regard et nos tympans à partir du 15 juin. Une reprise qu'on n'attendait plus.







Un vidéo-clip absolu

Jamais, depuis **All that Jazz**, le cinéma n'avait poussé aussi loin l'osmose entre les images et la musique. Palme d'Or au Festival de Cannes 1979, l'éloge de la mort selon Bob Fosse (combien ont mesuré le vide qu'il a laissé en disparaissant l'an dernier ?) avait révolutionné les lois du montage. Lors des nombreuses et éblouissantes séquences dansées, le film s'emballait comme un cœur au bord de l'infarctus et se mettait à suivre avec une précision inouïe le moindre déhanchement des danseurs. Chaque mouvement était décomposé par une rafale de plans, chaque battement de paupière avait droit à sa demi-seconde d'éternité, chaque figure d'ensemble se retrouvait démantibulée comme un puzzle... Happé par la virtuosité exténuante du tempo, le spectateur partageait physiquement l'ivresse du metteur en scène et quittait la salle le souffle coupé par le vertige et l'émotion.

On retrouve dans **Pink Floyd - The Wall** cette politique du rythme à tout prix, cette volonté de rendre indissociable ce qu'on voit de ce qu'on entend. Seulement ici, on n'enfile pas de pantalons moulants pour se torturer en entrechats acrobatiques. Ici on crie, on souffre, on saccage des appartements, on court, on tape contre des murs à s'en briser les phalanges. Les gestes n'ont aucune grâce, aucune cohérence particulières. Et au milieu de ce chaos, par la magie d'une logique qui n'appartient qu'à lui, le montage impose sa propre chorégraphie. Grâce à la dextérité inspirée du grand Gerry Hambling ce ne sont plus les acteurs, mais les images qui dansent, portées par une musique tour à tour violente, hargneuse, intimiste et élégiaque. Rarement les figures de style de la technique (travellings, plongées, panoramiques, gros plans, etc...) ont été à ce point justifiées par un projet d'ensemble : une chanson s'élève et c'est comme si les mots se transformaient instantanément en visions, les percussions explosent et le film s'en retrouve dynamité, les instruments se calment et une beauté sereine, proche de l'onirisme envahit l'écran. Alors un mot vient aussitôt à l'esprit, un mot aujourd'hui dévoyé, marqué au sceau infâmant de la facilité, du racolage et de la soupe commerciale : clip. Oui, **Top Gun** et **9 semaines 1/2** sont à la fois des clips et des films crétins, mais le rapport de cause à effet ne doit pas jouer. Objet cinématographique d'une envergure exceptionnelle, **The Wall** est une sorte de vidéo-clip absolu, une apologie déchaînée de l'audio et du visuel. Paradoxalement, ce volcan de cinéma à l'impact immédiat foudroyant possède aussi un scénario dont la profondeur et l'agressivité ont de quoi perturber durablement.

Le point de non-retour

A un ou deux mots près, Pascal a écrit que «le malheur de l'homme vient de ce qu'il est incapable de rester seul dans sa chambre». Le raisonnement est à la fois simple est implacable : seul dans sa chambre, sans livres, sans télévision, sans rien pour se distraire, que faire sinon penser ? Alors on gamberge, on évoque les bons souvenirs, on se projette dans le futur. Le temps passe. On pense toujours. Insensiblement, le moral s'assombrit, on a des idées bizarres, on se pose de drôles de questions, la vie paraît soudain moins belle. Puis c'est l'engrenage : on se dit que rien ne va, qu'on n'aurait pas dû rater certaines occasions, qu'après tout mieux vaut mourir que mener cette existence-là. Mais en général, à moins d'être doué pour l'introspection cannibale, on se précipite dehors dès l'apparition des premiers nuages. Le héros de **The Wall**, lui, décide de vivre l'expérience jusqu'au bout et de faire mentir ce génial pessimiste de Pascal. Enfermé dans une chambre d'hôtel, il laisse ses pensées les plus noires l'envahir, revoit les épisodes les plus éprouvants de sa vie et s'offre la plus

belle déprime de l'histoire du cinéma. Dénominateur commun de ce douloureux examen de conscience : la dépendance. Dépendance de l'enfant qu'il a été vis-à-vis d'une mère envahissante jusqu'à la persécution. Dépendance vis-à-vis du système scolaire qui broie les enfants plus sûrement qu'un hachoir géant. Dépendance vis-à-vis de l'armée et de l'horreur qu'elle jette au visage. Dépendance vis-à-vis du mariage et du sacro-saint devoir conjugal. Dépendance vis-à-vis du statut de vedette soumise à son public. Le mur du titre, c'est la prison symbolique dans laquelle s'est retrouvé muré notre personnage. Durant le film, il va donner libre cours à son exaspération visionnaire et revivre les pires moments de son passé afin de s'en libérer.

Le rejet du monde

Il va sans dire que la visualisation de ces fantasmes place d'emblée **The Wall** parmi les films les plus violemment inventifs qu'on ait vus. Symbolisées par la désormais célèbre marche des marteaux qui accompagne la chanson «Another Brick in the Wall», des séquences superbement animées viennent s'insérer dans les délires paranoïaques du héros (René Manzor fera une utilisation pitoyable de ce procédé dans son désastreux **Passage**) : des avions se transformant en une escadrille de croix mortuaires, fantastique ellipse antimilitariste; la lutte à mort de deux plantes carnivores pour illustrer l'amour castrateur de la femme; un mur-locomotive qui semble vouloir déchirer la toile pour finir sa course parmi le public et provoquer l'équivalent dune catastrophe ferroviaire... Le public, justement, est la cible privilégiée d'une séquence suffocante où le héros, au plus fort de sa crise, évoque en un raccourci qui en a dérangé plus d'un la célébrité d'une vedette de rock et la bestialité de son auditoire. Dans une salle de spectacle bondée, le chanteur devient chef nazi : sa renommée lui donne tous les pouvoirs, y compris celui de manipuler les foules, et son parterre d'admirateurs béats se laisse manœuvrer dans la plus totale passivité. La noirceur de **The Wall** donne parfois froid dans le dos, mais la grandeur sauvage du spectacle qu'il offre remplit la fonction d'un anesthésiant. On est d'abord en état de choc puis, après avoir récupéré, on se dit que tout cela n'a rien de confortable. Il y a pourtant de la tendresse dans ce gosse miné par la fièvre qui adopte un rat. Pourtant les larmes jaillissent d'elles-mêmes devant cette foule de parents qui, amassés sur un quai de gare, entonnent à l'unisson, comme dans un film musical traditionnel où les figurants se mettent brusquement à chanter, un requiem pour qu'on leur rende leurs fils partis se faire massacrer à la guerre; la musique s'amplifie, un chœur d'opéra vibre de toute sa ferveur, et l'émotion s'épanouit sans retenue. Mais au bout du compte, **The Wall** est surtout un grand film misanthrope, un rejet sans appel de la compagnie humaine, un hymne désespéré à la liberté individuelle. Par certains côtés, cette œuvre-phare du cinéma moderne représente le versant noir de cette autre célébration, humaniste celle-là, de l'image et du son : **Les Ailes du Désir.**

Bernard ACHOUR





LES FEUX DE LA NUIT

CONVERSATION AVEC UN FŒTUS

Il n'y a à priori rien de fantastique ni de particulièrement mouvementé dans **Bright Lights, Big City.** Alors, question: que vient faire dans **Impact** cette histoire de yuppies désœuvrés qui se réfugient dans les night-clubs à la mode et la cocaïne sans y prendre plus de plaisir que ça ? Réponse : une séquence étonnante supervisée par le grand Chris Walas, Oscar l'an dernier pour **La Mouche.** D'un bout à l'autre du roman du Jay Mc Inerney et de son adaptation cinématographique, le héros, anonyme dans le livre mais baptisé Jamie à l'écran, est littéralement obsédé par un fait divers paru dans une feuille de chou locale. Une femme enceinte est dans le coma : la médecine pourra-t-elle la maintenir en vie assez longtemps pour permettre à son bébé d'arriver à terme sain et sauf ? Jamie (Michael J. Fox) veut savoir. Sa curiosité tourne au délire. Il va jusqu'à décorer la porte de son réfrigérateur de toutes les coupures de presse évoquant le «bébé coma». Une nuit, dans un rêve, il se voit en grande conversation avec le fœtus, dont l'existence «déconnectée» reflète la sienne propre, à travers le ventre devenu transparent de la mère mourante. C'est la fameuse scène qui justifie cet article, illustré de photos absolument exclusives. Collaborateur attitré de Chris Walas, Kelly Lepkowsky a bien voulu s'isoler de son équipe en plein travail pour confier à **Impact** les secrets d'un effet particulièrement spécial. Pendant ce temps, notre cher Chris prépare le tournage de **La Mouche 2...**





I.: De combien de temps avez-vous disposé pour concevoir le «bébé coma» ?
K.L. : Environ cinq semaines...
I. : Comment vous êtes-vous réparti le travail ?
K.L. : Mark Rappaport et moi nous sommes occupés des effets mécaniques ; Lauren Voight a supervisé les opérations de moulage en mousse de caoutchouc ; le bébé a été sculpté par Jonathan Horton; Mark Walas a conçu l'intérieur du ventre de la mère, et Debra Tomei-Yves a assuré les finitions de maquillage et de couture. Nous avons tous assisté au tournage, épaulés de temps en temps par Jon Berg, Chris Walas et Eric Jenson. Je vous conseille de jeter un coup d'œil attentif au cordon ombilical pendant la séquence : vous y verrez circuler une sorte de liquide. C'est stupéfiant, et je crois que Debra Tomei-Yves peut vraiment être fière d'elle. Le plan a été tourné en un seul jour, et toute la scène a dû être filmée en un temps record, sans aucun acteur sur le plateau, excepté une doublure de Michael J. Fox.
I. : Vous avez fabriqué deux fœtus pour cette scène où le héros rêve qu'il parle avec l'embryon. Pourquoi ?
K.L. : Je crois même que l'un d'eux n'a strictement servi à rien - il ne pouvait pratiquement pas bouger, et nous devions l'utiliser



Deux phases d'un accouchement très particulier.

pour un plan très bref où le bébé se retourne.
I. : Juste après sa décision de ne plus parler...
K.L. : Pour le dernier plan, après l'arrivée du docteur, il devait donc pivoter sur lui-même. Comme les câbles commandant la première marionnette passaient par le dos, il m'a fallu en construire une autre avec beaucoup moins de câbles afin de rendre le demi-tour possible. Mais on n'a jamais tourné ce plan, et mon second mannequin s'est révélé inutile.
I. : Quelle taille avait le bébé ?
K.L. : Presque grandeur nature, un peu moins de trente centimètres. Son «organisme» se composait d'une peau en mousse de latex, d'yeux en émisphères d'acrylique peints de l'intérieur, d'un crâne et d'un thorax en fibre de verre, et de membres en simple aluminium. Avec tout ça, notre bambin pouvait bouger les bras, les pieds, les mains, les lèvres, les yeux (de droite à gauche et de haut en bas, s'il vous plait), les sourcils et la nuque.
I. : Et combien de techniciens pour manipuler cette petite merveille ?
K.L. : Sept en même temps.
I. : Les lèvres du fœtus articulent les mots qu'il prononce : avez-vous travaillé de très près avec l'acteur qui prêtait sa voix pour

synchroniser le tout aussi fidèlement que possible ?
K.L. : Nous avons conçu cette séquence sans le support d'un quelconque doublage. On nous a donné le texte des dialogues, et nous avons dû nous débrouiller avec.
I. : D'après ce que j'ai vu, les mots ne correspondent pas vraiment aux mouvements des lèvres.
K.L. : Je crois qu'ils ont pas mal cafouillé sur la synchronisation.
I. : Ont-ils modifié le texte ?
K.L. : Pas vraiment. Ils ont juste ajouté un ou deux mots à l'original, mais le résultat n'est pas très convaincant. Je sais aussi qu'ils ont accéléré par manipulation électronique la voix de Michael J. Fox afin de lui donner une meilleure texture et que ça leur a posé quelques problèmes.
I. : C'est un procédé intéressant...
K.L. : Il s'agissait, dans le contexte du film, de faire du «bébé coma» la représentation métaphorique du personnage joué par Michael. Aux effets spéciaux, nous avons tout mis en œuvre pour aller dans ce sens en donnant par exemple au fœtus les yeux de l'acteur. Mais je suis sûr que le travail sur la voix a été un cauchemar pour le monteur-son : prendre une voix, la déformer, et essayer ensuite de la synchroniser sur une séquence déjà tournée. Il aurait été mille fois plus simple d'avoir pour base le texte enregistré et de calquer dessus le mouvement des lèvres du fœtus.
I. :De quel modèle vous êtes-vous inspiré pour le bébé ?


Le squelette artificiel du fœtus parlant.






«Là, baigné d'une douce lumière, le bébé plane dans un espace indéfini.»



K.L. : Des photos de Leonard Nillsen (voir entretien avec Joe Dante dans **Mad Movies** 49), un pionnier de l'iconographie intra-utérine. Le fœtus du film doit avoir entre six et sept mois.
I. : Parlez-nous du ventre transparent...
K.L. : Nous avons d'abord sculpté un faux ventre sur lequel nous avons moulé un produit translucide pour obtenir quelque chose de clair comme le cristal. Après plusieurs dizaines de tentatives, nous avons compris qu'il nous serait impossible d'obtenir une transparence totale : le moindre grain de poussière s'incrustait dans notre mélange acrylique et se remarquait comme lenez au milieu du visage. Nous avons donc adopté une technique héritée des souffleurs de verre en construisant sous vide un moule aproximativement bombé comme un ventre de femme enceinte. Puis, par inspiration, nous avons rempli ce moule de plastique chaud. Au bout de quelques essais, nous sommes arrivés à un résultat satisfaisant : sans toucher au produit, nous avons éliminé tous les problèmes de texture. Pour l'intérieur de la matrice, nous nous sommes éloignés du réalisme clinique, lui préférant une configuration plus étrange, plus douce, plus brillante. Nous voulions que le fœtus ait l'air de flotter en apesanteur, comme si l'environnement organique n'existait plus. Là, baigné d'une douce lumière, le bébé plane dans un espace indéfini. Dans le fond, quoi de plus normal pour une séquence onirique ?

Entretien réalisé par Maitland Mc DONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)

EMMANUELLE A CORPS PERDUS

Emmanuelle attire les foules, Emmanuelle est le plus important succès du cinéma français dans le monde entier, Emmanuelle a plusieurs visages, Emmanuelle fournit au gogo une bonne dose de rêves mondains, Emmanuelle ceci, Emmanuelle cela... Et voilà bientôt quinze ans que cela dure !

ARSAN EMMANUELLE

Née en 1940 en Thaïlande, Emmanuelle Arsan (de son vrai nom Marayat Andriane) fait des débuts de comédienne aux côtés de Steve McQueen et Richard Attenborough dans **La Cannonière du Yang-Tsé,** une superproduction américaine. En 1968, elle écrit le roman «Emmanuelle», adapté dès 1969 mais de manière très lointaine par le cinéaste italien Cesare Canevari dans **Io, Emmanuelle** (**Moi, Emmanuelle**). Emmanuelle Arsan inspire **Néa** de Nelly Kaplan, entreprend **Laure** (qu'elle doit interpréter, écrire et réaliser), mais le film demeure à l'état de projet. Détentrice du copyright **Emmanuelle** (ce qui lui assure de jolies rentes), Emmanuelle Arsan a posé dans le plus simple appareil pour inspirer les toiles très érotiques du peintre Pierre Molinier. **Emmanuelle**, le roman, s'est évidemment nourri de ses expériences personnelles.

CASTING.

«Vu que les **Emmanuelle** sont quand même des films osés, nous avons certains paramètres à respecter. Il faut que les filles soient capables de jouer la comédie, qu'elles correspondent au prototype emmanuellien : un corps, un visage de toute beauté qui les rendent inaccessibles. Et ce corps parfait, la comédienne doit accepter de le montrer, de tourner nue devant une équipe technique. La réalisation n'est pas une sinécure : la comédienne doit être de bonne constitution, énergique, enthousiaste. Quand on énumère les conditions requises pour incarner Emmanuelle, on se rend compte que c'est extrêmement difficile. Ce qui explique que nous faisons des castings dans le monde entier pour trouver les comédiennes, pas seulement Emmanuelle mais aussi les autres filles. Nous atteignons parfois cinq ou six cents interviews vidéo pour un seul film». A la première Emmanuelle (Sylvia Krystel, la seule, la vraie) succèdent Mya Nygren (mauvaise comédienne), Monique Gabrielle (très limitée elle aussi) et maintenant Nathalie Uher, 22 ans, née à Strasbourg, enfance en Autriche et vivant aux Etats-Unis. Désormais, Emmanuelle, comme James Bond, se doit d'être entourée par une kyrielle de Vénus, idéales pour illustrer les pages centrales des magazines de charme. Aussitôt vues, aussitôt oubliées comme les pépés chères à 007. Toutes sauf une, encore adolescente à l'époque, Christine Boisson, future égérie du jeune cinéma français et d'Antonioni, glissant une main dans un short ouvert pour se masturber sur une photo grand format de Paul Newman.

D.R.

La reine : Sylvia Kristel dans EMMANUELLE 2

DEBUT.

C'était en 1972; Alain Siritzy sent le filon. « **Le Dernier Tango à Paris** venait de remporter un succès fracassant et je pensais qu'il y avait là quelque chose à exploiter. L'audace de la motte de beurre a marqué. Toutefois, on ne pouvait se payer une star comme Marlon Brando. J'ai acheté les droits du roman d'Emmanuelle Arsan puis cherché un réalisateur qui collait à son univers. Mon choix s'est porté sur un photographe de mode, Just Jaeckin...» Et Just Jaeckin définit les constantes de la série : luxe, frivolité, exotisme. Un monde bâti sur mesure d'après les pages illustrées de **Lui** et **Playboy**. Le film sort à Paris le 26 juin 1974 et remporte un succès immédiat. L'Hollandaise Sylvia Krystel est promue star, symbole érotique, statut qu'elle trimbale dans des navets ausi patents que **Mata Hari** et **Private Lessons**.

EXOTISME.

Un **Emmanuelle** ne se déroulera jamais à Rosny-sous-Bois. L'exotisme y est une nécessité. Comme exotisme rime avec érotisme, Emmanuelle met souvent en valeur ses courbes en plein milieu d'une végétation luxuriante. Dans le 6, elle se baigne sous une cascade à l'orée de la jungle, s'étend sur une roche, s'étire. Amazonie et Vénézuela procurent au film les cartes postales indispensables à sa vente. Just Jaeckin amène, à Bangkok, Sylvia Krystel dans une fumerie d'opium où de jeunes indigènes l'honorent. L'opus 2, toujours à Bangkok puis à Bali, passe d'un salon de massages à un atelier d'acupuncture aphrodisiaque. Le 3 s'envole pour les Seychelles et ses plages, le 4 visite Sao Paulo, le Brésil, et finit à la Guadeloupe tandis que l'avant-dernier se situe dans un pays fictif, le Benglajistan, une reconstitution des anciennes Indes. Voyages, tourisme, Club Med de luxe, la saga des **Emmanuelle** c'est aussi du dépliant à l'usage du globe-trotter.

GRANDE AVENTURE.

«Le sérial, c'est mon truc. Dans **Emmanuelle 6**, il y a un méchant, un bon, une demoiselle en détresse. On peut y trouver un côté Tarzanne. Cet aspect aventure vient un petit peu d'une demande du marché. Il fallait donner un plus au personnage».

Scénariste du sixième **Emmanuelle**, Jean Rollin remplit l'histoire d'éléments propres à la série B aventureuse. Pirates, jungle amazonienne, détective, hacienda, trafiquants de femmes, flèches empoisonnées au curare... Rollin ne s'est rien refusé. L'orientation aventure des **Emmanuelle** ne date pas d'aujourd'hui. Dans le tome 5, Walerian Borowcyk cède au sérial le plus incongru. Emmanuelle était enfermée dans le harem d'un sultant. Libérée par un agent secret, elle se retrouve poursuivie par ses troupes, s'échappe en avion tandis qu'intervient la 5ème flotte! «On a un peu évolué vers le film d'aventures sans pour autant oublier le côté érotique». Vous nous rassurez Monsieur Siritsky...

HARD

Emmanuelle et le hard-core, rien à voir l'un avec l'autre. Les **Emmanuelle** simulent l'acte sexuel mais s'arrêtent là où le porno étale en gros plans coïts, cunnilingus et tout le Kama-Sutra. Toutefois, il existe une version hard de **Emmanuelle 5**, très soft quant au métrage distribué en salles. Cette version est sortie exclusivement en vidéo, «On ne s'en est pas occupé. Elle s'est faite directement, comme ça... Je préfère ne pas en parler» se contente de dire Alain Siritsky. Un **Emmanuelle X** croulant sous ce qui est simplement suggéré dans les autres n'est vraiment pas compatible avec l'image de marque respectable que le producteur s'est forgée. Cette **Emmanuelle 5** classée X permet néanmoins de soulever la frustration dont s'est entourée la série. Le cinéaste Walerian Borowcyk, aurait-il détourné le film de sa propre initiative ?


D.R.

Mia Nygren dans EMMANUELLE 4

JAPON.

«**Emmanuelle** a été vendu à la société Nipon Herald, laquelle a commandé une étude de marché pour situer la fréquentation cinématographique. Résultat : entre 11 et 25 ans. Et les distributeurs se sont retrouvés avec un film qui allait être interdit aux moins de 18 ans. Ils ont donc complètement modifié **Emmanuelle** et ajouté un flou artistique sur toutes les scènes osées. La censure leur a donné un visa tout public. **Emmanuelle** a surtout été vu par des teen-agers. C'est aussi pour cette raison que le film est resté à l'affiche dans l'une de nos salles pendant dix ans, qu'il a fait plus de trois millions d'entrées sur Paris. Tous les Japonais qui visitaient Paris allaient d'abord voir la Tour Eiffel, puis les passagers du car se divisaient en deux groupes. L'un allait au Lido et l'autre moitié au Paramount City Triomphe. Dans la lange japonaise, le mot Emmanuelle signifie maintenant «faire l'amour»... Un producteur nippon malin a aussi lancé une **Tokyo Emmanuelle** dont on est sans nouvelles.

MONDANITE.

«Emmanuelle se doit d'avoir un côté très classe, très chic. Elle se promène dans un univers de rêve ; elle se déplace toujours en avion, en première classe, descend dans les plus beaux palaces, ses bagages ne sont pas des valises en carton... Les hommes sont beaux, les filles sont des mannequins. L'univers d'Emmanuelle est un univers un peu papier glacé. Emmanuelle ellemême est un personnage libre, sans attache, sans nécessité de gagner sa vie, sans obligation, irréel presque» commente Jean


D.R.

Toujours Mia...

D.R.

Une des belles inconnues d'EMMANUELLE 6


D.R.
EMMANUELLE

Rollin, scénariste d'**Emmanuelle 6** et par ailleurs réalisateur de nombreux films fantastico-érotiques. «C'est un peu par hasard que je me suis retrouvé scénariste du film. J'ai rencontré Alain Siritsky qui m'a demandé de lui écrire quelques scripts de séries B. Il préparait à ce moment-là **Emmanuelle 6** avec le réalisateur Bruno Zincone mais l'histoire était encore à l'état de cahier des charges ; de l'exotisme, des jolies filles...». Et une solide dose de mondanité ; l'homme de la rue ne peut fréquenter le monde d'Emmanuelle et c'est pour cela que la part du rêve fonctionne toujours. Femme de diplomate en poste à Bangkok, (**Emmanuelle 1**), elle part en croisière (**E.2**), fréquente un cinéaste en repérages (**E.3**), débarque en rolls dans une réception à Beverly Hills (**E.4**), présente son dernier film, **Love Express**, à Cannes (**E.5**), se souvient d'un périple dans la clinique privée du Professeur Simon (**E.6**)... Emmanuelle n'habite pas une chambre de bonne et ne porte pas des jeans délavés ; ses vêtements affichent la griffe des plus grands couturiers, sponsors indispensables à son aura.

NOTORIETE.

«La notoriété d'Emmanuelle est internationale, incontestée dans tous les pays, y compris ceux où le premier film n'a pu sortir à l'époque. Nous venons de vendre tous les **Emmanuelle** à Taïwan, à la Corée du Sud, dans certains territoires d'Amérique du Sud. Emmanuelle est véritablement un phénomène unique ; on peut compter sur les doigts d'une main les personnages qui ont fait l'objet de suites à leurs aventures. Ces personnages, Rambo, Rocky, Superman, sont tous américains. Ce sont des hommes, Emmanuelle est une femme, et française». Alain Siritsky sait promouvoir son produit. Les chiffres lui donnent raison ; la série des **Emmanuelle** atteint cent cinquante millions de spectateurs dans le monde entier. Alors qu'importent les critiques qui incendient régulièrement le mythe. Programmée à Perpignan, **Emmanuelle** fait plus de cent mille entrées dans cette seule ville frontalière. L'explication est simple : le film étant alors interdit en Espagne, des milliers d'ispaniques passaient la frontière pour s'engouffrer dans ce cinéma ! De même, sur les chaînes à péage américaines, **Emmanuelle** fait un malheur et surpasse les grandes productions locales. A peine le numéro 6 est-il sorti sur les écrans français que Alain Siritsky reçoit déjà des télex de ses partenaires au sujet d'un **Emmanuelle 7** !

PLAGIATS.

«Le nom d'Emmanuelle est protégé au même titre que ceux de Rocky, Rambo, Tarzan et James Bond. Au départ, ma vigilance n'a pas été assez grande ; les procédures juridiques n'étaient pas définies» confesse Alain Siritsky. Voilà pourquoi un producteur italien à l'affût de coups juteux décide de pirater le bébé rose d'Emmanuelle Arsan. Pour ce, il choisit Laura Gemser, originaire de l'île de Java (Indonésie), déjà titulaire d'un rôle de masseuse thaïlandaise dans **Emmanuelle 2, l'Anti-Vierge**. Revue et corrigée par les Italiens, Emmanuelle ne s'orthographie plus qu'avec un seul m ! Le personnage d'Emmanuelle Arsan devient une reporter noire américaine arpentant inlassablement le monde, enquêtant sur le vice. Une série de films est mise en place, titrée **Black Emanuelle.** Pas moins de dix titres sont réalisés :**Black Emanuelle** (1975) de Adalberto Albertini, **Le Vice dans la Peau/Black Emanuelle autour du Monde** (1976) du même, **La Possédée du Vice** (1976) de Joe d'Amato, **Emanuelle l'Ile Taboo** (1977) d'Enzo d'Ambrosio, **Les Dépravés/Black Emanuelle en Amérique** (1977) de Joe d'Amato, **Black Emanuelle en Orient** (1977) de Joe d'Amato, **Viol sous les Tropiques** (1977) de Joe d'Amato, **Secrets Erotiques d'Emanuelle** (1978) du grec Ilias Milonakos, **Emanuelle et les Filles de Madame Claude** (1978) de Joe d'Amato, **Emanuelle et les Collégiennes** (1979) de Giuseppe Vari, **Pénitencier de Femmes** (1982) de Bruno Mattei et enfin


D.R.
EMMANUELLE 4


D.R.
EMMANUELLE 6, c'est elle !



EMMANUELLE 2



D.R.

Mia Nygren

Emmanuelle 1973 Réal.: Just Jaeckin Scén. : Jean-Louis Richard d'après le roman d'Emmanuelle Arsan Dir. Phot. :Robert Fraisse Mus. : Pierre Bachelet Prod. Trinacra Films/Orphée Productions Int. : Sylvia Krystel, Alain Cuny, Marika Green, Daniel Sarky, Christine Boisson... Distr. : Parafrance Sortie le 26 juin 1974

Emmanuelle 2 1976 Réal. :Francis Giacobetti Scén. : Bob Elias et Francis Giacobetti Dir. photo : Robert Fraisse Mus. : Francis Lai Prod. : Trinacra Films/Orphée Productions/Parafrance Int. Sylvia Krystel, Umberto Orsini, Catherine Rivet, Florence Lafuma, Venentino Venentini... Distr. : Parafrance Sortie le 25 janvier 1978

Good-Bye Emmanuelle 1977 Réal. : Francis Leterrier Scén. : Monique Lange et Francois Leterrier Dir. Phot. : Jean Badal Mus. : Serge Gainsbourg Prod. : Trinicra Films Int. : Sylvia Krystel, Umberto Orsini, Jean-Pierre Bouvier, Charlotte Alexandra, Jacques Doniol-Valcroze, Olga GeorgePicot, Alexandra Stewart, Sylvie Fennec... Distr. : Parafrance Sortie le 21 juin 1978

Emmanuelle 4 1983 Réal. : Francis Leroi Scén. :Francis Leroi et Iris Letans Dir. Phot. : Jean-Francis Gondre Mus. : Serge Magne Prod. : Sara Films, A.S. Productions Int. : Mia Nygren, Sylvia Krystel, Patrick Bauchau, Deborah Power, Sophie Berger, Christian Marquand, Fabrice Luchini... Distr. : A.A.A. Sortie le 15 février 1984

Emmanuelle 5 1986 Réal. : Walerian Borowczyk Scén. Walerian Borowczyk et Alex Cunningham Dir. Phot. :Max Monteillet Mus. : Pierre Bachelet Prod. : A.S.P./Sofima Int. : Monique Gabrielle, C. Hardester, Dana Burns Westberg, Yaseen Khan, Harold Kay, Maire Chocolat, Marie Vanille... Distr. : A.A.A. Sortie le 7 janvier 1987

Emmanuelle 6 1988 Réal. : Bruno Zincone Scén. : Jean Rollin Dir Photo. : Max Monteillet et Serge Godet Mus. : Olivier Day Prod. : A.S.P./S.G.G.C. Int. : Nathalie Uher, Jean René Gossart, Gustave Rodrigue, Hassan Guerrar, Louis Charles Mendes, Ilina D'Arcy, Mala, Edda, Dagmar... Distr. : A.S.P. Sortie le 25 juin 1988.

Révolte au Pénitencier de Filles (1982) de Gilbert Roussel. Traite des blanches, cannibales, prisons de femmes, couvent, harem... Tout est bon pour alimenter les aventures érotiques de Laura Gemser, fiévreuses et torrides lorsqu'elles sont traitées par le spécialiste Joe d'Amato. Après toute une série de procès, Alain Siritsky annonce : «ces films ne peuvent plus exister. Il n'y a qu'une seule Emmanuelle !» Notons, tout de même, qu'aux Philippines, une comédienne se séries B emploie le pseudonyme de Sarsi Emmanuelle !

SEXE.

Les ennuis avec la censure, le bouquin d'Emmanuelle Arsan les avait déjà connus. Le film de Just Jaeckin sort sans dommages mais c'est le 2 qui écope d'une interdiction au point qu'il sortiraaprés le 3 alors qu'il lui est antérieur d'un an et demi. Pourtant, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Maintenant la sortie d'un **Emmanuelle** n'est sujette à aucun litige. Les **Emmanuelle** professent l'amour libre, la liberté sexuelle, mais ses audaces ne doivent pas choquer. Les figures ne peuvent varier à l'infini même si les décors changent (avion, plage, mer...). Emmanuelle cède volontiers aux avances féminines, papillonne à droite, à gauche, mais cherche aussi à conserver l'amour de son mari dans ses trois premières aventures. Les réelles audaces sont ailleurs, à part une très bestiale étreinte dans la gadoue (le 5). La philosophie sadienne appliquée par Alain Cuny en 1973 devait demeurer sans lendemain.

TELEVISION.

Emmanuelle 6 devrait se servir de pivot à ce qui est annoncé depuis deux ans déjà, une série TV. Compatibles, aventures érotiques et petit écran ? «La série est actuellement en cours d'écriture. Elle sera évidemment portée sur le charme, avec de belles femmes, de somptueux décors, des situations... intéressantes. Je prévois 26 épisodes d'une heure trente chacun. Ils seront du niveau des séries américaines les plus importantes, style **Dallas** (aïe !), **Starsky et Hutch**.L'érotisme sera bien sûr adapté au format. On peut très bien être assis dans un train en face d'une belle femme qui ne dit rien, ne fait rien et pourtant on peut vivre une situation extrêmement érotique. Pour la télévision, nous pouvons réaliser des films bien plus érotiques que ceux où l'on montre tout. Cette gageure intéresse beaucoup nos auteurs». Parmi ceux-ci, Jean Rollin. « Si Alain Siritsky me le demande, cela m'intéresserait de faire d'Emmanuelle un personnage de sérial, une Pearl White, une Nyoka fille de la jungle. Ce serait vraiment nouveau de mêler l'esprit du sérial des années 30/40 et un personnage de femme moderne aventurière ».

Marc TOULLEC



EMMANUELLE 4



Des gueules qu'on n'oublie pas, des événements en marge, des choses qui se disent et dont on ne sait où parler, des vérités à dire, des cloches qui sonnent autrement, des chiffres dans un tableau... Expresso, c'est le cinéma vivant, le cinoche.

JEAN-CLAUDE VAN DAMME : DE BRUXELLES A HOLLYWOOD

A peine âgé de 22 ans, Jean-Claude Van Damme quitte la Belgique pour Hollywood. Propriétaire d'un club sportif, respecté, il se retrouve du jour au lendemain dans un pays inconnu dont il ne parle que très mal la langue. Son but : devenir une star. Les débuts sont laborieux : des castings pour rien, cours de karaté dans les parkings... Jean-Claude Van Damme rencontre Chuck Norris et celui-ci l'embauche comme entraineur. C'est ainsi qu'il suit le tournage de **Portés Disparus**. Toutefois, le Belge, soucieux de voler de ses propres ailes, quitte le grand Chuck. Le quitte pour se retrouver à la rue sans argent, sans job. Il est portier à Hollywood, passe ses journées à distribuer curriculum vitae et photos. Il finit par décrocher quinze minutes de présence à l'écran dans un nanar, **Karaté Tiger** de Corey Yuen, et dans lequel il personnifie un athlète russe d'une grande méchanceté. Un salaire de 250 dollars par jour, un tournage cinq heures du mat à minuit... Dur, dur. Le film fonctionne du tonnerre et rapporte une vingtaine de millions de dollars à ses producteurs. Jean-Claude enchaine sur **Predator** où il interprète à mi-temps le rôle du monstre extra-terrestre. Les promoteurs de **Predator** cherchaient un acteur physique capable de supporter la combinaison de la créature sans tomber à la renverse. L'aventure commence à prendre un tournant intéressant lorsque Van Damme se présente dans le bureau de Menahem Golan, big boss de Cannon. Aussitôt, l'affaire est conclue : Jean Claude sera la vedette de **Bloodsport**, premier film d'une collaboration prévue sur 6 titres, dont **Cyborg**, une aventure de science-fiction signée Albert Pyun. Le bout du tunnel se dessine enfin : les propositions fusent de toutes part.s Jean-Claude Van Damme est un sinistre agent du KGB dans **Black Eagle** de Gordon Hessler, un justicier moderne dans la série des **Red Fox** (six épisodes pour le grand écran). Encore prévu, **The Wrong Guy** et des projets à n'en plus finir. Jean-Claude Van Damme tourne, tourne... comme pour se soulager des années de vache enragée. Sa souplesse extraordinaire, sa capacité à tout jouer (bons et méchants) et un look parfait en font dès maintenant la star montante du cinéma d'arts martiaux et d'action. A suivre...



M.T.





DES CHIFFRES ET DES TITRES

B.A. : Bernard Achour. A.C. : Alain Charlot. M.M. : Maitland Mc Donagh. J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec. M.V. Michel Voletti.

	B.A.	A.C.	V.G.	M.M.	J.P.P.	M.T.	M.V.
Action Jackson			4	3	4	4	4
Amsterdamned	1						
Balance maman...	5					4	5
Le beau père	5		4	6		5	4
Biloxi Blues	3		2	1			5
Bird	2		5			5	6
Bloodsport							
De bruit et de Fureur	0		1				
10 commandements	4	5			5	4	6
Double Détente				5			
Eddy Murphy Show	2		6	2		4	3
L'Enfer Vert		5	3		1	3	
Les Feux de la Nuit	3			2			3
Flic ou Zombie	2		2			5	5
Hairspray	5	6			4	5	5
Karaté Tiger	1	2	1	2		3	0
Manhattan Loto	3		0			1	
Maniac Cop	2	4	2	5	3	6	2
Milagro			4	0		5	5
Panics			0	2		1	2
Pink Floyd - The Wall	6	3	5			6	6
Prison	3	2			5	4	2
Le 4ème Protocole	4					4	3
La sorcière	0						

0: Nul. 1: Très mauvais. 2: Mauvais. 3: Moyen. 4: Bon. 5: Très bon. 6: Chef-d'œuvre.

CEUX QU'AIME JOHN WATERS

Il aura fallu attendre 7 ans pour que John Waters, celui qu'on surnommait le « Pape du Trash », le « Prince du dégueuli » ou encore « L'anarchiste de l'anal », se décide à tourner son septième long métrage, **Hairspray**, une comédie, très Amérique profonde, située en 62. « J'ai tenté durant pas mal de temps de monter la suite de **Pink Flamingos**, « Flamingos Forever », mais les personnes contactées jugeaient mon projet trop dingue, aucune d'entre elles n'a voulu me soutenir financièrement. Finalement, cela a donné un livre - à sortir en novembre prochain. Mais je ne regrette rien, d'autant qu'Edith (Massey, commédienne de **Pink Flamingos**) est morte, et Edith décédée, le n° 2 n'avait plus de raison d'être. J'ai alors réalisé **Hairspray**, où j'ai retrouvé Divine ».

Divine, son double, son alter-ego intello ; lui et Waters formaient (Divine est mort(e) dans son sommeil, étouffé(e) par son propre poids) un couple indissociable et infernal à qui l'on doit les scènes les plus saugrenues, pour ne pas dire dégoûtantes, du cinéma tout court. Du travail « particulier » de cette paire complice et complémentaire sont nés les quelques uniques chef-d'œuvres du Trash : une collaboration et une amitié qui remontent à loin : « Nous faisions les courses ensemble, et pendant que Divine attirait les regards, je volais à l'étalage (rires) ». Ces 400 coups d'adolescents se sont par la suite transformés en provocations cinématographiques, la plus célèbre d'entre ellesétant la fameuse séquence de la crotte de chien. « Nous avons fait cela, en fait, dans une optique commerciale, pour nous faire connaître ; mais quand nous avons tourné la scène, il y a des années de cela, ça n'était pas grand chose, juste une journée de boulot en plus ! J'étais dans la rue avec Divine et tranquillement je lui ai demandé s'il était prêt a accomplir des actes insensés devant ma caméra, du style bouffer de la merde de chien. Je voulais que cette scène soit le point d'orgue de **Pink Flamingos**. Il m'a répondu « oui, oui » sur le ton de « on verra » et puis le jour est arrivé et on l'a fait. C'est tout. L'époque n'était pas la même. Un peu avant sa mort, Divine et moi étions en train de discuter de cette histoire, d'une étrange façon ; il me disait que ce serait la première chose qu'ils mentionneraient dans sa nécro, le 1er paragraphe. Faux ! Ce fut dans le troisième paragraphe ! (rires) ».

Si Waters venait à mourir (ce que nous ne lui souhaitons bien évidemment pas), sa nécro trash ne tiendrait pas compte de **Hairspray**. Mis à part un bouton d'acné qui éclate sous la pression d'un doigt (« Ma signature » comme le précise le réalisateur), aucun élément répugnant ne vient troubler l'harmonie de cette excellente comédie. « Mon but a toujours été de faire rire les gens ; je les choquais mais je les faisais marrer. J'estime aujourd'hui que l'âge d'or du Trash se trouve derrière nous et que je suis allé assez loin. Dépasser ce stade était une nécessité, revenir en arrière aurait signifié la mutation de mon cinéma en piste aux étoiles ».

Reste que Waters - **Hairspray** le montre joliment - a conservé pour notre plus grand plaisir certaines idées intactes : sa passion des grosses, - « Je les aime car elles représentent un symbole aux yeux de tous les opprimés » -, son sens de la dérision - « Je me sens à l'aise quand tout va mal autour de moi. Je me lève le matin, lis mon journal et découvre des faits-divers aussi bizarres qu'affreux. Là, je suis heureux ! » - son amour pour Baltimore, son antre, son lieu de débauche et de folie inspiration - « une ville dure, qui vous apprend à manier le rire comme une arme » -. Bref, on retrouve dans son dernier film, et dans des tons technicolor, l'originalité, l'audace et le brassage d'instantanés politiques, sociaux et relationnels qui sont le sel de toutes les grandes comédies.

« Le pire est qu'on pourrait penser que je caricature. A peine ! Les gens s'habillaient et se coiffaient de cette façon. Quant à l'intégration ! Je me souviens qu'on racontait que si les noirs se baignaient dans une piscine, on pouvait attraper la polio en allant plonger dans la même eau ! Ma reconstitution n'est pas plus exagérée que la réalité ».

Pourrait-on alors taxer **Hairspray** de témoignage politique ? « Ma politique personnelle est d'aller à l'encontre des préjudices. J'adore tous les imbéciles, d'où qu'ils viennent. Que ferais-je sans eux ? »

Propos recueillis par Alain CHARLOT



HONG KONG FOU FOU...

Actuellement, la Golden Harvest est l'une des compagnies les plus actives de Hong Kong et l'une des plus prospères. Elle produit très peu de films (cinq, six par an) mais les choisit, les prépare soigneusement. Un **Eastern Condors**, par exemple, vaut tous les films de guerre américains. Sur cette histoire de commando au Viet-Nam, un peu à la sauce **Les 12 Salopards**, Samo Hung a brodé un incroyable parcours sanglant en cinémascope. Progressivement, le film s'achemine vers le délire le plus absolu, qui culmine dans ces points d'orgue que sont la prise d'un nid de mitrailleuses à l'arme blanche et un affrontement final d'une vingtaine de minutes situé dans un dépot d'armes. Ultra violent, sarcastique, bondé de cascades à faire frémir les spécialistes américains, **Eastern Condors** se clôture à la James Bond : explosion cataclysmique et effets spéciaux à l'appui. **Dragon for ever** de toujours Samo Hung est moins destructeur. Jackie Chan y laisse la vedette à son camarade comédien metteur en scène. L'histoire malaxe une sombre enquête sur la pollution des eaux et les déboires amoureux de deux couples. Et toujours des scènes d'arts martiaux à couper le souffle, dont une sur un bateau dans la rade de Hong Kong. Burlesque, performances sportives, chutes sans raccords : on est béat d'admiration. Une impression : l'exceptionnel est devenu monnaie courante dans les productions Golden Harvest. Troisième larron : **Above the Law**, de Corey Yuen, qui se rachète un peu de la contreperformance de **Karaté Tiger**. Il s'agit d'un polar prônant une justice immédiate à grands coups de lattes. Violent, spectaculaire et bénéficiant de la présence de la championne Cynthia Rothrock : le polar made in China est un genre capable de distancer ses collèges yankees. Dans le même créneau, mais hors Golden Harvest, quinze minutes de **Iron Angels** m'ont laissé sur le cul. Thriller sur le trafic de drogue, il offre une série impressionnante de coups de feu en plein visage, d'explosions et de carambolages filmés par un fou furieux dont le générique a oublié le nom. Moins speed, **Codename Flash** de Chu Yuang et Leung Chi-Kueng se clôture sur une scène totalement destroy : le héros se sacrifie en sautant dans un champ de mines où il perd progressivement tous ses membres ! Toujours dans le domaine du film de guerre, **Born to Defence** de Jet Lee et Tsui Siu-Ming commence bien : la caméra sort d'un canon pour découvrir un champ de bataille ! Un film maso où le héros est aspergée d'urine. Un morceau d'anthologie : une bagarre dans un bar, sous l'orage, et dont le toit est percé de milliers de trous. Il n'y a pas de mot pour qualifier la portée de ces quelques minutes.

M.T.

POLEMIQUE

De **Bruit et de Fureur**, le film de Jean-Claude Brisseau actuellement sur les écrans, pose de façon plus ambigu que jamais le problème des « intentions de l'auteur ». Le propos de cette peinture hyperréaliste de la délinquance adolescente en milieu-social-défavorisé est de dénoncer le mal par le mal, d'alarmer les consciences en poussant la démonstration à l'extrême, d'échauder une allégorie sur l'innocence et la corruption et de mettre en branle une métaphysique de la rédemption. Très bien, bravo pour le projet. Nombreux sont les journalistes qui, à Cannes, n'ont pas hésité à crier au chef-d'œuvre. L'interdiction du film aux moins de dix-huit ans a même soulevé un petit scandale. Pourtant... Pourtant la brutalité (doigts écrasés à coup de pierre, viol collectif, faucille plantée dans le dos, massacre à la carabine) y est aussi complaisante que dans ces films gratifiés par Télérama du célèbre « Ah Non ! excommunicateur. Pourtant la famille de beaufs menée par un Bruno Cremer insupportable y est aussi outrancièrement caricturale que les soi-disant « homosexuels » de l'infecte **Cage aux Folles**. Pourtant l'accumulation des situations-limites finit par confiner au grotesque. Non seulement **De Bruit et de Fureur** est un film crispant et ridicule, mais à force de se vautrer dans l'excès et de compter bêtement sur les fameuses « intentions de l'auteur » pour détourner à des fins humanistes la violence qu'il étale, il se montre par certains côtés encore plus dangereux que le danger qu'il prétend dénoncer. Sur un sujet voisin, **Tu ne tueras point**, le si beau et si choquant film de Krzysztof Kielskovaki, montre infiniment plus d'audace et de profondeur. Nous en reparlerons sûrement.

B.A.



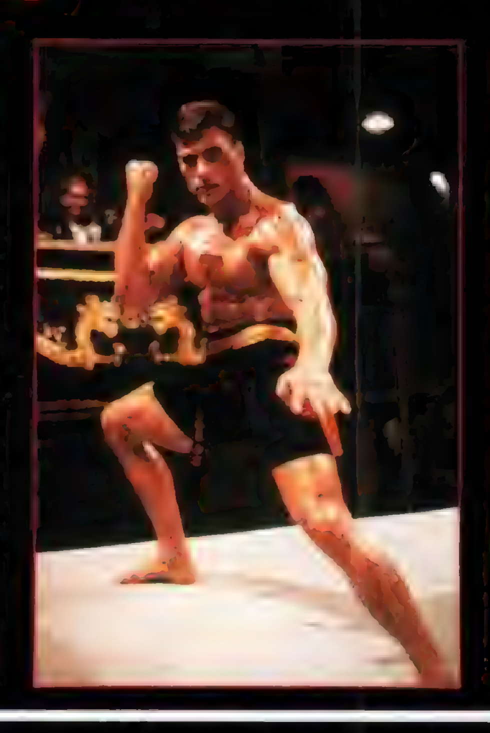
FESTIVAL

Quatrième édition du Festival de La Ciotat, qui prend cette année pour thème, « L'aventure de l'information ». Au programme de la semaine, du 4 au 9 juillet : reportages en compétition, débats divers sur le thème de l'information, expositions photo, rencontres avec des journalistes et grands reporters (sans parler de ceux de *Mad Movies* et d'*Impact* qui risquent fort de s'y trouver) et une sélection cinématographique d'une quarantaine d'œuvres marquantes. Ces films se regroupent en diverses sections mettant en scène le monde médiatique face à l'aventure, la politique, l'enquête policière, qu'il en soit le témoin direct ou bien le héros privilégié. On y suivra aussi un hommage à Fellini et une section consacrée à la nostalgie en noir et blanc (**Le Gouffre aux Chimères, Citizen Kane, Monsieur Smith au Sénat**, etc.). Et, pour se détendre un peu, un « best of » des pubs détournées par les Nuls, pensionnaires de Canal Plus, et des « making of » de films publicitaires. Tout renseignement au Bureau du Festival de La Ciotat, 17, avenue Léon Blum, 13600 La Ciotat. Tél. : (16) 42.08.96.50.

Betty CHAPPE

BLOODSPORT

Déjà remarqué dans un sombre navet, l'athlète d'origine belge Jean-Claude Van Damme trouve enfin le premier rôle qui devrait lui permettre de rejoindre le podium des quelques stars du cinéma d'arts martiaux. **Bloodsport** cartonne aux Etats-Unis. Van Damme personnifie Franck Dux, le premier Américain à avoir gagné au Kumitefume, réunion ultra secrète de combattants farouches où tous les coups sont permis, jusqu'à la mort des candidats. **Bloodsport** permet donc d'assister à une longue série de combats très violents et très variés, car les techniques des concurrents sont très différentes. Bien-sûr la compétition se réduit bientôt à deux hommes plus motivés que les autres. Il y a évidemment Dux, lequel tient à venger un ami et reprendre le sabre qui est l'enjeu sur le ring afin de rendre hommage à son père mourant. Son adversaire: un imposant Chinois cruel et sadique qui ne peut décevoir son public. Comme le scénario risquait de tomber dans les répétitions du même combat, les auteurs ont varié les couleurs du script en introduisant plusieurs personnages sans grand intérêt. D'abord une



journaliste très zélée avec laquelle Dux connaît une aventure, ainsi que deux policier pourchassant le champion afin de le ramener dans la base militaire qu'il n'aurait jamais dû quitter. Du remplissage en somme.
Jean-Claude Van Damme n'a pas raté son entrée en scène car ses capacités sportives ne servent pas (comme c'est souvent le cas) à camoufler des dons d'acteur limités. Il est aussi à l'aise sur le ring que dans une séquence dialoguée. Rien à voir avec ces karatékas incapables de formuler ce qui leur passe dans la tête sans provoquer l'hilarité générale. Rondement mené, **Bloodsport** ne restera sans doute pas dans l'histoire du cinéma d'arts martiaux au même titre qu'un **Big Boss**, mais le succès qu'il a rencontré aux Etats-Unis pourrait très bien relancer un genre trop souvent cantonné aux calamiteuses séries Z fabriqués à la chaîne par certains producteurs de Hong-Kong.

Marcel BUREL

Bloodsport USA 1987 Réal./ Newt Arnold Scén.: Sheldon Lettich, Christopher Crosby, Mel Friedman Dir-Phot.: David Worth Mus.: Paul Hertzog Prod.: Cannon Int.: Jean-Claude Van Damme, Donald Gibb, Leah Ayres, Norman Burton, Forest Whitaker... Dur.: 1H32 Dist.: Cannon
Sortie Paris prévue le 27 Juillet 1988.

LE QUATRIEME PROTOCOLE



Vous vous souvenez de ce colonel de l'armée de l'air félicitant un jeune africain (16 ans à tout casser) qui venait de mettre au point un moteur à réaction. Le militaire posait des questions sur les valves et soupapes, alors que l'engin en face de lui n'était qu'un assemblage de débris de toutes sortes, ressorts de vieux sommiers, fil de fer piqué dans un champ... A la rigueur, le réacteur du gamin aurait pu fonctionner à la fibre de baobab ! Un grand moment de télévision. Quelques jours plus tard, on apprenait qu'une bande de gosses inconscients avait tenté de se procurer du plutonium. Devinez pourquoi ? L'auteur à succès Frederick Forsyth enfonce le clou : nous sommes tous capables, moyennant un bon manuel, des connaissances élémentaires et quelques outils, de construire une bombe A de type primaire certes, mais qui causerait de jolis dégâts. Il existe un traité tout ce qu'il y a de sérieux, le 4e Protocole, chargé de fixer les règles internationales quant à la non prolifération de ces cauchemars ambulants. Que se passerait-il si l'une des grandes puissances venait à rompre ce traité? C'est en quelque sorte le sujet du film de John MacKenzie. Un agent du KGB (Pierce Brosnan) s'infiltre en Grande-Bretagne pour faire exploser une base américaine. En cas de réussite, les forces US basées en Europe seraient obligées de se retirer. L'OTAN vacillerait. Un espion british (Michael Caine) va s'interposer au nom de la Reine. A sujet choc, film choc ? Non. **Le Quatrième Protocole** ne possède ni la sècheresse austère de **L'Espion qui venait du Froid**, ni l'ironie et le cynisme de **La Lettre du Kremlin**. Cela cause beaucoup trop et il faut s'accrocher pour tout assimiler. Très peu d'action donc, mais surtout des échanges d'information autour de bureaux. **Le Quatrième Protocole** est vraiment l'anti-**James Bond**. Néanmoins, l'interprétation de Michael Caine est parfaite. Dommage que Sean Connery, comme cela était prévu au départ, ne lui donne pas la réplique.

Alain CHARLOT

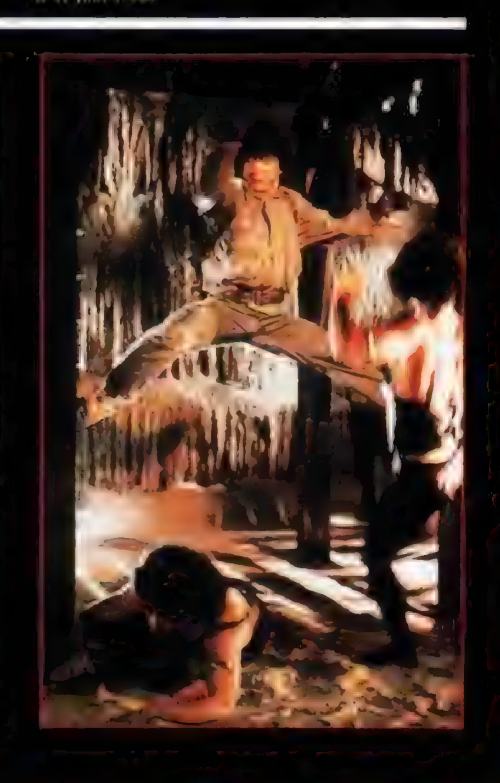
The Fourth Protocol. *Grande-Bretagne 1986. Réal. : John McKenzie. Scén. : Frederick Forsyth d'après son roman. Dir. Phot. : Phil Meheux. Mus. : Lalo Schifrin. Prod. : Timothy Burrill. Int. : Michael Caine, Pierce Brosnan, Ned Beatty, Julian Glover, Michael Gough, Joanna Cassidy... Dur. : 1 h 59. Dist. : Artédis. Sorti Paris le 15 juin 1988.*

MISTER DYNAMITE

Les Jackie Chan tombent maintenant à intervale régulier sur les écrans. **Police Story, Le Marin des Mers de Chine, Mister Dynamite,** titre français très approximatif de **Armour of God** (l'Armure de Dieu). Maître d'œuvre absolu du film, Jackie Chan, comme les **James Bond**, visite un maximum de pays en une heure trente. Assez de Hong-Kong, territoire très restreint quant aux choix topographiques, **Mister Dynamite** opte pour la Yougoslavie, l'Autriche et la France ! Dépaysement assuré pour les spectateurs asiatiques. Cela serait-il pour quelque chose au fantastique succès du film au Japon, à Taïwan, Hong-Kong et cie ? Jackie Chan ne rate pas une occasion de montrer sous l'angle le plus touristique les monuments des patelins du tournage. Qu'importe après tout, l'attrait numéro 1 de **Mister Dynamite** se résume à un seul mot : cascades. Dingues comme d'habitude, dingues et variées, toujours exécutées par des fous voués corps et âme à la noble cause professée par Jackie Chan. Voltiges motorisées, voitures rebondissant sur des escaliers... Mais le meilleur est pour la seconde partie du film, avec, en particulier, l'apparition de trois femmes blacks, body buildées, 1 mètres 80, des cuisses de béton, la poitrine comprimée dans des corsets serrés. De vrais fantasmes pour adeptes de bondage. Et Jackie Chan les affronte toutes les trois. Disons que même les dessins animés les plus imaginatifs ne sont pas allés aussi loin : les corps rebondissent contre les barres parallèles, marchent le long des murs, pivotent dans tous les sens, la tête de Jackie Chan joue au punching ball avec les doudounes d'une panthère noire. Et cette séquence que Bruce Lee pourrait à peine rêver ne fait que succéder à l'assaut d'une vingtaine de faux moines contre nos héros en quête d'un trésor. Le mobilier très austère de l'abbaye finit en miettes. Visiblement influencé par **Indiana Jones, Mister Dynamite** n'est pas parfait. Il y a un peu trop de vaudeville dans l'aventure mais cela est gommé dès les premiers coups de lattes, les premières pirouettes d'un Jackie Chan que le générique laisse sur un brancard. Pour la bonne cause, la nôtre...

Marc TOULLEC

The Armour of God. *Hong-Kong 1986. Réal. : Jackie Chan. Scén. : Edward Tang, Szeto Chuck-Hon, Ken Lowe, John Sheppard. Dir. Phot. : Peter Ngor, Arthur Wong, Cheung Yiu Jo. Prod. : Leonard K.C. Ho et Chua Lam pour Golden Harvest. Int. : Jackie Chan, Alan Tam, Rosamund Kwan, Lola Forner, Ken Boyle... Dur. : 1 h 25. Dist. : A.T.C. 3000. Sortie prévue pour fin juillet 1988.*



MIRANDA



Tinto Brass n'a rien du tâcheron qui officie dans l'érotisme, histoire d'en tirer des recettes coquettes. Non. Tinto Brass filme le sexe parce qu'il aime ça, qu'il construit des histoires autour des charmes de ses actrices. Question charmes, Serena Grandi, une star en Italie, déborde de talents charnels. Un visage typiquement italien, une poitrine d'enfer à faire pâlir d'envie une Supervixen, un jeu de hanches à... La Serena a du répondant, ce que le metteur en scène exploite merveilleusement bien. Toutefois, l'extraordinaire aura érotique du personnage vient autant de ses atouts physiques que d'un caractère riche et fort. Miranda pleure son mari perdu à la guerre, accepte des présents d'un riche diplomate assigné à résidence, dirige une auberge, vit une aventure sans lendemain avec un américain, stimule la libido d'un employé... Miranda existe, respire : elle est beaucoup plus que la bête sexuelle perçue au départ. Les scènes de sexe, Tinto Brass les collectionne avec sa maestra habituelle. Moins complaisant que dans **Vice et Caprice**, il fait même preuve d'une certaine pudeur, une fausse pudeur que dément formellement un plan à la limite du hard. La caméra est toujours indiscrète : elle fouine entre les jambes mais sait aussi montrer un visage. Erotique, crédible, **Miranda** est aussi un film irrésistiblement drôle avec des moments dignes d'une grande comédie italienne. Miranda et son amie prennent le soleil sur les planches tout en suçant des glaces, elles observent tel ou tel type, en déduisent l'état de ses fesses ! A mourir de rire, d'autant plus que les spécimens masculins décrits sont, soit complètement idiots, soit excessivement machistes. Dino Risi n'aurait pas fait mieux. Et puis **Miranda** exhale un parfum de nostalgie tout à fait agréable, un tantinet bucolique. Des vieux airs des années cinquante, des swings endiablés (et indiscrètement dévoilés par Brass), une reconstitution d'époque fignolée au quart de poil... Chaud Miranda réussit à être attachant, à allier les qualités d'une bonne comédie de mœurs au parfum humide du meilleur cinéma érotique.

Marc TOULLEC

Miranda. *Italie 1986. Real. Tinto Brass. Scen. : Tinto Brass et Carla Cipriani. Dir. Phot. : Silvano Ippoliti. Mus. : Riz Ortolani. Prod. Giovanni Bertolucci pour San Francisco Film. Int. Serena Grandi, Andrea Occhipinti, Franco Interlenghi, Andy J. Forest, Malisa Longo, Isabelle Illiers, Laura Rosetta Sassi... Dur. : 1 h 35. Dist. A.T.C. 3000. Sortie prévue pour début août 1988.*

KARATE TIGER

Etonnante carrière que celle de ce **Karaté Tiger**. D'abord, il est réalisé par l'un des collaborateurs les plus proches de Jackie Chan, Corey Yuen, lequel n'a vraiment pas son talent. Secondo, **Karaté Tiger** sort à Paris avec un minimum de publicité, en bouche-trou. Le distributeur espérait peut-être 20.000 entrées, mais le voilà qui frôle les 80.000 spectateurs. Et son parcours en Province est encore plus fructueux ! Incompréhensible vu que le film s'apparente aux plus mauvaises séries B en provenance de Hong Kong : l'image est délavée, le doublage français atroce et le scénario comprend autant de trous qu'une tranche de gruyère ! Pourquoi ce succès ? **Karaté Tiger** mêle **Karaté Kid** et **Rocky IV**. Du premier il utilise la philosophie des arts martiaux, l'entraînement intensif ; du second il extirpe une rencontre au sommet sur le ring entre des athlètes américains décimés par un soviétique impitoyable. Encore faut-il rajouter dans cette soupe un gang de teen-agers duquel ressort un gros lard, un smurfer black, une beauté douteuse et le fantôme de Bruce Lee. En effet, Bruce Lee sort de la tombe et enseigne à son jeune admirateur les secrets du Kung Fu. Ce qui est assez drôle car le Petit Dragon n'a jamais tenu de la tradition des arts martiaux. Enfin, **Karaté Tiger** n'est pas à un détail près, à une invraisemblance de plus au tableau. Tout ceci se voudrait éducatif mais n'est que très conventionnellement moraliste. Quant aux scènes de combats, elles sont pour le moins respectables. Ce n'est pas du Jackie Chan mais les coups atteignent leur but et les acteurs-cascadeurs tombent avec application sur le tapis. Promu tête d'affiche alors qu'il n'occupe qu'un rôle épisodique (le méchant russe), Jean-Claude Van Damme révèle une présence étonnante, bestiale et sadique. Son seul regard suffit à l'imposer et ses coups frappent bien plus fort que les manchettes de Dolph Lundgren dans **Rocky IV**. Van Damme est le seul bon point de ce **Karaté Tiger** qui risque fort de dégoûter le public d'un cinéma riche en perles inconnues.

Marc TOULLEC

No Retreat No Surrender *USA/Hong Kong 1986. Real. : Corey Huen. Scén. : Keith W. Strandberg d'après une histoire de Corey Yuen et Ng See Yuen. Dir. Phot. : John Hunneck et David Golia. Mus. : Paul Gilreath. Combats : Harrison Mang. Prod. : Ng See Yuen Yuen. Int. : Kurt McKinney, Jean-Claude Van Damme, J. W Damme, J.W. Fails, Kathie Sileno, Kent Lipham, Ron Pohnel... Durée : 1h25. Dist. : Metropolitan Filmexport Sorti à Paris le 11 mars 1988.*



VICE ET CAPRICE

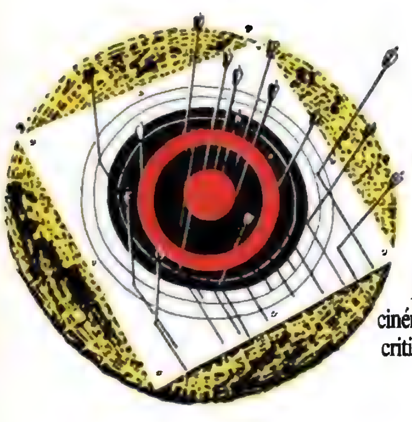
Très, très érotique. Tinto Brass débarque en force cet été. Deux films, **Miranda** et **Vice et Caprice**. L'auteur de **Salon Kitty** et de **Caligula** maîtrise le genre comme personne. Loin des mondanités d'**Emmanuelle**, il situe ses films aux limites extrêmes du hard. Et puis Tinto Brass adore le sexe : cela se voit, se sent. Il ne manque pas une occasion de cadrer fesses, sexe, et souvent revient sur ce qu'il a déjà détaillé. A vrai dire, le scénario justifie tous les écarts polissons du cinéaste. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, en Italie, un couple revenant des Etats-Unis souffre d'un certain refroidissement. D'un côté, l'homme retrouve son ancienne maîtresse tandis que sa femme espère en vain le retour de son amant devenu gigolo. Ces aventures parallèles serviront évidemment à renforcer l'union du mariage, propos bourgeois s'il en est mais dont dont se fout Tinto Brass. Le metteur en scène s'intéresse prioritairement à la cons-



truction des séquences érotiques, nombreuses et très variées. Lit, forêt, ruines, latrines craspec... Brass rejette les sempiternelles galipettes sous les draps. Comme il éjecte la sagesse et la pudibonderie de ses confrères, **Vice et Caprice** est un vrai film érotique, extrêmement chaud, puissant, bénéficiant d'une mise en scène audacieuse toujours prompte à s'insinuer le plus près possible de l'intimité. Cela risque de choquer les amateurs des **Sexy Folies** mais le film gagne autant en profondeur qu'en puissance érectrice. Esthétiquement, les images sont travaillées comme des cartes postales rétro : Tinto Brass manifeste une nostalgie fétichiste vis-à-vis des portes-jarretelles, culottes de dentelles et de tout le branbrelan. **Vice et Caprice** est volontiers paillard, s'offre une lourde symbolique (cerise portée aux lèvres, coquillages mangés dans le plus simple appareil...) et quelques gadgets marrants (dont une utilisation surprenante du jus de citron). Et il y a encore un morceau d'anthologie au menu : une séquence de bal populaire d'une virtuosité étourdissante, remplie de plans coquins. Cela possède la grâce d'une chorégraphie à la Fred Astaire, dotée d'un érotisme explicite en sus.

Marc TOULLEC

Capriccio. *Italie 1987. Real. : Tinto Brass. Scen. : Tinto Brass. Dir. Phot. : Silvano Ippoliti. Mus. : Riz Ortolani. Prod. Famous Film Production. Int. : Nicola Warren, Andy J. Forrest, Luigi Laezza, Francesca Dellara, Vittorio Caprioli, Isabella Biagini... Dist. : Metropolitan Filmexport. Dur. : 1 h 45. Sortie prévue pour fin juillet 1988.*



TIR GROUPE

Désormais, dans Impact, toute l'actualité cinématographique, ou presque. Pas vraiment des critiques, mais des réactions à chaud, histoire de s'ouvrir vers l'extérieur.



BILOXI BLUES

HAIRSPRAY

Baltimore, les années 60, le rock and twist, les groupies... Un univers superficiel à souhait sur lequel John Waters pose un regard à la fois satirique et attendri. De l'abêtissement social sauce yéyé au cri de révolte de toute une génération, **Hairspray** brosse un tableau haut en couleurs du mode d'exploitation culturelle des masses. Humoristique et décapant.
J.-P.P.

U.S.A. 1987. Réal. : John Waters. Avec Richi Lake, Divine. Dist. : Capital Cinéma. Dur. : 1 h 36. Sorti à Paris le 8 juin.

LA SORCIERE

Mise en parallèle de la folie moyenâgeuse et de l'hystérie contemporaine, **La Sorcière** est une bouillie d'images parmi les plus grotesques qui soient : le scénario développe une symbolique assommante et les acteurs s'agitent en effet comme des demeurés. Quant à Béatrice Dalle, dénudée sans le moindre érotisme, pétrie comme de la pâte à pain, la lèvre inférieure descendant jusqu'au nombril (« Vous avez-vu comme je boude bien ? »), elle semble partie pour saboter définitivement sa carrière. A l'unanimité du Jury : Palme d'Or de la débilité.
B.A.

Italie, 1987. Réal. Marco Bellochio. Avec Béatrice Dalle. Dist. : Bac Films. Dur. : 1 h 45. Sortie à Paris le 22 juin.

L'ENFER VERT

Scénario pas possible, acteurs inexistants, propos naïfs (V.F. franchement en cause), action dérisoie, final extravagant, cette série B redoutable pourrait à la rigueur passer, grâce auxbelles images, pour un docu sur la forêt amazonienne. De toute façon, j'aime pas non plus les films docu...
J.-P.P.

Paradiso Infernale. *Italie, 1987. Réal. : Antonio Climati. Avec Marco Merlo, Fabrizio Merlo. Dist. : Films Jacques Leitienne. Dur. : 1 h 30. Sorti à Paris le 25 mai.*

UPPERCUT MAN

Un sous-Rocky dans un soupçon de policier, le tout dirigé par l'increvable Sergio Martino. Le rôle principal a été donné à Daniel Greene (alias Paco Querak et Atomic Cyborg), le seul acteur capable de se prendre une beigne par son ombre. Chacun de ses coups de poing est accompagné d'un « Hmff » qui réussit tout de même à effrayer les pigeons. Nul.
V.G.

The Opponent. *Italie 1988. Réal. : Sergio Martino. Avec Daniel Green, Ernest Borgnine... Dur. : 1 h 30. Dist. : Films Jacques Leitienne. Sortie fin juillet 1988.*

BIRD

Oui, Charlie Parker était un grand musicien de jazz. Oui, il a eu beaucoup de malheurs, notamment à cause de la drogue. Oui, le film de Clint Eastwood, sobre, honnête, respectueux, contient deux ou trois éclats de mise en scène. Oui, on entend les morceaux dans leur intégralité. Mais la vie d'un homme célèbre mérite-t-elle forcément qu'on la transpose au cinéma ? Non. A moins qu'une étincelle de génie (**Amadeus**) ne vienne transcender la banale ordonnance des faits. Et **Bird**, malgré ses qualités « objectives » n'a pas su m'intéresser, me surprendre ou m'émouvoir une seule seconde.
B.A.

U.S.A. 1987. Réal. Clint Eastwood. Avec Forest Whitaker, Diane Venora. Dist. Warner. Dur. : 2 h 43. Sorti à Paris le 1er juin.

LE BEAU-PERE

A la base du **Beau-Père**, un postulat profondément subversif : et si l'obsession de la famille parfaite, cette sacro-sainte valeur américaine, hantait un homme au point de le transformer en assassin ? A l'arrivée, une atmosphère d'angoisse paralysante, une perversion stylisée du mythe du bonheur, un film d'une maturité rarissime qui refuse toute concession au calamiteux « second degré ». On a beau se ronger les ongles pendant **Carrie**, frémir d'horreur et d'émotion au final cauchemardesque de **La Mouche**, rien n'y fait : **Le Beau-Père** procure le sentiment d'avoir peur au cinéma comme si c'était la première fois.
B.A.

The Stepfather. *U.S.A. 1987. Réal. Joseph Ruben. Avec Terry O'Quinn, Jill Schœlen. Dist. : Capital Cinéma. Dur. : 1 h 35. Sorti à Paris le 1er juin.*

BALANCE MAMAN HORS DU TRAIN

Derrière ce titre impossible se cache une comédie hors normes, mise en scène avec inventivité pétaradante, dont le scénario repose sur un échange de meurtres directement inspiré de **L'Inconnu du Nord-Express.** La maman en question, c'est Anne Ramsay : actrice monstrueuse, fruit d'un accouplement bestial entre Michel Simon et la reine-mère d'**Aliens**, elle compose une mégère vociférante dont chaque apparition provoque l'horreur et l'hilarité. Et comme le film offre en outre une attachante peinture de caractères, on comprendra que la surprise se double également d'un gros coup de cœur.
B.A.

Throw Monna From the Train. *U.S.A. 1987. De et avec Danny de Vito, Billy Crystal, Anne Ramsay. Dist. : Fox. Dur. : 1 h 28. Sortie à Paris le 22 juin.*

DEUX MILLIONS DE DOLLARS AUX CARAIBES

Débarqué en Floride après 20 ans passés dans une prison cubaine, Carlos veut à tout prix revoir Carmen, la femme qu'il aime.
Lucky et Mac, sur la promesse d'un magot de deux millions de dollars, vont l'y aider.
Action et exotisme à trois sous pour ce (télé ?) film mal réalisé au scénario débile. Les méchants tombent d'eux-mêmes dans des puits ou se font sauter sur des mines laissant ainsi le champ libre aux héros. Ça se veut drôle et c'est évidemment très triste...
V.G.

Florida Straits. *USA 1988. Réal. Mike Hodges. Scén. Stephen Metcalfe. Mus. : Michel Colombier. Prod. Stuart B. Rekant. Int. : Raul Julia, Fred Ward, Antonio Fargas... Dist. : Fox. Durée. 1 h 38 Sorti le 18 mai 1988.*

LES DIX COMMANDEMENTS

Une grande fresque biblique où règne la figure franche et altière de l'incontournable (pour l'époque) Charlton Heston. L'histoire de Moïse délivrant les Hébreux du joug égyptien permet à Cecil B. de Mille de nous offrir des séquences éblouissantes rarement égalées dans l'histoire du cinéma. Les milliers d'esclaves édifiant de gigantesques constructions, le célèbre passage de la Mer Rouge, le feu de Dieu gravant les tables de la loi, l'étourdissante scène du veau d'or, autant de morceaux d'anthologie. IL fallait tout le lyrisme d'un puritain refoulé pour nous faire autant vibrer à de tels accents mystiques.
J.P.P.



MANHATTAN LOTO

MANHATTAN LOTO

Il est toujours amusant (voir **La Porte Magique** sur la 5) de constater à quel point l'appât du gain peut rendre l'homme idiot. A ce niveau-là, **Manhattan Loto** est un véritable régal : ce ne sont pas deux, mais cent, mille, dix millions de personnes qu'il ridiculise ; ces foules abruties, hystériques, congestionnées, dont la vie est comme suspendue au tirage des numéros du loto. Accessoirement, le film de Roger Young est un divertissement rythmé qui déploie lors de son final des fastes spectaculaires que rien ne laissait deviner.
B.A.

The Squeeze. *U.S.A. 1987. Réal. : Roger Young. Avec Michael Keaton, Rae Dawn Chong. Dist. : Columbia. Dur. : 1 h 42. Sortie à Paris le 15 juin.*

BILOXI BLUES

Le syndrôme **Hope and Glory** (« les années-de-guerre-resteront-les-plus-belles-de-ma-vie ») a encore frappé : ici, un adolescent se souvient avec nostalgie de son apprentissage militaire. La priorité est donnée aux mots d'auteur (parfois réussis, d'ailleurs), ce qui désamorce automatiquement l'intensité dramatique tout en laissant s'épanouir deux ou trois échanges biensentis entre Matthew Broderick et le grand Christopher Walken. Léger comme la fumée de la locomotive qui traverse les génériques du début et de fin, **Biloxi Blues** vaut cependant un peu mieux que sa stupide affiche française.
B.A.

U.S.A. 1987. Réal. : Mike Nichols. Avec Matthew Broderick, Christopher Walken. Dist. : U.I.P. Dur. : 1 h 45. Sorti à Paris le 1er juin.

LES FEUX DE LA NUIT

Le souvenir torturant d'une mère rongée par un cancer qui lui rappelait les douleurs de l'enfantement, le refus d'accepter la mort d'un être indispensable, la fuite dans la droguect les rêves symboliques, la recherche de la tendresse entre les bras d'une femme plus âgée, la fascination devant le calvaire d'un fœtus porté par une malheureuse dans le coma alors qu'on est soi-même orphelin depuis peu... Sans une lamentable scène de comédie à base de furet malicieux et une dilution inutile du scénario, **Les Feux de la Nuit** aurait pu être un film d'une autre trempe, d'autant que le choix de Michael J. Fox, acteur qui aura toute sa vie du mal à passer pour un adulte, était ici particulièrement judicieux.
B.A.

Bright Lights, Big City. *U.S.A. 1987. Réal. : James Bridges. Avec Michael J. Fox, Frances Sternhagen. Dist. : U.I.P. Dur. : 1 h 48. Sortie à Paris le 29 juin.*

EDDIE MURPHY SHOW

Eddie Murphy est une star du grand écran mais aussi, et surtout, une bête de scène. Son spectacle, filmé par Robert Townsend, réalisateur de **Hollywood Shuffle**, possède une énergie formidable, une énergie qui se nourrit, se gave des travers des Américains. Eddie Murphy tire à boulets rouges sur les femmes, les machos, les italo-américains, Michael Jackson, la constipation... En fait, tout ce qui bouge souffre d'attaques serrées. Agressif, vulgaire comme un Coluche black, Murphy se prend les parties, joue des lèvres, écarquille les yeux... Jubilatoire malgré quelques références à la culture yankee un peu nébuleuses pour le public français.
M.T.

Raw. *USA 1988. Réal. : Robert Townsend. Avec Eddie Murphy. Dur. : 1 h 30. Sorti à Paris le 1er juin 1988.*

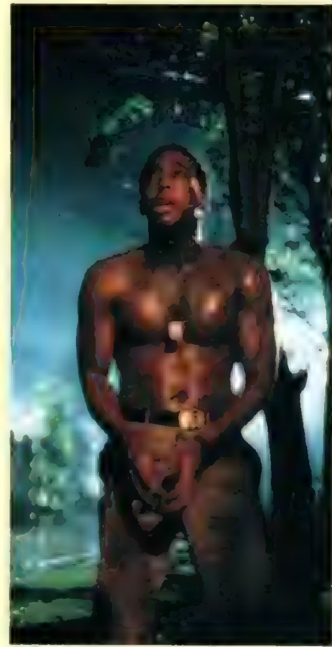
Ces critiques ont été rédigées par Bernard Achour, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters et Marc Toullec.

COURRIER DES LECTEURS

Florence NASSE, Cergy

Il est fou Dominique P. Il voit Sybill Danning catcheuse, heureux pour lui. Ensuite, il ne veut plus de X dans *Impact* mais serait OK pour une troisième revue spécialisée. Stop là ! C'est pas parce qu'il y a *Mad Movies* que *Impact* ne doit pas nous abreuver d'horreur. Alors, une revue concernant le cinéma érotique et plus de cinéma érotique dans *Impact*. Je n'ai pas fini. Dominique P. veut davantage de pages concernées aux dossiers. On va lui en trouver : supprimez la page de commandes des anciens numéros. On peut très bien les demander au libraire qui se charge de les acheminer ; je l'ai déjà fait. Deuxième point, *Tir Groupé*. Moi, je dirais « cessez le feu ». Oui, c'est franchement nul. Ce que l'on veut, c'est la qualité, pas la quantité. Cela fait déjà deux pages de gagnées. Pas mal, hein ? Maintenant le tour aux *Ciné Cibles*. Encore une fois, c'est la qualité qui nous intéresse. Il y a un sacré progrès à faire. En effet, la rubrique est lassante, peu convaincante. En un mot, elle n'a aucun impact ! Je suggère sa suppression. Désolé mais pour être le meilleur faut savoir faire des choix.
Expresso, pas mal oui. Mais *Des chiffres et des Titres*, très peu pour moi. C'est bon pour les concurrents mais vous... Enfin... le reste est excellent. Les deux pages de gagnées, voire quatre, vous permettront de consacrer des portraits aux reines du porno et du reste. J'attends aussi des carrières d'actrices, Sigourney Weaver lorsque sortira son film sur les gorilles. *Impact*, c'est comme les Fingers, c'est tellement bon que c'est toujours trop court.

David..., Neuilly St James
Il y a quelques jours, je prenais connaissance d'*Impact* pour la première fois. Piqué à vif par la lecture du numéro 14, je suis tombé sur la critique du film **Saïgon**. Là, je dis non ! Comment peux-t-on arriver à la conclusion « médiocrité » et au fait que cela soit un suicide collectif pour « trois bons acteurs ». Inconcevable. D'abord, les répliques de Gregory Hines correspondent à un cadre où le raffinement ne se justifie guère. C'est un soldat et un « marine » et il suffit de voir **Full Metal Jacket** pour le comprendre. IL y a ensuite la rencontre entre Willem Dafoe et cette nonne. Il manifeste envers elle le respect d'un individu porté à un autre et non la servilité d'un serviteur à sa déesse (là, vous blasfémez !). Malgré son suicide, Scott Glenn joue un personnage fort : sa mort sert à faire rebondir l'intrigue. Mais le comble est de traiter **Saïgon** de « passivité ennuyeuse refusant tout conflit physique ». Quelle hérésie ! Même si l'action n'éclate pas comme dans un **Rambo**, elle se conforme à la situation d'une ville en débacle. L'action, au lieu de déferler est diffuse, soutenant ainsi l'intérêt jusqu'aux dernières minutes. Face à une « médiocrité apparente », nous avons donc un film construit qui se plie aux contraintes du cadre. Original.



SAIGON, pour David.

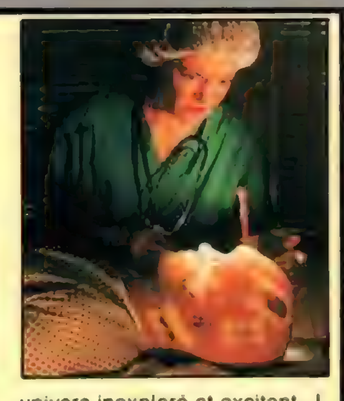
Alain M'BAYE, Toulon
Bien que je ne sois pas spécialisé dans les films érotiques, je trouve la rubrique consacrée au X excellentes. Principalement les entretiens de Brigitte Lahaie car, si vous jetez un coup d'œil sur la carrière de cette comédienne, vous vous apercevrez que beaucoup de choses restent encore obscures. Je me suis en effet toujours posé beaucoup de questions sur la manière dont ce type de films étaient tournés, le cachet des acteurs... Pourriez, justement, à ce sujet, me dire si John Holmes est mort, et si oui de quoi ? La rumeur court qu'il avait contracté le SIDA (*ce qui est tout à fait exact*, NDLR). Pourriez-vous me dire pourquoi, vous vous consacrez aussi au X ? (*l'éclectisme on aime*, NDLR). Pour revenir à un cinéma plus traditionnel, je tiens à vous féliciter de la façon dont vous parlez des films. Je pense que vous cernez l'actualité d'une manière bien plus complète que *Mad Movies*.

VIDEO

LE CARTON

IMPACT

From Beyond





Sur les traces de **Reanimator**, on attendait au tournant la même équipe dans sa deuxième adaptation de Howard P. Lovecraft. Ils ont eu le talent de ne pas refaire le même film et de ne pas décevoir notre attente. Mais la folie est au rendez-vous : de cet au-delà on n'apercevra que quelques entités effroyables et l'on comprend mieux l'hésitation de B. Crampton partagée entre un monde raisonnable et scientifique, et un univers inexploré et excitant. J. Combs retrouve un personnage en marge, partage entre la terreur de ce qu'il a vu et de ce qu'il craint et espère à la fois. **From Beyond** va encore plus loin dans la perversion, dépassant les frontières du plaisir pour arriver à une libération totale. Avec des éclairages très crus (bleus et rouges), lesthétique du film est résolument à loppose de celle de **Reanimator,** et au Gore **From Beyond** préfère des effets spéciaux très élaborés, d'une complexité inhabituelle qui misent moins sur l'impact que sur la diversité d'une évolution permanente. Bien que moins choc, il n'en est pas moins perturbant, s'adressant à des zones sombres de notre inconscient...

From Beyond (1986) Réal. Stuart Gordon. Scén. Dennis Paoli. Int. Jeffrey Combs, Barbara Crampton, Ted Sorel, Ken Force. Distr. Vestron.

MARATHON

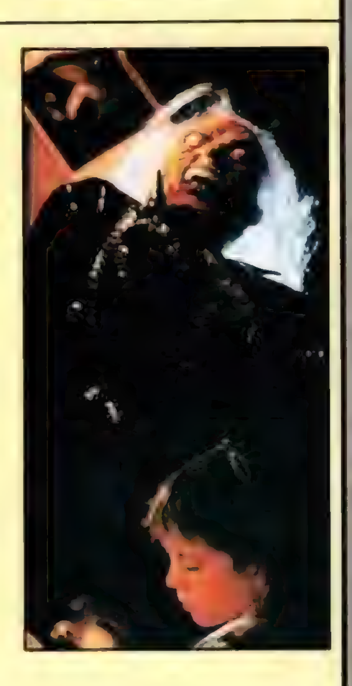
Charles Forsyth est cinglé et major de l'armée américaine. Adepte de la formule « un esprit malsain dans un corps sain », il pratique intensivement l'athlétisme et surtout le marathon. Sa femme Sarah attend leur premier enfant, mais par sa faute il est exclu d'une importante promotion et se venge violemment sur elle : elle en perdra l'enfant. Pour se venger, elle ne trouve rien de mieux que de battre son époux sur son propre terrain : le marathon. Elle le vainc et provoque sa rage meurtrière. D'un script improbable, Terence Young tire un petit film guère enthousiasmant et dépourvu de subtilité. Les acteurs font de leur mieux et y réussissent car ils ont plus de souffle que l'histoire. Le film devrait sortir en salle quelques mois après sa sortie vidéo, pour changer un peu.

Marathon (1985) Réal. Terence Young. Int. David Carradine, Lauren Hutton, George Segal, Franco Nero, Sabine Sun. Distr. Zeed Prod.



VENDREDI 13 : L'HERITAGE

Il ne s'agit pas ici d'un nouvel épisode de la sempiternelle série mais des deux premiers épisodes de la série télé. Les fans de Jason risquent d'être un peu déçus mais les autres apprécieront le changement de ton. Pas de tueries intempestives, pas de gore ravageur, pas d'adolescents boutonneux et turbulents, mais des histoires purement fantastiques et plus subtiles que la caution **Vendredi 13** pourrait le laisser craindre. Pour un peu, on se croirait dans un film Amicus du style **From beyond the Grave**. Le point de départ est identique, un magasin d'antiquités dont héritent deux jeunes gens et dont l'ancien propriétaire, l'Oncle Lewis Vendredi (!) a conclu un pacte avec le Diable. De ce fait, tous les objets sont possédés et introduisent une histoire dont leurs possesseurs sont les héros ou les victimes. **L'héritage** est l'épisode-pilote et nous présente une poupée maléfique qui, aide une petite fille à se débarrasser de son entourage immédiat. **La statue** est celle de Cupidon qui à l'aide d'une flèche, rend amoureuse, toutes les filles mais les précipite également vers leur mort. Basées sur des histoires d'objets maudits la série risque de se stéréotyper très rapidement, mais les deux premières histoires sont de qualité, classiques mais efficaces.



Friday the 13th : The legacy (1987) Int. John D. Le May, Robey, Chris Wiggins. Sketch **The Inheritance/L'héritage** Réal. William Fruet. Scén. William Taub, Int. R.G. Armstrong (Oncle Lewis Vendredi), Sarah Polley.
Sketch **Cupid's Quiver/La statue** Réal. Atom Egoyan. Scén. Stephen Katz. Int. Denis Forest, Carolyn Dunn. Distr. C.I.C. Vidéo.

LES AVENTURIERS DE L'ENFER

Organisateur de safaris foireux en Malaisie en 1938, Duke Howard est chargé par l'inspecteur Warren de retrouver le légendaire «Rubis des Ténèbres» pour le compte d'un conservateur de musée et de son assistante. Il n'y a que les Italiens, et particulièrement A. Dawson, pour nous trousser de sympathiques films d'aventures comme celui-ci. Bien sûr, sans **Indiana Jones** et **A la poursuite du diamant vert** il n'aurait pas existé, mais parmi cent succédanés fauchés et mal foutus, ces **Aventuriers de l'Enfer** font bonne figure à cause de l'humour et du sens de l'action qui est la caractéristique du professionnalisme du réalisateur. Lee Van Cleef (Warren) n'a pas un rôle très important et C. Connely nous change des jeunes premiers interchangeables.

Jungle Raiders (1985) Réal. Anthony M. Dawson. Scén. G. Simonell, Int. Christopher Connely, Lee Van Cleef, Marine Costa, Alan Collins. Distr. Delta.



LE TUEUR DE LA RUE MORGUE

Après les flocs consécutifs de **Supergirl** et **Santa Claus**, on a tout lieu de croire que J. Szwarc n'a pas eu le choix et s'est résolu à tourner cette nouvelle version de la nouvelle d'Edgar Poe. On se demande ce qui poûsse les producteurs à refaire sans cesse des copies conformes de films qui ont eu leur gloire bien longtemps auparavant. Surtout quand il s'agit de ne rien changer à une histoire bien connue qui repose sur la découverte de l'identité du « meurtrier ». Donc la notion de suspense disparaît complètement. Sinon, le metteur en scène a soigné son travail et le film se suit sans ennui avec un George C. Scott qui joue le Chevalier Dupin comme si c'était Sherlock Holmes. L'ambiance de Paris est bien rendue mais pourquoi tout le monde lit-il l'Evening Post ? Parce que c'est une production anglaise ! Ah bon, il suffisait de me le dire...

Murders in the rue Morgue (1987) Réal. Jeannot Szwarc. Int. George C. Scott, Rebecca de Mornay, Ian Mc Shane, Neil Dickson. dist. Colombus.



STRIP KILLER

Produit par Roger Corman/ Concorde, cette excellente série B trouve son originalité dans son cadre : le Rock Bottom, un haut-lieu du strip tease où les danseuses sont agressées par un tueur sadique qui les asperge d'essence et y met le feu. Une femme flic décide de mener l'enquête de l'intérieur, s'y fait engager comme danseuse nue et se prend finalement au jeu. Elle est aidée par un collègue macho qui se mêle au public pour tenter de repérer l'assassin. La réalisatrice a apporté énormément de soin à sa mise en scène et les séquences de strip tease sont fort bien présentées et certainement effectuées par des professionnelles. Les coulisses sont très bien décrites avec un mélange de sordide, de désespérance, de rivalité et de dérive. La découverte du coupable, en dépit du petit nombre de coupables possibles, est très bien amenée, surprenante et dérangeante. Découvrez-le sans faute.

Stripped to kill (1987) Réal. Katt Shea Ruben. Scén. K.S. Ruben & Andy Ruben. Int. Kay Lenz, Greg Evigan, Norman Fell. Distr. M.G.M./U.A. Film Office.

TIGER SHARK

Les méchants devraient savoir depuis longtemps qu'il y a des personnes à qui il ne faut pas s'attaquer. Ainsi, lorsque le sinistre Colonel Barro, chef d'un mouvement rebelle communiste dans un pays indéterminé, décide d'enlever quelques Américaines afin de les échanger avec de la drogue et quelques milliers de dollars contre de l'armement soviétique, il ignore qu'il va au devant d'ennuis. Une des otages est la fiancée d'un maître d'arts martiaux, Tava Parker, qui connut son heure de gloire au Viet Nam sous le nom de Tiger Shark/Le requin tigre. Le scénario ne s'embarasse pas de crédibilité, il faut que ça bouge et que ça cartonne un maximum ; et dans cette optique le film tient ses promesses. Pas de temps mort, de laction quasi-ininterrompue, du sang, de la sueur et des armes.

Tiger Shark (1987) Réal. Emmet Aston Int. Mike Stone, John Quade, Pamela Bryant, Roy Alvarez. Distr. Sunset Video.

FAUX SEMBLANT

Agressés par une bande de loubards, Ben et sa petite amie parviennent à s'enfuir et n'arrivent pas à convaincre la police. Le lendemain, la soirée qu'ils ont organisée est interrompue par le gang qui saccage l'appartement et terrorise les invités. Heureusement, l'oncle de Ben (qui ne colle jamais !) est illusioniste et vit dans une maison truffée de pièges pour les non-avertis. Les voyous attirés dans la demeure en feront la douloureuse expérience et promettent, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendraient plus. Cette histoire de magicien ne fait pas illusion et se traîne longuement ; ne faites pas comme moi, appuyez sur la touche accéléré et passez à autre chose. Sinon ça serait de l'acharnement vidéo-graphique, et vous n'êtes pas obligés ... vous !

Turnaround (1986) Réal. Ola Solum. Scén. Sandra K. Bailey. Int. Doug McKeon, Tim Maier, Joanna Lee, Eddie Albert, Gayle Hunnicutt. Distr. Veston.

Marcel Burel

POUR UNE POIGNEE DE NINJAS...

Dans le N°6 d'**Impact**, Marc Toullec vous avait dressé un imposant tableau des activités des Ninjas dans le cinéma qui nous intéresse. Il semblait souhaitable de refaire le point avec quelques cassettes sorties récemment, et là, nous avons eu droit à quelques surprises...
Passons rapidement sur **Ninja Force** qui est un simple film de Karaté traitant de combats entre écoles d'arts martiaux sans qu'il s'agisse nullement de Ninjas. **Ninja's Terror** aborde le trafic de fausse monnaie ; R. Harrisson est inspecteur de police, mais en fait il est le grand maitre des ninjas et lutte contre les mauvais Ninjas. Dès le début, j'ai eu un doute : j'ai déjà vu ça quelque part ! Aprés une enquête digne de Columbo, je me suis aperçu qu e le film était déjà sorti chez Highlight sous le titre **La Puissance du Ninja**. Là j'ai failli renoncer, car le terrain semblait piégé. Mais fort de la confiance ect.... j'ai loué **Ninja Warriors**, même équipe que dans **Ninja's Terror** (dans le privé il parait que R. Harrisson se plaint qu'ayant tourné 2 ou 3 films à Hong Kong, on trouve son nom sur beaucoup plus de films), le trésor des Ninjas est enterré dans une propriété dont les occupants refusent de vendre. Qu'à cela ne tienne, on les fera partir à grand renfort de faux fantômes etc...Tous les clichés de la maison hantée. On appelle même un exorciste car comme dans **Poltergeist** les esprits tentent d'entraîner la famille dans des territoires inconnus. **Ninja Commandos** camouflait encore un film de Kung Fu quelconque dans lequel une organisation criminelle recherche une statuette d'un cheval bleu et élimine tous ceux qui s'interposent.
Mais le meilleur m'attendait pou rla fin. **Ninja Samourai**, mis en scène par Teddy Page, avec Richard Harrisson d'après la jaquette. En fait, il s'agit d'un film allemand (déjà chroniqué en ces pages) qui s'intitule **l'Eté du Samouraï** (G.C.R.) et qui bien sûr ne doit rien à T. Page ni à R. Harrisson. A ce niveau d'arnaque, la seule solution est dans la fuite. Heureusement, les films sortis chez **Moonlight** sont un peu plus intéressants, notamment **Ninja Condors 13**, un polar regardable.

M.B.

Ninja Force Réal. Chang Hen Jye Int. Lung Tian Shian, Dong Li. Distr. Atlantic
Ninja's Terror (1986) Réal. & Scén. Godfrey Ho Int. Richard Harrison, David Bowles, Warren Chan. Distr. Atlantic.
Ninja's Warriors (1986) Réal. & Scén. Goedfrey Ho Int. Richard Harrison (Pan et Scan massacrent !) Distr. Atlantic.
Ninja Commandos Distr. Atlantic
Ninja Samourai Réal. Teddy Page (?) Int. Richard Harrison (?) Distr. Atlantic.
Ninja Condors 13 Réal. Benjamin King Int. Richard Phillips, Edward Douglas, Mick Muray. Distr. Moonlight Prod.



NINJAS CONDORS 13



JANE BOND CONTRE DR YES
(Métal X International)

Oyez, oyez, le 4e et ultime épisode de la saga Jane Bondienne verra son espionne patentée se changer en Heather Wayne. Aussi mignonne et truculente que ses deux prédécesseuses, gageons qu'elle saura, elle aussi, affronter l'adversité.

THUNDERBALLS
(Metal X International)

Troisième étape d'un parcours épique, **Thunderballs**, après **L'Homme au Sexe d'Or** et **Octopussy**, remet les pendules à l'heure de Jane Bond, l'agent 0069, qui s'y croit toujours autant. A déguster comme une pochade. **Thunderballs** décoche ses traits en direction du film d'action pur et dur où l'on apprend comment la terre menacée par un mégalo sadique se retrouve hors d'atteinte suite aux efforts d'un espion superman. Pour contrecarrer une nympho lesbienne complètement dingue ou un obsédé de première taille (à prendre au sens propre) ne rêvant qu'à asservir le monde, l'idéal reste d'expédier un agent encore plus nympho, lesbienne, obsédée... L'aquarium américain ne manque certes pas d'interprètes féminines répondant à ce profil bas : Il y eut Amber Lynn, voilà maintenant Stacy Donovan. Nous n'y perdons guère au change. La vierge (sacrifiée) de service se nomme Sheena Horne, les âmes damnées, Viper et Shelly Sand (elles vous dépiautent grâce à leur langue) et le comploteur, Sasha Gabor (jeu de mots avec Zga Zga Gabor, l'actrice), ici borgne et imposant. Quant à l'arme spéciale, il s'agit d'une capote amusante en forme de chou-fleur qui, greffée sur votre bistouquette, doit certainement provoquer de l'effet à votre partenaire. Marrant tout ça.



L'Homme qui était fou...

GROSSES TETES
(Laura)

Non ce n'est pas une version filmée de l'émission de Philippe Bouvard sur Europe 1. Quatre filles se racontent leurs souvenirs amoureux et en rajoutent dans les détails croustillants. Le schéma est prétexte à du hard non-stop. Techniquement assez douteux, ce X yankee signé Bob Vosse (!) présente surtout un intérêt historique : voir le vétéran (et défunt) John Holmes étendre pour la première fois sur l'écran ses 35 centimètres dont s'occupe avec enthousiasme une jolie mulâtresse. Les spécialistes verseront une chaude larme. Snif, snif, zig, zig...

L'HOMME QUI ETAIT FOU DES FEMMES
(Vidéo Marc Dorcel)

Il est de bon ton de reprendre plus ou moins sommairement le canevas d'un film connu et de le frapper d'un coup de baguette X. **L'Homme qui était Fou des Femmes** retrace (très en surface) l'histoire du Truffaut. Au détail près qu'il s'agit ici d'un reporter qui vient faire un papier sur un homme célèbre, un photographe, et non pas d'un écrivain qui démarche lui-même son futur éditeur. Le film suit le rythme des révélations du personnage principal, devenant en quelque sorte une vidéo à sketches. « Parlez-moi de vos débuts » lui demande la journaliste, et l'homme s'exécute en présentant force photos suggestives. Le jeu des questions/réponses ne s'arrête que lorsque l'interviewer et l'interviewé décident de s'occuper autrement (devinez quoi !). Du coup (et le mot est bon), ça ne cesse jamais. Une caméra fouineuse qui détaille au passage un bataillon de filles magnifiques et inconnues (l'une d'elles ressemble à Arielle Dombasle), une photo (la plus nette du circuit) qui permet au pervers de dénombrer toutes les rides des parties sexuelles, et un son extrêmement costaud captant des bruits flasques, sont des qualités de **L'Homme qui était Fou des Femmes**. Et il l'est vraiment. Comme Michel Ricaud le metteur en scène.



THUNDERBALLS

LES STARS DU X

ANGELA BARON

Ginger Lynn partie, Tracy Lords éliminée, subsiste encore une pléiade de jeunes Californiennes prêtes à se vendre corps et corps, et donc à œuvrer dans le pornos US. Stacy Donovan, Amber Lynn, Angel, Heather Wayne, la liste n'en finit plus de « s'allonger » alors que le hard made in USA se porte mal. Pour masquer la baisse des ventes de K7, on crée des vedettes ; phénomène connu.

Elle a déjà tourné 12 films mais on ne la connaît pas en France ; elle vit aux USA mais revendique son origine teutonne ; elle, c'est la toute dernière des belles à avoir été séduite par le X, l'héroïne de **Robofox**. Angela Baron (la femme de Perry Ross). Grande, blonde, forte, ardente, au caractère de garce volontaire. Miss Baron débarque en France via Metal X International qui nous proposera prochainement **The Bitch** ainsi que **Robofox 1 et 2** (parodie cul de **Robocop**).





Les deux photos : Angela Baron dans THE BITCH.

CHEST BUSTERS

(film à film) Ce qui paraît être une parodie hard de **S.O.S. Fantômes** est en fait un hommage rendu à ce que Russ Meyer vénère : les grosses poitrines. Dommage que **Chest Busters** ne soit pas en relief car ce qu'il montre crève quasiment l'écran. Trop, c'est too much. Christy Canyon se donne à trois malabars tandis qu'un quatrième la mitraille de son appareil... photo. L'inévitable Tracy Lords arbore une poitrine honnêtement proportionnée mais aux multiples ressources plastiques. Les inconditionnels des **Supervixens** seront au septième ciel.

Justin PETICOU

JEAN-CLAUDE VAN DAMME

Bloodsport